
U d'/of OTTAWA
39003002198660

Aout 20/69

A Madame Le Ray
très-respectueux hommage
Cte André Martinet

Le Prince Impérial



BUSTE DU PRINCE-IMPÉRIAL

Par CARPEAUX

(D'après l'original en plâtre appartenant à M. l'abbé Misset.)

ANDRÉ MARTINET

Le Prince Impérial

1856-1879

PARIS
LÉON CHAILLEY, ÉDITEUR
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

1895



LE PRINCE IMPÉRIAL

I

LA NAISSANCE

Au matin du 16 mars 1856, avant que le jour fût levé, un coup de canon résonnait, grandissant l'anxiété qui, depuis une semaine, planait sur Paris.

Le bourdon de Notre-Dame s'ébranlait, une formidable sonnerie de cloches, envolée de toutes les églises, accompagnait les cent un coups de canon et le soleil apparaissait sur une ville en liesse.

L'Empereur avait un fils ! C'était comme l'apothéose de cette fortune triomphante qui éblouissait le monde, le gage donné par la Providence à la dynastie.

Vainqueur dans la campagne de Crimée, arbitre choisi par l'Europe au Congrès de Paris, Napoléon III voyait affermir par cette naissance la couronne que lui avaient donnée presque huit millions de voix. La France, radieuse en sa gloire rajeunie et

son prestige reconquis, allait étouffer, sous les bruits des fêtes, les premiers cris de l'enfant impérial.

L'Impératrice qui avait voulu, tant que ses forces le lui permettaient, se montrer à Paris — traversant le faubourg Saint-Antoine pour visiter la *Maison d'éducation des jeunes ouvrières* qu'elle venait de fonder ; suivant sans escorte les boulevards avec l'Empereur, allant dans les magasins de Mlle Félicie, rue Vivienne, visiter la layette — n'avait pas quitté les Tuileries depuis plusieurs jours.

Un mandement de Mgr Sibour réclamait pour elle les prières du diocèse :

« La maison du prince est la nôtre, écrivait l'Archevêque ; rien de ce qui s'y passe ne saurait nous être étranger... Lorsqu'en lui, le père et le souverain sont également émus, nous devons partager cette émotion ; et, lorsque ses yeux se lèvent vers le ciel et implorent son secours, nous devons aussi exposer à Dieu des besoins qui sont les nôtres et lui demander des grâces dont, les premiers, nous profiterons. »

Déjà, la maison de l'enfant de France était constituée : abandonnant, sur les instances des souverains, la retraite dans laquelle elle s'enfermait depuis les solennelles funérailles de l'amiral, mort en revenant de Crimée, Mme Bruat était nommée gouvernante, MM^mes Bizot et de Brancion, veuves du général et du colonel tombés héroïquement sur le sol russe, devenaient les deux sous-gouvernantes.

Le 13 et le 14 mars, plus de vingt-cinq mille curieux se pressent à l'Hôtel de Ville devant le berceau offert par Paris au Prince héritier que chacun espère.

C'est une nef en bois de rose ; sur la poupe, une grande figure drapée, symbolisant la Ville, élève au-dessus du chevet une couronne impériale d'où s'échappent les longs plis de rideaux en satin bleu de ciel, recouverts de points d'Alençon. Deux petits génies placés à ses pieds semblent protéger le sommeil de l'enfant. La proue du navire est supportée par un aigle aux ailes éployées. Sur chaque face, des médaillons sortis de la manufacture de Sèvres, représentent la Prudence, la Force, la Vigilance et la Justice. Les pieds du berceau sont formés de double colonnettes autour desquelles s'enroulent des épis de blé et des branches d'olivier.

L'affluence est telle pour admirer cette œuvre d'art qu'on décide de prolonger l'exposition de tout un jour ; mais le 15 au matin, la salle du Trône ne s'ouvre pas : le berceau vient d'être porté au Tuileries.

A la Bourse, une dépêche du préfet de police, M. Pietri, est affichée, autour de laquelle s'écrasen acheteurs et vendeurs :

« S. M. l'Impératrice a ressenti les premières douleurs ce matin vers 5 heures.

« Vous serez informés immédiatement de la naissance de l'Enfant impérial. »

La nouvelle vole à travers Paris ; la foule se porte vers la place du Carrousel, tandis que le Sénat, le Corps législatif, le Conseil d'État, le Conseil municipal, déclarés en permanence, attendent un envoyé du château. Les artilleurs des Invalides sont à leurs pièces ; on se hâte de dresser les mâts vénitiens, d'attacher les banderoles autour des ministères. Et jusqu'à minuit, les Parisiens. l'oreille au guet, attendent en vain le premier coup de canon.

La nuit avance : on se disperse lentement, les conseillers municipaux se séparent, mais des groupes continuent à errer autour du palais où l'anxiété est grande.

Auprès de la chambre de l'Impératrice que veille, avec l'Empereur, Mme la comtesse de Montijo, sont Mme la princesse d'Essling, grande maîtresse, Mme la duchesse de Bassano, dame d'honneur, Mme l'amirale Bruat, gouvernante des Enfants de France.

Le salon vert précédant le cabinet de Sa Majesté, est occupé par le Prince Napoléon, la Princesse Mathilde et par les membres de la famille de l'Empereur ayant rang à la Cour.

Dans le salon de l'Impératrice sont réunis les grands officiers de la couronne, les ministres, les maréchaux, les amiraux, le grand chancelier de la Légion d'honneur, le général d'Ornano, gouverneur des Invalides ; le général marquis de Lawœstine, commandant la garde nationale de la Seine ; le général comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, comman-

dant la garde impériale, le général Rolin, adjudant du Palais ; aussi Mmes la comtesse de Montebello, la marquise de Las Marismas, la comtesse de la Poëze et les autres dames du Palais.

A 3 heures et demie du matin, le Prince Impérial venait au monde. Aussitôt après l'accouchement, Mme l'amirale Bruat présentait l'enfant à l'Empereur, à l'Impératrice, puis à S. A. I. le Prince Napoléon, à S. A. le prince Lucien Murat, à M. Achille Fould, ministre d'État, à M. Abbatucci, garde des Sceaux, désignés pour être présents à la naissance.

Le premier bulletin, signé des Drs Conneau, Dubois et Corvisart, était porté au *Moniteur*, tandis que des envoyés de l'Empereur se rendaient chez les présidents des grands Corps de l'État, chez le Préfet de la Seine et que les canons des Invalides commençaient à gronder.

Le petit Prince reste dans les appartements de sa mère, qu'il quitte à midi seulement pour la chapelle où l'ondoiement a lieu. C'est jour des Rameaux et des palmes ont été distribuées à toutes les personnes présentes aux Tuileries.

A droite de l'autel prennent place LL. EE. les cardinaux Dupont, Gousset, Donnet, Morlot, et M. Legrand, curé de Saint-Germain l'Auxerrois, paroisse impériale ; à gauche, Mgr Menjaud, évêque de Nancy, premier aumônier.

L'abbé de Place, prédicateur du Carême, appelle sur le nouveau-né toutes les bénédictions divines :

« O Dieu, veillez sur ce berceau dépositaire de tant d'espérances ; formez vous-même, pour le bonheur d'un grand peuple, le fils de l'Empereur. Donnez-lui, de son père, la magnanimité ; de sa mère, la bonté et l'inépuisable bienfaisance... Pour tout dire en un mot, mon Dieu, donnez-lui un cœur digne de sa destinée et digne de son nom. »

Après la messe dite par l'évêque Adras, Mme l'amirale Bruat est introduite, portant dans ses bras le Prince Impérial ; suivie des sous-gouvernantes, elle s'approche de l'autel.

Devant le fauteuil de l'Empereur, au milieu du sanctuaire, sur une table drapée de blanc est un magnifique baptistère de vermeil. Là le premier aumônier ondoie l'enfant, puis, pendant qu'on l'emmène dans ses appartements, M. l'abbé Legrand dépose sur la table les registres de Saint-Germain l'Auxerrois et y inscrit l'acte de baptême de NAPOLÉON-EUGÈNE-LOUIS-JEAN-JOSEPH, FILS DE FRANCE.

La venue de l'héritier de la couronne est officiellement annoncée aux Corps constitués par leurs présidents : M. Troplong la dit aux sénateurs, le comte de Morny aux députés.

M. Haussmann, à l'Hôtel de Ville, répond au commandant Favé envoyé par le Souverain : « La France devait à l'Empereur la sécurité du présent... nous devons maintenant à l'Impératrice la sécurité de l'avenir, la continuité de cette race providentielle de

Napoléon, en qui se personnifient l'héroïque patriotisme et le génie civilisateur de notre nation. »

Si, dès les premières heures du 16 mars, ministres,

NAISSANCE
DU PRINCE IMPÉRIAL

Paris, le 16 Mars 1856

Sa Majesté l'Impératrice a commencé à éprouver, hier matin vers cinq heures, les premières douleurs de l'enfantement.

Ce matin, à trois heures dix minutes, Sa Majesté est heureusement accouchée d'un Prince.

La naissance du Prince Impérial a été annoncée par un Officier de la Maison de l'Empereur aux Grands Corps de l'État qui étaient en permanence, et au Corps municipal qui a aussitôt voté une somme de 200,000 francs destinée à retirer du Mont-de-Piété les effets engagés par les indigents et à payer les mois de nourrices d'enfants appartenant à des familles nécessiteuses.

A 6 heures du matin, une salve de 101 coups de canon, tirée de l'Hôtel impérial des Invalides, a annoncé à la capitale l'heureuse délivrance de Sa Majesté l'Impératrice et la naissance d'un Prince Impérial.

L'ondoiement a eu lieu aujourd'hui, à midi, dans la chapelle du Château des Tuileries, en présence de Sa Majesté l'Empereur, de Leurs Altesses Impériales les Princes et Princesses de la famille Impériale, des Princes et Princesses de la famille de l'Empereur, de la Mère de l'Impératrice, des Cardinaux, des Ministres, des Maréchaux, des Amiraux, des Présidents des Grands Corps de l'État et des Grands-Officiers de la Couronne.

Ce soir, les édifices publics seront illuminés.

Demain lundi, à une heure de l'après-midi, une députation des Dames de la Halle sera admise à offrir un bouquet à Leurs Majestés Impériales.

A deux heures, des représentations gratuites seront données dans les théâtres de Paris.

Voici le nom des pièces qui seront représentées sur ces théâtres

Opéra. — Le Corsaire — *Cantate.* **Français** — Mlle De la Seiglière — Les Fausses Confidences — *Ode sur la naissance du Prince Impérial.* — **Opéra-Comique** — Les Porcherons — *Cantate* — Les Rendez-vous bourgeois — **Odéon** — Le Cid — *Le [illegible]* — La Revanche de Lauzun — **Théâtre Lyrique** — La Fanchonnette — *Cantate* — **Vaudeville** — Pas de fumée sans feu — La Maîtresse du Mari — Trop beau pour rien faire — La Corde sensible — *L'Épopée de la France* — **Variétés** — *Le Berceau impérial* — Janot chez les Sauvages — [illegible] — Madelon Lescaut — **Gymnase** — Je dîne chez ma mère — [illegible] — Le Fils de Famille — **Palais-Royal** — *101 Coups de canon* — Le Tueur de lions — La Perle de la Canebière — Monsieur Guillaume — **Porte-St-Martin** — Le Sang mêlé — *Divertissement allégorique.* — **Gaîté** — Un Ménage qui passe — *L'Enfant de France* — Henri III et sa cour — **Ambigu** — L'Espion du grand monde — *[illegible]* — La femme doit obéissance à son mari — **Cirque Impérial** — La Reine Margot — *Cantate* — **Cirque Napoléon** — Exercices équestres.

Après demain mardi, au Château des Tuileries, auront lieu les réceptions officielles.

Dimanche prochain, un *Te Deum* sera chanté dans l'église Notre-Dame et dans toutes les églises de France.

S. M. l'Impératrice et le Prince impérial sont en bonne santé.

Sa Sainteté le pape Pie IX étant le parrain du Prince Impérial et Sa Majesté la reine de Suède (fille du feu prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie) en étant la marraine, le Prince Impérial a reçu les noms de NAPOLÉON-*Eugène-Louis-Jean-Joseph*.

L'Empereur a décidé qu'il serait *parrain* et l'Impératrice *marraine* de tous les enfants légitimes nés en France dans la journée du 16 mars.

L'Empereur a ordonné qu'une somme de 100,000 francs, prélevée sur les fonds de la liste civile, serait répartie entre les bureaux de bienfaisance des principales villes et communes, où sont situés les domaines de la couronne, et qu'une autre somme de 60,000 francs, également prélevée sur les fonds de la liste civile, serait répartie entre les caisses de secours fondées par des auteurs, compositeurs et artistes industriels.

Paris, 1856. — [illegible]

présidents, délégués de toutes sortes s'absorbent dans la rédaction des dépêches, la préparation des discours, les directeurs de théâtres, les musiciens et les poètes sont aussi gens fort affairés. Par ordre, toutes les scènes de Paris ont à offrir, dans l'après-midi du 17, un spec-

tacle gratuit, dont la cassette impériale soldera la note.

Au succès du jour, on désire joindre une cantate, des strophes, un vaudeville de circonstance, et, dans cette course à l'actualité, le Palais-Royal arrive bon premier : Clairville et Siraudin, en vrais prophètes, ont écrit d'avance et fait répéter un acte : « *Cent un coups de canon* », qui brille sur l'affiche le soir même de la naissance.

Le lendemain, à 1 heure trois quarts, toutes les portes s'ouvrent, toutes les salles sont envahies. A l'Opéra, c'est le *Corsaire* avec une cantate d'Adam ; aux Français, entre l'*Avare* et les *Fausses Confidences*, Beauvallet lit une ode de Méry. Philoxène Boyer a écrit le *Seize Mars* pour l'Odéon ; Halévy et Clapisson ont composé les cantates de l'Opéra-Comique et du Lyrique. L'*Enfant de la France,* déclamé par Mme Arnault, soulève le public de la Gaîté ; au Gymnase, Rose Chéri dit les belles strophes de Théophile Gautier :

Les cloches à pleines volées
Chantent aux quatre points du ciel ;
Joyeusement leurs voix ailées
Disent aux vents : Noël ! Noël !

Et le canon des Invalides,
Tonnerre mêlé de rayons,
Fait partout aux foules avides
Compter ses détonations.

. . . .

Mais ce n'est pas une victoire
Que chantent cloches et canons ;
Sur l'Arc de triomphe l'histoire
Ne sait plus où graver des noms.

C'est un Jésus à tête blonde
Qui porte en sa petite main
Pour globe bleu, la paix du monde
Et le bonheur du genre humain.

Le soir, Paris est illuminé : lampions de mille sortes, bustes de l'Empereur et de l'Impératrice, parmi des guirlandes de feu, des inscriptions, des étendards.

« C'est le prince de la Paix qui vient de naître, » écrivait un journaliste italien ; et cette pensée dominait chez tous, répandant comme un souffle de quiétude à travers l'Europe, heureuse de ne plus sentir peser sur elle ce perpétuel souci du lendemain.

M. Asparici y Guijaro, député de Madrid, se faisait l'interprète de l'univers tout entier quand il disait : « Je serai tranquille tant qu'il y aura un Napoléon dans ma bourse et un Napoléon sur le trône de France. »

Le Napoléon manque à plus d'une bourse, mais la cassette impériale semble inépuisable pour la charité, verse les secours sans compter et ce n'est pas aux seuls heureux de la terre que le 17 mars est jour de fête.

Le corps municipal, de son côté, vote deux cent mille francs qui seront employés, partie à payer les mois de nourrice dus par les familles indigentes, partie au dégagement des objets de literie et des outils déposés au Mont-de-Piété.

Les délégations affluent aux Tuileries.

Précédant les membres du Congrès de Paris, le comte Walewski exprime « au nom de l'Europe les sentiments, les espérances, la joie inspirés par un événement qui, en assurant la dynastie napoléonienne, est pour le monde entier un nouveau gage de sécurité et de confiance ».

M. Troplong, président du Sénat, vient ensuite. « La France, dit-il, se sent vivre plus librement par la vie de cet enfant ; elle associe son avenir à ses destinées. Quand il régnera sur cet Empire que Grotius appelait le plus beau après le royaume du Ciel, le XIXe siècle parvenu à son extrême période, recueillera les fruits dont notre génération dépose les germes féconds dans le sein du présent. L'Afrique, poussée en avant par votre main puissante, sera un des magnifiques fleurons de sa couronne. »

Malgré l'enthousiasme populaire, en dépit des témoignages de fidélité, une tristesse semble dominer l'Empereur, qui répond au discours du comte de Morny : « Les acclamations unanimes qui entourent ce berceau ne m'empêchent pas de réfléchir sur la destinée de ceux qui sont nés et dans le même pays et dans des circonstances analogues. J'espère que le sort de cet enfant sera plus heureux... Je me confie à la Providence en la voyant relever par un concours de circonstances extraordinaires tout ce qu'il lui avait plu d'abattre, il y a quarante ans, comme si elle avait voulu vieillir par le martyre et la douleur une nouvelle dynastie sortie des rangs du peuple. Ensuite,

l'histoire a des enseignements que je n'oublierai pas : elle me dit, d'une part, qu'il ne faut jamais abuser des faveurs de la fortune ; de l'autre, qu'une dynastie n'a chance de stabilité que si elle reste fidèle à son origine en s'occupant uniquement des intérêts populaires pour lesquels elle a été créée. »

Le premier admis à contempler le petit Prince endormi dans ses appartements, avait été l'Archevêque de Paris, qui bénit le berceau sur lequel le grand chancelier de la Légion d'honneur vient, un peu après, déposer le cordon rouge et la médaille militaire.

Conduit par le nonce, Mgr Sacconi, le Corps diplomatique, après avoir présenté ses félicitations à l'Empereur, demande à être introduit auprès du Prince Impérial : ambassadeurs et ministres plénipotentiaires passent devant le berceau que gardent Mme l'amirale Bruat, Mmes Bizot et de Brancion.

Les grands corps de l'État qui ont défilé dans la salle du Trône traversent ensuite les appartements de la petite Altesse ; tous les regards se posent sur celui que Barthélemy, en ses strophes, a baptisé déjà Napoléon IV.

. . . .

Au bruit de cette volée,
Le vieil Empereur géant,
Du fond de son mausolée
S'est levé sur son séant :

Il voit au front de sa race
Le doigt du destin qui trace
Un indélébile sceau,
Et lentement il retombe
Dans sa triomphale tombe,
Consolé par un berceau.

M. Camille Doucet, aussi, apporte son tribut poétique :

. . . .
Il a mis trente ans à renaître
L'arbre tombé qui semblait mort ;
Tandis qu'elle en doutait peut-être,
La France le vit apparaître
Comme son abri le plus fort...

La tempête lyrique est déchaînée : les sonnets, les odes pleuvent aux Tuileries, envoyés par « un élève de l'école Turgot, âgé de treize ans », adressés du Rhône « par M. Léopold Curey, poète à Paris, de passage à Lyon », offerts par un officier de paix, venus de tous les coins de l'Empire.

D'autres se vendent dans la rue, sous forme de couplets ; tels ceux-ci qu'on chante sur l'air de la *Sentinelle*.

Dix-huit cent onze, au matin, le vingt mars
Donne à la France un héritier du trône;
Il dut régner, descendant des Césars,
Sur la moderne et grande Babylone.
Mais du Très-Haut les injustes décrets
Pour les mortels sont toujours un problème.
Il faut respecter les décrets
Ne plus penser à nos regrets
Qu'efface aujourd'hui le baptême.

Napoléon III voulait que le peuple aussi pût contempler son futur Empereur et, quand une députation des Dames de la Halle et des marchés de Paris est admise aux Tuileries, c'est lui-même qui les conduit dans les appartements du petit Prince, père tout orgueilleux de voir admirer son enfant.

Les adresses s'amoncellent, venues des grandes villes comme des moindres bourgades, emphatiques ou naïves, différant d'éloquence mais disant toutes l'attachement des cités, l'affection des campagnes.

Les premières figurent au *Moniteur*, mais les voilà bientôt si nombreuses qu'il faut se borner à énumérer, en des colonnes serrées, les cours, les conseils, les régiments, les associations, les écoles qui expriment leur bonheur et leurs vœux.

Rapidement les manifestations franchissent la frontière : la diète germanique envoie une délégation au comte de Montessuy, représentant de la France auprès d'elle ; les municipalités de Londres et d'Edimbourg se réunissent spontanément pour rédiger une adresse à l'Empereur ; les *Te Deum* se multiplient dans les capitales.

Les navires de guerre, dans les ports anglais, tirent les salves usitées pour les cérémonies royales ; à Constantinople, les batteries turques unies aux canons français, annoncent la nouvelle à grand fracas.

Le 23 seulement, on apprend devant Sébastopol la naissance du Prince Impérial. Aussitôt 101 coups de

canon tirés par l'artillerie française, les pièces anglaises et sardes la proclament : un *Te Deum* est chanté, courses et jeux s'organisent, des feux de joie s'allument à la nuit tombante. Alors on assiste à un spectacle saisissant : les Russes illuminent eux aussi et soudain, d'Inkermann à Coralès, toute la ligne flamboie.

En Angleterre, plusieurs pensions ont, en l'honneur de la naissance, accordé une prolongation des congés de Pâques à leurs élèves. Jugeant inique que pareille faveur ne soit pas faite aux lycées de Paris, un rhétoricien de Saint-Louis, envoie à l'Impératrice une supplique en vers, que signent tous ses camarades.

. . . . . .
Au nom de ce berceau, doux nid plein d'espérance
Sur lequel sont fixés les yeux de l'univers,
Que protège toujours l'ange de notre France
Planant sur lui du haut des airs;
Oh ! dites un seul mot ! que quelques jours encore
Nous puissions, délivrés des ennuis, des travaux,
Fêter à notre tour cette brillante aurore,
Joyeux au sein d'un gai repos !

Le sourire de l'Impératrice, à la lecture de cette adresse, vaut à tous les collégiens un supplément de congé.

L'Empereur a voulu que la première faveur signalant la naissance de son fils, allât à l'un de ses plus fidèles, à celui qui, auprès de la Reine Hortense ou à ses côtés, fut dans les mauvais jours comme une incar-

nation du dévouement : le Dr Conneau est élevé, le 16 mars, au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

Deux jours plus tard, l'amiral Hamelin et M. Achille Fould sont promus grand-croix ; les généraux Randon, Bosquet, Canrobert reçoivent le bâton de maréchal ; le général Yusuf est nommé divisionnaire et général aussi le colonel Fleury.

Mais plus encore qu'à la récompense, c'est au pardon que Napoléon III veut faire large part. Un décret du 20 mars accorde amnistie pleine et entière à tous ceux qui ont été expulsés de France à la suite des événements de juin 1848 ou de décembre 1851, à la seule condition de se soumettre loyalement au gouvernement que la nation s'est donné.

Les nouveau-nés même ne sont pas oubliés dans les bienfaits des Souverains : tous les enfants venus au monde le 16 mars, auront l'Empereur et l'Impératrice pour parrain et marraine, si les parents en adressent la demande au préfet de leur département. Les garçons s'appelleront Louis-Eugène, les filles Eugénie-Louise. Le nombre s'éleva à 3,600.

Les faiseurs de couplets exploitent bien vite cette nouvelle source d'inspirations.

Pour 10 centimes on achète sur le boulevard : « *C'est l'Empereur qu'est l'parrain !* »

Ils disiont comm'ça, les jaloux de c' pays :
Niquois t'es pas né pour la chance.
Vont-ils enrager maintenant, ma foi tant pis !
J' suis un allié d' la cour de France.

Quand j'passe, on dirait d'un seigneur:
Parfois je m' sens tout boufli de c't honneur.
Qui diable ! aurait dit que l'souv'rain
De notr' dernier fils s'rait l' parrain !

Aux premières heures qui suivirent la naissance du Prince Impérial, une souscription s'ouvrait pour offrir à l'Impératrice un témoignage de l'affection populaire. On ne voulait pas que la vanité pût y faire parade, et d'avance les organisateurs, MM. Firmin-Didot, Godillot, Gastine-Renette, Cousté, etc., limitaient les versements « entre 5 et 25 centimes ». Plus de 600,000 signatures sont bientôt réunies.

Déjà M. Fould, s'autorisant des précédents monarchiques, avait vainement proposé à l'Empereur de demander au Sénat une dotation d'un million pour le Fils de France [1]. Et de même qu'elle a consacré à la charité la somme votée par le conseil municipal, lors de son mariage, l'Impératrice déclare qu'elle accepte avec gratitude le volume des signatures, mais que les fonds recueillis serviront à fonder une œuvre de bienfaisance pour les enfants du peuple.

Ainsi furent établis les *Pupilles du Prince Impérial*, nés d'une pensée toute délicate et touchante de la souveraine, voulant éviter aux orphelins les tristesses de l'hospice. Elle rêvait de leur rendre un peu de la douceur familiale et donnait à l'ouvrier mourant cette consolation suprême de songer que son enfant ne serait pas abandonné.

[1] Alphonse Gautier. *Étude sur la liste civile en France.*

Une commission permanente recherchait les ménages honnêtes qui, moyennant une subvention annuelle, se chargeaient des petits orphelins, leur faisaient place au foyer, leur apprenaient un métier.

Poésies, placets de toutes sortes font rage autour de l'enfant impérial. Dans ce déluge de suppliques, celle du *Figaro* vaut d'être citée.

A trois reprises différentes, peines de prison et d'amende avaient été prononcées contre le journal ; sa vente était interdite sur la voie publique et ses heures semblaient comptées quand une inspiration de M. de Villemessant le sauva : la lettre « *A Son Altesse Monseigneur le Prince Impérial* » parue en tête du numéro du 23 mars.

« Monseigneur,

« Il y a aujourd'hui quarante-cinq ans, un prince naissait aux Tuileries.

« Quelques jours après cet événement, un solliciteur se présentait au palais pour remettre un placet au Roi de Rome.

« L'Empereur, votre aïeul, voulut que la pétition fût remise à son héritier en personne.

« Puis il dit au solliciteur, en souriant : « Qu'a « répondu le Roi de Rome ? »

« Rien, sire, — mais qui ne dit mot consent ; je « suis donc autorisé à penser que le Prince accueille « ma demande. »

« Napoléon ratifia le tacite engagement de son fils.

« Monseigneur, sous les auspices de ce précédent, Figaro vous remet aujourd'hui sa pétition.

« Les cent un coups de canon qui ont salué votre naissance nous apportaient l'espérance, car nous savions que vous entriez dans ce monde, les mains pleines de pardon et d'indulgence...

« Aussi Figaro a-t-il pensé qu'en prince homme d'esprit, à votre entrée dans le monde, vous vous diriez : « Je viens de sécher bien des larmes. Figaro « est, à coup sûr, moins coupable que ceux à qui j'ai « fait grâce. Rendons la vie à Figaro et qu'il apprenne « de nous à être indulgent, même pour le vice et le « ridicule. »

« Voilà donc, Monseigneur, notre pétition entre vos mains : — Ne dites pas non, et Figaro est sauvé. »

M. de Villemessant n'avait pas trop présumé de la clémence impériale. Remise était faite aux directeurs du journal des peines prononcées contre eux ; un arrêté du préfet de police permettait de nouveau la vente publique, et pour Figaro, agonisant hier, aujourd'hui ressuscité, commençait la carrière éclatante qu'on sait.

De nouveau, la poudre parle, le 30 mars, le fracas de cent un coups de canon tonne encore sur Paris. La paix a été signée au ministère des Affaires étrangères « paix durable, dit le comte Walewski, car elle est honorable pour tous ».

Le soir, Paris illumine; la joie de la capitale s'étend à la France entière, gagne l'Europe. A Madrid, la Reine se fait représenter au *Te Deum;* le Sultan ordonne que le pavillon tricolore flotte sur Topanhé, à la place du sien; à Bucharest, les salves d'artillerie accompagnent les actions de grâces.

Les adresses félicitant le Souverain vainqueur s'ajoutent à celles envoyées au père. La garde nationale réunit en quelques jours 28,105 signatures; le cabinet de l'Empereur reçoit les vœux de 583 communes du seul département de la Saône.

Pour « le petit Prince », à peine âgé d'un mois, voici que va commencer déjà l'existence officielle. Le 13 avril, le duc d'Albe lui apporte la Toison d'Or, conférée par la Reine Isabelle. Le 28 avril, jour où le traité de paix est promulgué au *Moniteur*, par ordre de l'Empereur, le Prince Impérial est inscrit comme enfant de troupe sur les contrôles du 1er régiment de grenadiers de la garde.

Le Corps diplomatique félicitant l'Impératrice au lendemain de ses relevailles, le roi de Wurtemberg, descendu au pavillon de Marsan, sont, sur leur demande, conduits auprès de l'héritier de Naopléon.

Mais voici les journées chaudes venues et pour la première fois, le 13 mai, l'enfant quitte la capitale qui l'adore déjà et le regarde comme sien. La Cour s'installe à Saint-Cloud et ne rentrera à Paris que pour les fêtes du baptême.

II

LE BAPTÊME — LA RENTRÉE DE L'ARMÉE D'ITALIE LE PRINCE IMPÉRIAL ENFANT DE TROUPE

Avec l'archiduc Ferdinand-Maximilien et le prince Oscar de Suède, les visites princières continuent au palais de Saint-Cloud. Là aussi, le baron de Hübner remet à Napoléon III les lettres de l'Empereur d'Autriche, l'accréditant comme ambassadeur : ce rétablissement d'un poste supprimé dans le bouleversement de 1848 et qu'on n'avait jamais pu ou voulu rétablir est une nouvelle preuve de l'influence prépondérante partout exercée par la France.

Le baptême du Prince est fixé au 14 juin : archevêques et évêques, maires des chefs-lieux de départements y sont invités. Le décret du 27 mai fixe la tenue de tous ceux qui seront admis dans Notre-Dame : corps constitués et fonctionnaires en grand uniforme, magistrats en grand costume, militaires en grande tenue ; les dames en toilette du soir, sans chapeau ;

les hommes non fonctionnaires, en frac et cravate blanche.

Les apprêts de la cérémonie sont commencés déjà, quand de terribles inondations envahissent la région du Rhône, s'étendent sur le bassin de la Loire. Chaque heure apporte le bruit d'une nouvelle catastrophe.

Jaloux de soulager lui-même les infortunes qu'on lui signale, d'apporter secours et consolations aux malheureux que le fléau ruine, l'Empereur part le 1er juin pour Lyon.

Accompagné de M. Rouher, ministre de l'agriculture, du maréchal de Castellane, de M. Vaïsse, chargé de l'administration du département, suivi des généraux Niel et Fleury, du marquis de Puységur, il parcourt les quartiers inondés, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, puisant dans une sacoche suspendue à sa selle, l'or qu'il répand à pleines mains, allant aux plus infortunés, leur rendant du courage. Cent mille francs sont, sur la cassette, donnés à la ville et vingt-cinq mille au profit du département.

De Lyon, Napoléon III gagne Valence et Avignon, où il entre dans une barque si petite que seuls le maire et un rameur y trouvent place auprès de lui. Chaque station de la route a été marquée par des secours : soixante-dix mille francs sont distribués durant le trajet. Un décret signé d'Avignon, proroge de dix jours les échéances dans les villes de Vaucluse.

En même temps, l'Impératrice ouvre une souscription en faveur des inondés; elle s'inscrit pour vingt mille francs, en donne dix mille au nom du Prince Impérial. L'exemple est contagieux : ministres, sénateurs et députés rivalisent de générosité, le conseil municipal de Paris met cent mille francs à la disposition du gouvernement.

L'Empereur rentre à Saint-Cloud le 5 juin ; une lettre de la ville de Lyon l'y attend :

« Sire,

« C'est dans votre cœur que vous avez trouvé l'heureuse inspiration de venir visiter nos souffrances. Naguère vous disiez aux Lyonnais de vous aimer, aujourd'hui vous êtes venu les y contraindre. Vous avez conquis les âmes les plus froides : on ne peut faire un pas dans nos rues sans entendre bénir votre nom, sans être ému des expressions vives et touchantes que trouvent la reconnaissance des malheureux et l'admiration de tous.

« Ces bénédictions seront entendues, Sire; le ciel continuera de vous donner de grandes et généreuses pensées et il vous récompensera dans l'enfant impérial qu'il a donné à la France. »

Vingt-quatre heures plus tard, l'Empereur prend le chemin d'Orléans, visite Blois, traverse Tours ; en deux jours quarante-cinq mille francs sont distribués par lui aux victimes de la Loire. Puis nouvelle halte d'un soir

à Saint-Cloud qu'il quitte pour Angers et Nantes, où tant d'autres infortunes sont encore secourues.

L'Impératrice a exprimé le désir que les sommes destinées aux fêtes du baptême soient partagées entre les départements inondés; mais déjà les préparatifs sont commencés : Notre-Dame est aux mains des ouvriers; de l'avenue Victoria à l'Hôtel de Ville, les échafaudages sont dressés; les départements envahissent Paris où fenêtres et balcons sont aux enchères. Il est trop tard pour un contre-ordre.

La grande-duchesse douairière de Bade, tante de l'Empereur, est arrivée; c'est elle qui représente S. M. la Reine de Suède, marraine. Presque en même temps, vingt et un coups de canon, tirés par les batteries de Marseille, saluent l'entrée du Cardinal-Légat envoyé par le Pape, parrain du Prince Impérial.

Ceux qui assistèrent aux fêtes du 14 juin gardent l'étincelant souvenir d'une chose à la fois féerique et majestueuse, la vision de la plus éblouissante cérémonie, du plus somptueux cortège qui se puissent rêver.

Revêtu du manteau rouge, le cardinal Patrizzi part des Tuileries à 4 heures et demie, dans une voiture à huit chevaux et se dirige vers la cathédrale, pendant que la cavalerie achève de se masser sur la place de la Concorde, que, du château au Parvis, finissent de s'aligner les doubles haies de la Garde Nationale et de la Garde Impériale qui ont peine à maintenir la foule.

Déjà Notre-Dame est comble; quatorze mille de-

mandes ont été adressées et la cathédrale ne contient que quatre mille places. Les dames sont en toilette du soir, mais avec un voile de dentelle attaché à la coiffure et retombant sur les épaules nues. Le Corps diplomatique est en grande tenue; aussi les sénateurs, revêtus de l'habit bleu brodé d'or, du gilet blanc et du pantalon de casimir orné d'un galon d'or; au chapeau français la ganse de velours noir et des plumes blanches. Leur épée est dorée, avec la poignée de nacre. Le costume des députés se distingue par le mélange de l'argent à l'or dans les broderies, par les plumes noires du chapeau.

Les travaux de restauration de la cathédrale sont loin d'être achevés et on les a dissimulés sous une décoration merveilleuse. Du plafond bleu parsemé d'abeilles, des oriflammes aux armes des grandes villes descendent le long des colonnes. Le pourtour forme une immense tribune revêtue de velours rouge que relèvent des N couronnés. Une galerie gothique, drapée vert et or, se dresse en demi-cercle derrière l'autel; et sur toutes ces tentures, des verrières improvisées mettent une lumière d'arc-en-ciel.

A 5 heures, une poussée formidable et une clameur dans le jardin des Tuileries : la musique militaire résonne, le cortège quitte le pavillon de l'Horloge.

Voici le général Korte, entouré de son état-major, puis deux escadrons du 1er Carabiniers, deux escadrons du 11e Dragons et autant des Guides, avec colonel et

musique. Maintenant les piqueurs de Leurs Altesses Impériales précèdent trois voitures attelées de quatre chevaux, dans lesquelles ont pris place le service de la Princesse Mathilde, les aides de camp et officiers d'ordonnance du Prince Jérôme et du Prince Napoléon.

C'est ensuite le défilé des voitures à six chevaux, accompagnées des garçons d'attelage, avec les chambellans de service, les dames du Palais, la grande maîtresse de la maison de l'Impératrice. Dans la huitième voiture, la Grande-Duchesse de Bade, le Prince de Suède, le Prince Napoléon.

Le tonnerre des hurrahs grandit, s'approche : derrière les piqueurs s'avance le carrosse, dit de l'Impératrice, qui servit au mariage ; les huit chevaux sont menés en main par des garçons d'attelage. A travers les glaces on voit le Prince Impérial couvert d'un manteau doublé d'hermine, dans les bras de M[me] l'amirale Bruat, M[mes] Bizot et de Brancion, et la nourrice. A la portière de droite, le maréchal Canrobert; le maréchal Bosquet à celle de gauche.

La voiture de l'Empereur vient ensuite : la caisse est dorée ; aux panneaux sont peintes, sur le manteau impérial semé d'abeilles, les armes napoléoniennes soutenues par des génies. Au sommet, un groupe porte la couronne.

Napoléon III a revêtu l'uniforme de général de division, avec la culotte courte et les bas de soie ; l'Impératrice, adorablement belle, est habillée de

blanc, coiffée d'un diadème au milieu duquel resplendit le Régent.

Les maréchaux de Baraguey d'Hilliers et de Castellane, les généraux de Lawœstine et Regnaud de Saint-Jean-d'Angély sont aux portières.

L'escadron des Cent-Gardes suit le carrosse impérial et des détachements de Cuirassiers et de Carabiniers ferment cet éblouissant cortège qui gagne Notre-Dame par le jardin des Tuileries, la place de la Concorde, la rue de Rivoli, la place de l'Hôtel-de-Ville, le pont et la rue d'Arcole.

A 6 heures, au bruit du canon et des cloches, on atteint le Parvis où, sous le péristyle gothique construit devant la cathédrale, Mgr Sibour, entouré de son clergé, attend les Souverains.

Aux sons d'un immense orchestre, le cortège impérial pénètre dans Notre-Dame. Portant le cierge, le chrémeau et la salière, le bassin, l'aiguière et la serviette, Mmes de Montebello, de Malaret et de Latour-Maubourg, de Labédoyère, de Rayneval et de Saulcy précèdent S. A. I. la Grande-Duchesse de Bade et S. A. R. le Prince Oscar de Suède et de Norvège représentant la marraine.

La gouvernante des Enfants de France vient derrière eux, tenant dans ses bras le Prince Impérial. Puis, sous un dais porté par les chanoines, l'Empereur et l'Impératrice.

Entre le trône et l'autel qu'entourent quatre-vingts prélats, les fonts ont été dressés, avec le vase de bap-

tême en cuivre damasquiné et niellé rapporté, suivant la tradition, des croisades par saint Louis.

La cérémonie terminée, Mme l'amirale Bruat présente l'enfant à l'Empereur. De ce moment-là, tous ceux qui furent à Notre-Dame gardent l'impression poignante ; tous, ils revoient Napoléon III élevant son fils, d'un geste plein d'orgueil et de tendresse à la fois, tandis qu'éclate dans l'orchestre le *Vivat* composé par Lesueur pour le baptême du Roi de Rome, et qu'une acclamation formidable monte vers les voûtes.

Le Cardinal-Légat entonne le *Te Deum* et l'Archevêque de Paris, entouré du clergé de Saint-Germain l'Auxerrois, présente à la signature de l'Empereur et de l'Impératrice, le registre paroissial des baptêmes.

Précédée d'un escadron des Guides, suivie des Cuirassiers de la Garde, une voiture à huit chevaux ramène par les quais, le petit Prince aux Tuileries.

Presque en même temps, le cortège impérial, franchissant le pont d'Arcole, apparaît sur la place de l'Hôtel-de-Ville, merveilleusement décorée par l'architecte Baltard. Un arc immense relie les deux côtés de l'avenue Victoria encore inachevée, dont les échafaudages disparaissent sous les guirlandes et les oriflammes. Sur la place, à droite et à gauche, de gigantesques châssis découpés représentent les maisons qui vont être construites.

Après le dîner de gala offert par le Conseil municipal, l'Empereur et l'Impératrice au milieu de nou-

velles ovations, regagnent les Tuileries par la rue de Rivoli tout étincelante.

Le lendemain soir, ils paraissent à la colonnade du ministère de la Marine d'où ils assistent au feu d'artifice tiré devant le Corps législatif et représentant un baptistère gothique.

Dans l'après-midi, quatre théâtres installés sur l'esplanade des Invalides ont joué des pièces militaires et des pantomimes, trois cents ballons se sont élevés, semant des dragées dans leur vol. Même programme à la barrière du Trône.

Ce n'est pas encore assez de ces quarante-huit heures de fête : le 16, cent-vingt mille médailles commémoratives, portant d'un côté la double effigie de l'Empereur et de l'Impératrice, de l'autre, le buste du Fils de France, sont distribués aux élèves des lycées, des collèges, des salles d'asile, aux sous-officiers et soldats de l'armée de Paris. Pour les enfants des écoles communales, cinquante mille sacs de bonbons.

Innombrables aussi sont les grâces accordées par Napoléon III aux condamnés militaires ou civils, les commutations de peine, les remises d'amendes signées à l'occasion du baptême.

Pour le bal de l'Hôtel de Ville, les rues voisines sont de nouveau illuminées et il semble que les réjouissances s'éterniseraient si la Cour n'allait chercher un peu de calme à Saint-Cloud.

Deux jours plus tard, dans la chapelle de la rési-

dence d'été, le Cardinal-Légat remet solennellement à l'Impératrice la rose d'or envoyée par S. S. le Pape Pie IX. Le petit Prince paraît à la cérémonie.

Si on se rendait au désir des députations reçues au château, si on obéissait au vœu de toutes les personnes admises auprès des Souverains, ce serait un défilé ininterrompu devant le berceau de l'Enfant.

Le 28 juin, les membres des comités qui organisèrent la souscription à l'occasion de la naissance, ont audience à Saint-Cloud; le maire du XIIe arrondissement, M. Le Roy de Saint-Arnaud, s'avance vers Napoléon III et l'Impératrice qui tient son fils dans ses bras :

« Sire, dit-il, cet humble trésor d'une centaine de mille francs, produit rapide du centime ajouté au centime, c'est le naïf emblème de ces populations aimantes et dévouées où l'individu n'est rien, où l'unanimité des sentiments recèle des trésors d'affection et de force...

« Puisse l'orphelinat du Prince Impérial, noble inspiration de l'Impératrice, rattaché au souvenir d'une souscription toute populaire, enrichi et perpétué par la munificence de l'Empereur, traverser les âges avec l'Empire et la dynastie qui l'ont vu naître. »

L'image du baby est sans cesse en la pensée de Napoléon III, pendant la courte absence qu'il fait au mois de juillet. Des dangers imaginaires viennent soudain troubler la joie du père, des craintes chimériques l'assiègent; il écrit à l'Impératrice :

« Toi et le petit, vous êtes tout pour moi... Je vois avec bonheur approcher le moment où je vais te revoir, ainsi que notre enfant; et j'en suis si heureux que je me tourmente. craignant que, d'ici là, toi ou lui, vous soyez malades. Que, dans ses promenades, on n'aille pas près de l'étang. Ne te fatigue pas non plus. Toutes ces recommandations sont bêtes peut-être; mais quand je suis heureux, j'ai peur. »

Les fêtes du 15 août passées, on gagne Biarritz : là enfin, c'est le repos, avec une cour restreinte, l'esclavage de l'étiquette amoindri.

Au soir anniversaire de la prise de Sébastopol, l'Empereur fait servir un dîner aux sous-officiers et soldats détachés par le 35e de ligne. Durant le repas, il vient autour des tables, accompagné de l'Impératrice qui présente le petit Prince aux militaires enthousiasmés.

Déjà l'enfant semble habitué au bruit des acclamations; depuis les cent un coups de canon du 16 mars, tant de cris, tant de fusées ont résonné à ses oreilles que rien ne paraît l'effrayer.

Les ovations frénétiques des Bordelais lorsqu'il traverse leur ville, en regagnant Paris, ne l'émeuvent pas plus que les « Vive le Prince Impérial ! » lancés par les troupes à la revue du 8 octobre, quand sa mère, en calèche découverte, passe avec lui devant le front de l'armée.

Le 7 décembre 1856, une députation du 1er régiment

des grenadiers de la Garde apporte à Leurs Majestés, sous une admirable reliure, le procès-verbal de l'inscription du Prince sur les contrôles. L'enfant de troupe de huit mois est présenté à ses jeunes camarades, entend l'adresse lue par le colonel.

Il assiste encore, à la fin de l'année, à la réception des maires des grandes villes de France et d'Algérie, venant offrir une médaille commémorative du baptême. Sur la face, Caqué a représenté Napoléon III élevant le Prince dans ses bras; au revers, l'inscription « A l'Empereur » dans un cercle autour duquel rayonnent les noms des cités.

M. Richebé, maire de Lille, désigné pour conduire ses collègues, prend la parole :

« ... Nous venons vous prier, Sire, d'agréer l'hommage de cette médaille dont l'inscription redira plus tard à l'auguste héritier du grand nom de Napoléon quel concert d'acclamations a salué sa naissance, accueillie par la patrie comme un précieux gage de sécurité et de bonheur publics. »

Pendant l'année 1857, le petit Prince mène une vie plus paisible. On se presse sur le passage de sa voiture; aux jours de revue, il paraît quelquefois au balcon du pavillon de l'Horloge ou dans la calèche de l'Impératrice, mais il ne figure à aucune cérémonie officielle.

Le grand-duc Constantin, auquel Paris fait un fastueux accueil, demande à voir l'héritier de Napoléon,

mais l'enfant impérial dort son meilleur sommeil pendant que les fêtes se suivent du château à l'hôtel de ville, que l'Empereur inaugure l'hippodrome de Longchamps, que les revues se succèdent.

La visite du roi de Bavière ne jette pas davantage le trouble dans sa vie et tous les bruits s'arrêtent au



seuil de la chambre où le berceau est dressé entre les lits de la nourrice et de miss Shaw, la gouvernante anglaise. A leur tour de service, Mme Bizot et Mme de Brancion habitent le château, Mme la gouvernante des Enfants de France y vient chaque jour.

Au retour de sa promenade quotidienne, l'Impératrice se hâte d'aller près de son fils. Il semble qu'en ces années radieuses, des pressentiments viennent

déjà voiler son bonheur. Un matin d'avril, devant des familiers du château, elle serre l'enfant dans ses bras et tout à coup, tristement : « Qui sait quelles destinées l'attendent? »

L'Empereur aussi a des tendresses infinies pour le petit Prince : il s'échappe le soir des grands apparte-



ments pour l'aller regarder dormir, inquiet si son sommeil lui paraît trop calme, l'écoutant respirer, craignant qu'un lacet le gêne.

Les élections législatives ont donné 5,471,888 voix au gouvernement; l'opposition n'a pour elle que 571, 859 partisans. A l'étranger, comme en France, le prestige de Napoléon III va grandissant.

Au mois d'août, les souverains font une visite à la Reine Victoria, au château d'Osborne. Durant leur courte absence, Mme l'amirale Bruat reste au palais de Saint-Cloud, d'où, matin et soir, le télégraphe transmet un bulletin à l'île de Wight.

L'héritier impérial repose paisiblement aux Tuileries, le 14 janvier 1858, quand on apprend l'attentat d'Orsini. Tandis que les Princes et les Princesses, les ministres, les ambassadeurs se rendent en hâte à l'Opéra, de nombreuses voitures se dirigent vers le château.

Les nouvelles arrivent peu à peu : le cortège atteignait l'Opéra, où se donnait le bénéfice de Massol, quand trois bombes ont éclaté, lançant la mitraille à travers les rangs de l'escorte, parmi les curieux et brisant le carrosse.

D'autres projectiles sont peut-être prêts, et, précipitamment, la portière est ouverte par des agents qui veulent, en hâte, faire descendre Leurs Majestés. L'Impératrice, persuadée d'abord que les assassins veulent frapper l'Empereur, s'est jetée sur lui, faisant un rempart de son corps. Mais Napoléon III, sans une émotion dans la voix, avec ce suprême mépris du danger qui ne l'abandonna jamais, l'écarte : « Comment voulez-vous que je descende, dit-il? Vous n'abaissez pas le marchepied. »

Mme de Sancy et une autre dame du Palais, enlevées de leur voiture par les agents, ont été entraînées

dans le cabinet de Babin, le costumier du théâtre, et s'égarent dans l'obscurité des couloirs, pendant que la salle entière acclame les Souverains qui apparaissent dans leur loge. Le chapeau de l'Empereur a été traversé par une balle, la robe blanche de l'Impératrice est éclaboussée du sang du général Roguet, blessé auprès d'elle.

Quand, à minuit, ils quittent l'Opéra, la foule a envahi les boulevards ; aux cafés, les rampes de gaz scintillent, à chaque fenêtre une illumination a été improvisée et les cris enthousiastes les suivent jusqu'au guichet des Tuileries.

Le lendemain, sans escorte, ils vont visiter les blessés au Gros-Caillou et au Val-de-Grâce. Les journaux publient les noms des cent dix-huit personnes atteintes par les bombes, disent l'admirable courage des Lanciers de la suite, le sang-froid du maréchal des logis Cuisin, du brigadier Prudhomme.

De princes régnants ou de maires de village les félicitations arrivent, dont la seule énumération emplit des pages.

« Dieu permet quelquefois la mort du juste, dit l'Empereur en ouvrant la session législative, mais il ne permet jamais le triomphe de la cause du crime. Aussi ces tentatives ne peuvent troubler ni ma sécurité dans le présent, ni ma foi dans l'avenir. Si je vis, l'Empire vit avec moi et si je succombais, l'Empire serait encore affermi par ma mort même, car l'indi-

gnation du peuple et de l'armée serait un nouvel appui pour le trône de mon fils. »

Le retour possible d'un attentat est dans toutes les pensées : si Napoléon III était frappé, qui exercerait le pouvoir au nom de son héritier?

L'Empereur ne veut rien laisser au hasard et, le 1er février, M. Fould, ministre d'État, lit au Sénat, un message désignant l'Impératrice comme Régente, au cas où le Prince Impérial serait appelé au trône. Il institue en même temps un conseil privé qui, avec les deux Princes français les plus proches dans l'ordre de l'hérédité, deviendrait un conseil de régence : il est composé de S. E. le cardinal Morlot, le maréchal, duc de Malakoff, M. Achille Fould, M. Troplong, le comte de Morny, M. Baroche, le comte de Persigny.

Les princes Frédéric-Charles, Adalbert et Albert de Prusse, le prince de Lichtenstein, le prince de Hesse, le prince Christian de Danemark viennent féliciter officiellement l'Empereur d'avoir échappé au complot. Des revues sont passées en leur honneur, auxquelles le petit Prince assiste, porté par sa mère.

Il frémit de joie au bruit des clairons ; la vue des sabres scintillant au soleil est un bonheur pour lui. Quand les tambours annoncent l'arrivée de la garde montante dans la cour des Tuileries, il veut être à la fenêtre et ses yeux s'illuminent. Chauvin déjà, son petit cœur bondit au son de la moindre fanfare.

Pour son deuxième anniversaire, la famille impé-



L'IMPÉRATRICE ET LE PRINCE IMPÉRIAL

riale, les ministres, les grands officiers, les maisons de Leurs Majestés se réunissent autour de lui dans le salon de Diane, où une députation du 1er Grenadiers vient offrir ses vœux à l'enfant de troupe. Le soir, tous les théâtres sont illuminés.

De violentes attaques avaient été dirigées contre l'Angleterre, à la suite de l'attentat d'Orsini ; on savait que le complot s'était tramé de l'autre côté du détroit et on s'indignait de la liberté dont jouissaient là-bas les perturbateurs de toutes les nations. Les plaintes s'étaient même traduites de telle façon qu'à un moment l'on put craindre une rupture entre les deux cabinets.

Jaloux de prouver au monde que les mêmes cordiales relations subsistaient entre les alliés de Crimée, la Reine et l'Empereur convinrent de se rencontrer à Cherbourg, lors de l'inauguration solennelle du nouveau bassin.

Durant ce voyage, le Prince Impérial demeura à Saint-Cloud, sous la garde de Mme la Gouvernante des Enfants de France.

Jamais le port militaire de la Manche ne vit déchaînement pareil de visiteurs, semblable invasion de curieux.

C'est à grand'peine que le cortège peut circuler à travers la ville : chacun veut contempler, réunis dans la même calèche, l'Empereur et le Prince Albert, la Reine auprès de l'Impératrice.

Après le départ des visiteurs royaux, Leurs Majestés

vont par Brest, Quimper et Lorient à Saint-Anne-d'Auray où Elles arrivent le 15 août.

La messe dite au légendaire sanctuaire de la Bretagne, c'est une longue suite de discours, de cantiques, de prières où le nom du Prince Impérial revient sans cesse :

Ah ! protège l'enfance
Du fils de l'Empereur ;
Qu'il règne sur la France
Et qu'il soit son sauveur !

Au chapelet qu'ils demandent à l'Impératrice de porter à son fils, les élèves du petit séminaire joignent ce compliment :

De votre Epoux le nom résonne,
Par des milliers de voix
Porté jusqu'aux cieux.
La foule qui vous environne
Répète avec amour votre nom gracieux.
Mais nous, petits enfants du petit séminaire,
Nous pensons à son Fils en regardant la Mère
Et jusqu'à son berceau volent nos cœurs joyeux.

La royaliste Bretagne élève des arcs de triomphe sur le passage de Napoléon III ; dans l'ancienne terre du droit divin flamboie l'inscription : *Vox populi, vox Dei*. L'évêque du Mans, Mgr Nanquette, dit à l'Empereur : « Ici, comme partout, la présence de Votre Majesté rappellera ce que nos livres saints disent du Sauveur, que tous ses pas étaient marqués par des bienfaits : *pertransiit benefaciendo*. »

M. de la Borderie, maire de Vitré, remercie l'Im-

pératrice « encore et surtout d'avoir assuré la sécurité de l'avenir en donnant un héritier à l'Empereur, un Enfant à la France ».

En l'absence des Souverains, c'est le petit Prince que les officiers du 3e Voltigeurs sont venus, le 15 août, féliciter à Saint-Cloud, suivis par les enfants de troupe du 1er Grenadiers qui présentent un bouquet. Le soir, après la revue passée par le maréchal Magnan, au banquet de l'Ecole militaire, le général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély porte un toast « au Prince Impérial, l'espoir de la France, le futur Empereur de nos enfants ».

Escorté d'un détachement de Cuirassiers, accompagné du général Rolin, de Mme de Brancion et du Dr Barthez, le Fils de France voyage pour la première fois, le 4 septembre 1858, sans ses parents qui l'ont précédé à Biarritz. La population de Bayonne l'acclame et lui fera fête encore lorsqu'à la fin du mois, il reprend la route de Saint-Cloud.

Ce ne sont plus seulement les fanfares qui l'amusent; l'amour du cheval s'éveille en lui. Sa joie est folle quand on l'assied dans la voiture lilipulienne conduite par un minuscule cocher, que le comte Bacciochi a fait venir pour lui de Hong-Kong, et il a été tout radieux quand son père lui a rapporté de Plombières une cravache dont le pommeau représente un œuf entr'ouvert d'où s'élance un jeune aigle.

Le 30 janvier 1859, le mariage du Prince Napoléon avec la Princesse Marie-Clotilde a été célébré à Turin.

Fille du Roi Victor-Emmanuel II et de l'Archiduchesse Marie-Adelaïde, la Princesse Clotilde avait cette grâce un peu hautaine des filles de la Maison de Savoie, héritage d'une longue lignée de Souverains. Mais le charme de ses dix-sept ans, plus encore la profonde bonté qui se trahissait en ses moindres paroles, eurent vite conquis les plus rebelles.

Dès son entrée au Palais-Royal, elle avait fait deux parts de sa vie : l'une pour les devoirs de son rang, l'autre pour les besoins de son cœur.

Les malheureux, les affligés savaient qu'il était en France deux femmes pitoyables à leurs misères, qu'ils n'invoqueraient jamais en vain : l'Impératrice et la Princesse Clotilde.

Épouse sublime et mère incomparable, la Princesse sut — exemple bien rare en notre histoire — arriver à la popularité par la vertu.

Et Paris, à l'âme si oublieuse, se souvint de tant de bienfaits quand, le 5 septembre 1870, dans une voiture à la livrée impériale, elle traversa les rues où grondait la révolte, saluée et respectée de tous.

Quelques jours après l'entrée solennelle à Paris du Prince et de la Princesse, le marquis de Villamarina, envoyé extraordinaire de Victor-Emmanuel, remet à l'Empereur le collier de l'Annonciade, conféré au Prince Impérial, dont le troisième anniversaire a été

signalé par « une sortie galette » accordée à Saint-Cyr, une profusion de grâces, une levée des punitions dans toutes les casernes.

De vagues bruits de guerre circulent déjà ; aussi l'enthousiasme des troupes semble plus grand encore à la revue de la garde impériale passée, le 20 mars, devant l'École Militaire. L'Impératrice arrive en calèche, avec son fils qui porte l'uniforme du 1er Grenadiers : habit bleu à plastron blanc, épaulettes rouges, bonnet à poil et les galons de caporal.

La revue finie, une foule énorme contenue à peine par le cordon des troupes, se précipite sur le passage de Napoléon III. Il ordonne d'ouvrir la haie : une immense vague humaine l'entoure, barre la route à son cheval, le sépare de son état-major, en même temps qu'éclate un assourdissant « Vive l'Empereur ».

Le 21 avril, plusieurs divisions reçoivent l'ordre de se concentrer sur les frontières du Piémont. Trois jours plus tard, l'Autriche envahit le territoire sarde : c'est la guerre.

Les troupes commencent à quitter Paris. Un bataillon de chaque régiment désigné pour le départ va, musique en tête, chercher le drapeau aux Tuileries. D'une fenêtre du château, le petit Prince veut assister à tous ces défilés, riant aux soldats, battant des mains.

En même temps que le décret conférant la régence à l'Impératrice, paraît, le 3 mai, la proclamation au Peuple français.

« Je vais bientôt me mettre à la tête de l'armée ; je laisse en France l'Impératrice et mon fils. Secondée par l'expérience et les lumières du dernier frère de l'Empereur, elle saura se montrer à la hauteur de sa mission. »

« Je les confie à la valeur de l'armée qui reste en France pour veiller sur nos frontières, comme pour protéger le foyer domestique ; je les confie au patriotisme de la garde nationale ; je les confie enfin, au peuple tout entier qui les entoure de cet amour et de ce dévouement dont je reçois chaque jour tant de preuves. »

La presse étrangère est frappée de cette foi absolue de l'Empereur en la fidélité française. La même confiance vient aux plus sceptiques, après avoir assisté, le 10 mai, au départ du Souverain pour l'armée d'Italie.

La veille et le matin, on se pressait sur le parvis Notre-Dame, car le bruit s'était répandu qu'une cérémonie serait célébrée à la cathédrale. Mais à la nouvelle que l'Empereur partira des Tuileries pour la gare, la foule déserte la Cité, se précipite aux abords du château déjà envahis.

A 6 heures, les tambours battent aux champs, la musique attaque l'air de la *Reine Hortense*, les

troupes présentent les armes. Les Cent-Gardes apparaissent, puis les Cuirassiers précédant la calèche, attelée à la Daumont, où l'Impératrice est auprès de Napoléon III qu'elle accompagnera jusqu'à Montereau.

Des toits et des fenêtres pavoisées, des trottoirs et de la chaussée partent les mêmes clameurs enthousiastes, répétées, grandissantes jusqu'à la gare de Lyon.

La peine du petit Prince, privé des caresses et des gâteries de son père, se traduit par des pleurs, par de grosses larmes lentes à sécher.

« J'ai été bien ému de son chagrin — écrit l'Empereur à l'Impératrice, dès son arrivée à Gênes. — Que je serais heureux de le revoir ! Dis-moi bien ce qu'il fait. Je désire qu'il ne pense pas à moi ; car à son âge, il ne faut pas trop développer sa sensibilité ! »

Avant de se séparer, les membres du Sénat, du Corps législatif et du Conseil d'État sont reçus, le 26 mai, par la Régente et le Prince Impérial. A chacune des assemblées a été réservé un salon séparé : c'est dans celui des sénateurs que l'Impératrice et son fils, accompagnés du Prince Jérôme Napoléon, paraissent d'abord.

« Le Sénat remercie Votre Majesté, lui dit M. Troplong, de cette audience affectueuse qui lui permet de voir cet enfant bien-aimé, l'espoir de la patrie... »

Aux paroles du comte de Morny, l'Impératrice répond :

« ...Je me repose, Messieurs, sur votre loyal concours et sur l'appui de la nation entière qui, en l'absence du chef qu'elle s'est donné, ne fera jamais défaut à une femme et à un enfant. »

C'est ensuite M. Baroche qui parle au nom du Conseil d'État :

« Profondément dévoués à l'Empereur, à Votre Majesté et à la dynastie impériale, nous saluons avec respect et avec amour le jeune héritier du trône des Napoléons et nous demandons à Dieu de lui accorder comme la plus belle partie de cet héritage, les talents et les vertus de son père et de sa mère. »

Dans l'après-midi du 5 juin, ayant le petit Prince auprès d'elle, l'Impératrice avait reçu à Saint-Cloud, les maires et conseillers municipaux de la ville et de Boulogne, les officiers en garnison à la résidence d'été, quand arrive la dépêche apprenant la journée de Magenta.

A huit heures du soir, le canon des Invalides l'annonce aux Parisiens et, au milieu d'une illumination improvisée, la Régente en voiture découverte, ayant à ses côtés la Princesse Clotilde, parcourt les boulevards et la rue de Rivoli.

Déjà on connaît les détails de la victoire ; on dit qu'au milieu de l'action une balle a détaché une des épaulettes de Napoléon III, impassible devant le feu.

Le mois n'est pas achevé qu'un nouveau et plus éclatant bulletin est porté à Saint-Cloud. Un télégramme

de l'Empereur, daté de Cavriana au soir du 24 juin, annonce une grande bataille, une grande victoire.

Peu à peu les renseignements arrivent sur la journée de Solférino : on sait la vaillance des troupes, dignes des ancêtres qui triomphaient dans les mêmes plaines, à Castiglione. La souscription pour les blessés prend un nouvel élan : l'Impératrice envoie cinquante mille francs pour elle et son fils.

Un *Te Deum* solennel doit être chanté le 3 juillet à Notre-Dame.

A la veille de la cérémonie, la Régente qui avait assisté seule aux actions de grâce célébrées après Magenta, songe à se faire, cette fois-ci, accompagner du Prince Impérial.

Quand l'enfant apprend qu'il suivra sa mère à la cathédrale, qu'avec elle il traversera Paris en fête, sa joie déborde : ce lendemain lui paraît trop lointain, presque inaccessible et on ne peut répondre assez vite à ses impatientes questions.

C'est la première fois, depuis le baptême, qu'il est officiellement confondu avec la nation. Si charmant en son costume de piqué blanc, il sourit à la foule, reportant ensuite ses regards sur sa mère.

La décoration de Notre-Dame est superbe : sur les piliers, drapés de velours rouge à crépines d'or, sont fixés des écussons aux armes de France et de Sardaigne ; à la voûte pendent des bannières.

Tenant son fils par la main, la Régente est reçue

au portail par le cardinal Morlot, puis conduite au trône, sous un dais porté par les chanoines.

Au retour de la cathédrale, il semble que l'enthousiasme grandisse encore : c'est une pluie de fleurs qui s'abat autour du carrosse et menace de l'ensevelir. Les roses pompons tombent comme grêle sur la haie des troupes, sur l'escorte, sur le maréchal Magnan qui se tient à la portière de droite. En rentrant aux Tuileries, l'Impératrice et le petit Prince distribuent les bouquets amoncelés dans leur voiture.

Les grands corps de l'État vont féliciter l'Empereur à Saint-Cloud, le 19 juillet.

« Béni soit Dieu, dit M. Baroche, qui vous ramène sain et sauf, couvert d'une nouvelle gloire dans cette France dont vous êtes le sauveur et l'espoir, entre cette épouse auguste dont nous avons, pendant votre absence, éprouvé le ferme courage et la haute raison et ce noble enfant qui apprend déjà à remercier le Ciel des triomphes de son père. »

Au nom de l'Empereur, les incessantes adresses arrivant au Palais joignent celui du Prince Impérial, « le précieux rejeton d'une dynastie vraiment populaire », « appelé à continuer l'immortelle dynastie napoléonienne ».

Le conseil municipal de Paris « constate avec joie que cette grande cité a fait éclater jusque dans ses demeures les plus humbles, pendant ces journées

mémorables, l'amour qu'elle porte à l'Empereur, la fidélité qu'elle a vouée à sa dynastie, la pieuse reconnaissance qu'elle doit au génie qui l'a dotée de splendeurs nouvelles ».

Dans l'histoire de Paris, le retour des troupes victorieuses va être une page immortelle.

Les régiments qui reviennent d'Italie se sont réunis à Saint-Maur, où soixante-cinq mille hommes sont campés. C'est un perpétuel défilé de voitures variées, d'humbles chars à bancs ou d'élégantes américaines passant devant la Bastille : on va porter des liqueurs aux Voltigeurs, du tabac aux Turcos, et on s'arrête, en chemin, à la place du Trône devant la grande tour crénelée, où des aigles tiennent dans leurs serres les noms des victoires d'Italie.

Jaloux de la gloire de leurs aînés, les élèves des lycées applaudissent furieusement à la péroraison de M. Rouland, présidant la distribution des prix du concours :

« Enfants, c'est ainsi que l'héritier du grand homme mort sur le rocher de Sainte-Hélène, a renouvelé avec la France le pacte des traditions impériales. C'est ainsi que l'Empereur et l'armée aiment, servent et honorent la patrie. Un jour viendra où, à votre tour, conduits par le Prince qui grandit à côté de vous, vous aurez à léguer de pareils exemples aux générations qui vous suivront. »

Le grand jour est proche; les journaux sont remplis d'annonces, font large place aux avis les plus divers :

RENTRÉE DE L'ARMÉE D'ITALIE

A LOUER, Boulevard des Italiens

Places numérotées dans une magnifique position : **Deux balcons; tentes vénitiennes** pour abriter les spectateurs du soleil ou de la pluie; **plusieurs salons particuliers.**

S'adresser, pour le plan, au bureau de location,

2, rue du Helder, 2

ILLUMINATIONS Lanternes 10 c., Ballons 30 c., Verres de couleur, Drapeaux, etc. A BON MARCHÉ.

MM. les Maires fournis au prix de Marchand.

Les accapareurs de croisées font une fortune en quelques heures. On en cite un qui, opérant sur trois mille fenêtres, prises à trente francs et relouées au prix de soixante, a réalisé un bénéfice de quatre-vingt-dix mille francs.

Les amateurs de statistiques établissent que huit cent quarante-trois maisons garnissent la ligne des boulevards et des rues. D'autres, plus consciencieux encore, évaluent le total des croisées à seize mille huit cent soixante et calculent que cent un mille cent soixante têtes les garniront.

Les compagnies de chemins de fer peuvent aussi se réjouir : des trains de plaisir amènent les curieux de toutes les capitales ; une véritable émigration s'or-

ganise à Londres. Les fleuristes réquisitionnent toute la moisson de Nice et de Montpellier.

Quand le jour se lève sur le 14 août, les ouvriers travaillent encore. A l'entrée du boulevard, près de la Bastille, se dresse un arc de triomphe de vingt-cinq mètres de façade et de même hauteur, qui rappelle le portail de la cathédrale de Milan ; en face le Cirque Napoléon, voici un portique bleu et or surmonté d'un aigle gigantesque aux ailes éployées.

Devant le Gymnase, mâts vénitiens soutenant une bande de velours pourpre avec l'inscription : « A l'Empereur, à l'Armée d'Italie. »

L'Opéra-Comique a élevé une colonne corinthienne au milieu d'un parterre ; d'un bout à l'autre du chemin, ce ne sont que trophées, arcs, bannières vertes parsemées d'étoiles d'or. Aux fenêtres, des drapeaux, le chiffre impérial, des guirlandes.

La statue colossale de la Paix se dresse sur le boulevard des Capucines : l'épée au fourreau, le traité de Villafranca dans la main, un lion couché à ses pieds, elle domine la foule du haut de son piédestal gigantesque.

Dès l'entrée de la rue de la Paix, aux maisons resplendissantes de tentures, on est transporté en plein rêve : entre la double ligne de colonnes accouplées, surmontées de Victoires, la place Vendôme apparaît comme un cirque romain paré pour le triomphe. Un amphithéâtre y a été construit qui monte jusqu'au

premier étage ; vingt rangées de gradins couvrent cette estrade gigantesque, sous laquelle des réduits sont ménagés pour les pompiers, les médecins et les offices de rafraîchissements.

Les maisons ont leurs balcons drapés de velours cramoisi sur lequel se détachent les N et les abeilles d'or ; un trophée de drapeaux mêlés de guirlandes de feuillages décore la pointe de chaque fronton, dont les angles sont ornés d'aigles ouvrant leurs ailes dorées. Entre les mansardes, des médaillons au chiffre impérial.

Au cou des aigles de la colonne scintillent des lauriers, la grille est surchargée de couronnes et de bouquets ; tout autour flottent de grandes flammes tricolores.

Ce décor merveilleux est dominé par la tribune de l'Impératrice adossée à la façade du ministère que cache une immense tenture de velours rouge.

On évalue à plus de cinq cent mille le nombre des provinciaux et étrangers arrivés à Paris : on fait queue à la porte des restaurants, les hôtels sont combles depuis huit jours et les retardataires réduits à faire métier de vagabonds. Le *Figaro* affirme que toute personne possédant fenêtres sur le boulevard voit revenir les anciens amis et les maîtresses infidèles.

A 7 heures du matin, le 14 août, les estrades élevées devant la caserne du Prince Eugène, à l'hôtel d'Osmond, dans la cour des Sapeurs-Pompiers (rue

de la Paix) sont occupées déjà. La foule applaudit à l'idée géniale de quelques intrépides qui n'ont pas craint de s'installer dans le bassin du Château-d'Eau et comptent y demeurer la matinée entière.

Quatre voitures de gala, précédées de piqueurs à la livrée impériale, débouchent à neuf heures trois quarts sur la place Vendôme : tout l'amphithéâtre acclame l'Impératrice et le Prince.

Sa Majesté porte une robe blanche et un mantelet noir avec broderies bleues qu'agrafe un bouquet de diamants. Chapeau blanc, orné de plumes bleues, blanches et mauves. Le petit Prince a l'uniforme de grenadier de la Garde ; il est coiffé du bonnet bleu et rouge.

Les troupes sont rassemblées à 9 heures sur la place de la Bastille : l'Empereur se met à leur tête et le défilé commence, d'une indicible grandeur.

Les plus sceptiques se sentent pris à cet irrésistible élan de tout un peuple, frissonnent de la même fièvre.

Une averse de fleurs tombe des balcons, les couronnes jonchent le chemin, les troupes avancent sur un écrasement de roses, sur un tapis de feuillages. On plante des bouquets à la pointe des baïonnettes, les chevaux sont chargés de guirlantes.

Le bruit court que le duc de Magenta a refusé les lauriers présentés par des jeunes filles du faubourg Saint-Antoine et la foule lui en tient rigueur.

Franchissant la haie formée par la garde nationale et l'armée de Paris en grande tenue de parade, les plus alertes se glissent jusqu'aux vainqueurs, leur offrent cigares et tabac, leur tendent verres de vin ou de bière. A la hauteur du faubourg Poissonnière, cinq dames très élégantes ont installé une sorte de buffet d'où, à l'aide d'une chaîne improvisée, elles font parvenir des provisions aux soldats.

Dix heures et demie, sur la place Vendôme. Tous les regards se fixent vers l'entrée de la rue de la Paix où retentissent les premières mesures de « *la Victoire est à nous* » : c'est l'arrivée du cortège.

Derrière les Cent-Gardes, précédés des timbales et des trompettes, voici Napoléon III monté sur un cheval alezan, l'épée à la main, en uniforme de général, coiffé du tricorne et la poitrine barrée du grand cordon.

En un instant tout l'amphithéâtre est debout. Un éclatant « Vive l'Empereur » traverse l'espace et le Prince, comme grisé à ce spectacle de gloire, se dresse dans la tribune, tire sa petite épée du fourreau et l'agite.

Un peloton de Guides s'avance ensuite, ouvrant la route aux blessés que trois aumôniers précèdent. Malgré les ovations soulevées à leur passage, malgré les fleurs, le chemin leur a été long et près de la rue Le Peletier, l'Empereur a dû s'arrêter, ordonner un repos de quelques instants.

Toute l'armée, en tenue de campagne, va défiler devant Napoléon III arrêté sous la tribune de l'Impératrice. La musique de chaque régiment se masse au pied de la colonne et joue durant le passage de ses bataillons.

Voici les zouaves avec leur chien paré de fleurs et coiffé d'un petit drapeau, les chasseurs accompagnés d'une chèvre blanche à tête noire, les drapeaux autrichiens, les canons enlevés à l'ennemi, les enfants de troupe qui passent tout orgueilleux devant le petit Grenadier qui ne cesse d'applaudir.

Sa joie grandit encore quand M. Bachon l'amène à son père qui le place devant lui sur la selle. Il peut presque toucher les aigles que chaque régiment en passant remet à l'Empereur, et aux cris des soldats ravis se mêlent de joyeux « Vive le Prince Impérial ! »

Les illuminations seront dignes d'une telle journée : les candélabres des Champs-Élysées sont surmontés d'aigles et d'étoiles étincelantes; sur le ministère de la Marine, deux génies de flammes entourent l'oiseau impérial ; la place de la Concorde et le Jardin des Tuileries scintillent des couleurs alliées. Tel est le flamboiement de Paris qu'on raconte que des hirondelles, trompées par tous ces soleils, ont volé à travers les rues.

Trois jours plus tard, pendant que ses parents vont à Saint-Sauveur, le petit Prince part pour Biar-

ritz, accompagné de Mme de Brancion, du général Rolin, de M. Bachon et du Dr Barthez. Au retour, il a sa part des hurrahs qui accueillent la famille impériale à Bordeaux : ce sont deux belles journées de fêtes et de joie populaire.

A Saint-Cloud, où on a passé le mois d'octobre, l'Empereur a, plus que partout ailleurs, son fils vraiment à lui. Dans l'adoration qu'il lui a vouée, il trouve des gâteries incessantes, une indulgence attendrie pour ses moindres caprices ; dès qu'il est auprès du Prince Impérial, le voile de mélancolie, habituel à son regard se dissipe, ses yeux rient à la joie de l'enfant.

Il lui a fait construire, dans le parc réservé, un petit chemin de fer avec embarcadère, viaduc, signaux, rampes et courbes et, à le voir s'agiter, courir avec ses amis autour de ce train en miniature, il passe les plus chers moments de sa journée.

A cette idolâtrie, le Prince Impérial répond par une passion profonde. L'inconscient souci d'imitation qui pousse l'enfant à copier qui il admire, lui fait chercher déjà à régler sa démarche sur celle de son père : il le suit pas à pas, ses petites mains jointes derrière le dos, agitant les doigts comme pour jouer avec d'invisibles bagues.

A Compiègne le Prince occupait le salon meublé jadis pour le Roi de Rome. Ses appartements des Tuileries sont plus modestes et les pamphlétaires

acharnés à tonner contre le luxe de la Cour n'y trouveraient pas sujet à leurs diatribes.

La chambre est capitonnée de soie bleue, comme le lit de fer protégé par des palmes de Jérusalem et des reliques; de chaque côté de l'alcôve, les lits de miss Shaw et d'une autre gouvernante.

Dans le salon or et blanc, une étonnante diversité de meubles, presque tous cadeaux de souverains, valant certes plus par le souvenir que par l'unité du style. Les angles des soubassements ont été rembourrés pour faire les chutes inoffensives.

Les fenêtres ont vue sur le jardin et aussi sur la cour des Tuileries où le Prince a si grande joie à regarder défiler les troupes. Mais le temps est passé où il restait simple spectateur des solennités militaires : le 10 janvier, à la revue passée en l'honneur du Prince d'Orange, accompagné de son écuyer, M. Bachon, il vient se placer à la gauche de l'Empereur, tout fier sur son poney, heureux de son pantalon long, de son sabre, de sa giberne.

Il va aussi avoir un rôle en des journées moins attrayantes où il lui faudra écouter des discours, subir des harangues. Pas un signe d'impatience ne lui échappera, et ce fut un perpétuel sujet d'étonnement pour ceux qui l'approchaient que ce sentiment inné de sa dignité, cette intelligence merveilleuse des exigences de son rang. La cérémonie achevée, l'étiquette évanouie, l'enfant rieur reparaissait, était

repris d'une fièvre de mouvement, d'une soif de gaîté.

Un jour qu'il se promenait avec Mme Bizot et que toutes les têtes se découvraient sur son passage, il ne put réprimer un geste de lassitude : « Ah, madame! lui dit-il, que c'est donc fatigant de saluer si souvent! » — « Oui, mais ils vous aiment tant, Monseigneur. » — « C'est vrai » — et reprenant son sourire, il répondit joliment, jusqu'au bout du chemin, à tous les saluts.

Peu de temps après son quatrième anniversaire, il assiste à la réception des envoyés de la Savoie, venus pour présenter l'adresse au sujet de l'annexion. Le comte Greyfié de Bellecombe, après un discours à l'Empereur et à l'Impératrice, se tourne vers lui : — « Et vous, Monseigneur, qui êtes destiné à continuer tant de grandeurs, nos enfants vous seront dévoués comme nous le sommes à l'Empereur, votre glorieux père. A peine de retour dans nos montagnes, nous répéterons avec eux ce cri qui remplit déjà nos cœurs : Vive l'Impératrice! vive le Prince Impérial! »

Comme pour réagir contre l'enivrement possible de ces hommages, ses parents s'efforçaient surtout de lui inspirer la simplicité que le peuple aime tant[1].

Un matin que le petit Prince savait l'Empereur seul dans son cabinet, il traverse le couloir qui le

[1] Charles Blachier. *Le Prince Impérial*. 1878.



LE PRINCE IMPÉRIAL EN UNIFORME DE GRENADIER

sépare de son père et heurte à la porte. — « Qui est là ? » demande la voix de Napoléon III.

« C'est Louis » est l'habituelle réplique; mais l'enfant, soit bouderie, soit besoin de changement, répond : « C'est le Prince Impérial. »

L'Empereur feint de n'avoir pas entendu et un « Qui est là ? » plus sonore retentit. Même réponse et même silence dans l'intérieur du cabinet.

L'enfant impatienté ouvre la porte, s'avance un peu hésitant jusqu'au bureau de son père qui le regarde impassible et lui dit : « Apprends que pour porter le titre de prince il faut être très sage et très instruit, et tu as encore beaucoup à apprendre. »

A plusieurs reprises, le petit Prince avait exprimé le désir de voir les enfants de troupe réunis autour de lui. C'est un rêve que l'Empereur veut réaliser : les cent cinquante aspirants soldats, en garnison à Paris, sont convoqués au château pour le 9 mai.

Tout grand plaisir a son ombre, et la joie du Prince n'est pas complète en songeant que Louis Conneau, qui n'est pas enrôlé comme lui, manquera à cette fête. Il ne sait pas, heureusement, garder le secret de sa peine : le Dr Conneau en est averti à temps, fait inscrire son fils et, le jour de la réunion venu, lorsque le petit Prince sort de ses appartements, c'est son compagnon lui-même, en uniforme de grenadier battant neuf, qui lui présente les armes.

Dès lors, tout entier à sa joie, il défile crânement

au milieu des enfants de troupe, devant l'Empereur et l'Impératrice qu'entourent le maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, le général Mellinet et les colonels de la 1re division de la Garde. Une collation est ensuite servie au jeune bataillon dans la galerie du Musée et le Prince élevant son verre, crie : « Vive l'armée! vivent les enfants de troupe! »

La Cour prend le deuil au mois de juin : le Roi Jérôme est mort, le 24, à son château de Villegénis. Quand le corps, ramené à Paris, est exposé au Palais-Royal, cent quatre-vingt mille personnes défilent devant la chapelle ardente de l'ancien Roi de Westphalie. Le cercueil est ensuite déposé aux Invalides, près de l'Empereur qui, témoin de sa conduite héroïque à Waterloo, lui disait : « Mon frère, je vous ai connu trop tard. »

En demandant au clergé de France des prières pour le Prince défunt, M. Rouland écrit : « Dans les succès ou dans les revers, sur le trône ou en exil, le dernier frère de Napoléon Ier a servi avec une égale constance la dynastie à laquelle il avait consacré sa vie entière et la patrie dont il a été l'un des plus vaillants soldats. Cette inaltérable fidélité a reçu sa récompense : la Providence a permis qu'il vît l'Empire renaître et notre pays reprendre le rang qui lui appartient dans les travaux de la paix et dans les luttes de la guerre. »

L'Empereur a décidé d'emmener son fils au camp

de Châlons. Plusieurs jours à passer au milieu des soldats, à ne pas quitter l'uniforme, à vivre au bruit des trompettes et du canon ! Comme son cœur bat fort à cette pensée-là et qu'il doit plaindre le sort des élèves du lycée de Versailles qu'il va voir avant son départ. Au proviseur qui l'a conduit à travers classes et dortoirs, il demande pour les lycéens un congé vite accordé.

Accompagné de Mme Bizot, du général Rolin et de M. Bachon, le voilà enfin au camp de Châlons, le 9 août.

Craignant de le fatiguer, l'Empereur a voulu qu'il suivît en voiture les premières manœuvres; mais bientôt, touché de son chagrin, il lui permet de se tenir à ses côtés. A peine apparu sur son poney, l'allure crâne, saluant avec une grâce exquise, le Prince a conquis les troupes : c'est un Napoléon encore, dont le cœur battra à l'unisson du leur.

Un incident marque ce premier séjour au camp : le feu prend une nuit à la baraque du petit Grenadier, voisine de celle de Napoléon III.

Réveillé en sursaut, l'Empereur s'enveloppe d'un manteau, se précipite dans la chambre de son fils, l'enlève, le transporte tout endormi dans son lit, et, jusqu'au matin, assis à son chevet, surveille anxieux le sommeil de l'enfant.

La fête du 15 août passée, on regagne Saint-Cloud où le Prince sera confié à la garde du maréchal Vail-

lant, pendant le voyage de l'Empereur et de l'Impératrice en Savoie et dans le comté de Nice, nouvellement annexés à la France, puis en Corse et en Algérie.

Dans chacun des innombrables discours prononcés sur leur route, les Souverains jugeront de la place déjà prise par leur fils dans l'affection du peuple.

A Chambéry, le marquis Costa de Beauregard, président du conseil général, dit à l'Empereur :

« Sire,

« Chacun des pas de Votre Majesté dans nos villes et dans nos vallées a été marqué par un nouveau bienfait. Votre sollicitude magnifiquement généreuse a prévenu et dépassé nos vœux, et cependant la Savoie ose en former encore. Daignez, sire, pardonner son indiscrétion, car cette indiscrétion vient du cœur. Puisse l'Empereur, puisse S. M. l'Impératrice conserver le souvenir des heureux qu'ils ont faits ! Qu'ils daignent laisser à la Savoie l'espérance de les revoir et de saluer bientôt avec eux l'héritier de leur puissance, de leur bonté, de leur génie. »

Plus encore que par le don magnifique du palais de Longchamps, l'Impératrice est émue d'un autre présent que lui fait la ville de Marseille : un bracelet dans le médaillon duquel un portrait du Prince est enchâssé.

« Nous avons pensé, dit M. Lagarde en lui remet-

tant ce bijou, que rien ne saurait être plus agréable au cœur d'une mère, après une longue absence, que l'image d'un fils auguste, destiné longtemps à faire la joie et le bonheur de la France. »

Pour M. Pastré, président de la chambre de commerce de Marseille, c'est sur le Prince Impérial que repose l'avenir de la France. Le baron Laugier de Chartrouse à Arles, M. Faugier à Grenoble, le regardent comme l'espoir le plus cher du pays; M. Malaussena exprime le désir de le voir bientôt à Nice.

Devant tout un peuple fanatisé qui accueille les Souverains à Ajaccio, M. Pietri, président du conseil général de la Corse, termine ainsi son discours :

« Le dévouement de cette foule qui vous acclame avec un enthousiasme si vrai, a survécu sans défaillance et sans tache aux malheurs des temps et comme il est l'accent spontané du cœur, il témoigne assez, Sire, que la Corse entière vous appartient corps et âme; elle vous appartient aussi, Madame, vous si douce au malheur, si forte devant les épreuves, vous à qui nous devons ce Prince Impérial sur la tête duquel reposent les plus hautes destinées. Que n'est-il à vos côtés? Tout enfant qu'il est encore, sa jeune âme ouverte déjà aux plus nobles émotions, aurait joui de l'ivresse de ce peuple ou plutôt d'une famille unie dans le même sentiment... »

Pendant le mois que dura ce voyage, le Prince n'a pas quitté Saint-Cloud; il y tient sa petite cour, gou-

vernée par Mme de Brancion et le général Rolin. Suivi de ses amis Conneau, Corvisart, Espinasse, Pierre de Bourgoing, il fait à travers le parc de longues chevauchées ou bien il mène, attelle à une voiture minuscule, *Balmoral*, le poney que lui a envoyé la Reine d'Angleterre.

Quelquefois aussi, avec Mme l'amirale Bruat, il vient jusqu'aux boulevards, s'arrête une heure aux Tuileries et regagne la résidence d'été; ou bien on le rencontre au Jardin d'acclimatation. Il a déjà pour les animaux cette affection qui plus tard, à Compiègne ou à Marly, lui fera relever son fusil sur le passage d'un chevreuil. — Un jour que le directeur du Jardin voulait, en souvenir de sa visite, lui offrir une plume de l'autruche devant laquelle il s'était arrêté tout ravi, l'idée de la souffrance possible de l'oiseau le fait s'éloigner précipitamment pour résister plus sûrement à la tentation d'accepter.

Mme la duchesse d'Albe, si tendrement aimée de l'Impératrice, est morte pendant le voyage de sa sœur en Algérie et les jours qui suivent le retour sont tristes, consacrés seulement à la vie de famille.

Un matin que le Prince se promène dans le parc réservé, il passe devant le poste de la Carrière à l'heure du déjeuner. Il entre, demande une gamelle : vive émotion parmi les soldats qui jugent leur service de table peu digne de la jeune Altesse. Un voltigeur

découvre enfin une cuiller moins fatiguée que les autres et l'offre au Prince qui s'attable rayonnant et, pour payer sa bienvenue, fait apporter dix bouteilles du château.

La nouvelle de ce repas s'est vite répandue à travers les régiments de la Garde et les cuisiniers des Grenadiers seraient mortellement jaloux de leurs confrères voltigeurs si, avant la revue passée le 30 octobre à Longchamps, l'Empereur ne conduisait son fils parmi les bivouacs où il lui permet de partager le repas des caporaux et des enfants de troupe.

Désormais, il sera peu de cérémonies officielles auxquelles le Prince Impérial n'assiste pas : sauf aux journées jugées trop fatigantes pour lui, comme l'inauguration du boulevard Malesherbes et du parc Monceau, la revue en l'honneur de Charles XV de Suède, il accompagne ses parents sous son uniforme de caporal de Grenadiers, séduisant qui le voit passer et par sa grâce et par la flamme de son regard.

Pour la première fois (4 février 1861), il est à l'ouverture de la session législative dans la tribune de l'Impératrice, auprès de la Princesse Clotilde. La semaine d'après, dans sa tunique bleue à brandebourgs blancs, il passe la revue des Pupilles de la Garde, rangés sur le Carrousel. Le défilé terminé, le Prince offre un banquet à ses soldats et entre en conduisant les deux plus petits par la main, dans la galerie où la table est dressée.

La photographie et la gravure ont popularisé le costume sous lequel le prince traversa tant de fois les Champs-Élysées et l'avenue de l'Impératrice durant cet hiver de 1861 : guêtres de drap gris boutonnées jusqu'au genou, jupe écossaise à petits plis, jaquette de velours noir traversée par la grande écharpe, toque ornée d'une plume de coq.

Dès son apparition, ce costume imaginé par l'Impératrice au retour d'un voyage en Écosse, fit fureur et les promenades de Paris furent sillonnées d'enfants portant le kilt, même le poignard.

Le tombeau monumental élevé à Napoléon Ier vient d'être terminé, la crypte des Invalides est prête à recevoir le cercueil et, le 2 avril, l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial, entourés du Prince Napoléon, des princes Lucien et Joachim Murat, sont reçus dans la cour Vauban par le général d'Ornano divisionnaire depuis 1812. Devant les Invalides rangés sur son passage, Napoléon III élève au grade de maréchal ce survivant des grandes armées.

Après la messe dite par M. l'abbé Largentier, la famille impériale prend place dans une tribune élevée au balcon de la crypte et S. Em. le cardinal Morlot va. dans la chapelle Saint-Jérôme, faire la levée du cercueil que des Cent-Gardes descendent jusqu'au mausolée de porphyre entouré des drapeaux conquis. Derrière eux, le maréchal Vaillant porte l'épée d'Austerlitz, le maréchal Magnan, les insignes de la Légion

d'honneur, l'amiral Hamelin le chapeau de la bataille d'Eylau.

L'Empereur, l'Impératrice et le Prince descendent après eux l'escalier de la crypte, toute tendue de noir, pour jeter l'eau bénite.

Quand ils se retirent, les vieux soldats sont dans la cour Vauban, rangés sur quatre lignes. Napoléon III en décore plusieurs que le petit Prince interroge sur leurs guerres, leurs blessures.

A ces journées sévères il faut des lendemains moins graves : le général Fleury donne un bal d'enfants en l'honneur du Prince Impérial qui y vient en pierrot de satin blanc.

Il n'assiste pas encore aux fêtes du château, mais, les soirs de bals, il demande à aller auprès de sa mère pour l'admirer en une des toilettes qu'elle portait avec une élégance inoubliée et ce charme souverain que nulle femme n'égala.

Jouer aux soldats est le bonheur du Prince : dans ses appartements ou sur la terrasse du bord de l'eau, avec les jeunes Corvisart, Espinasse, de Bourgoing, Maurice et Adrien Fleury, exercices et manœuvres sont le sujet immuable des récréations.

Louis Conneau est le compagnon assidu de tous les instants, arrivé au château dès le matin pour ne le quitter que le soir. S'il est souffrant, s'il lui faut rester quelque temps éloigné des Tuileries, le chagrin

mon cher connea u
je serai bien
heureux de vous
voir ; venez
bientot à fontai=
=nebleau nous
ra merons ensemble
il y a quatre petites
rames, deux pour
vous, deux pour
moi ; jai un
joli petit cano

et un petit navire; nous monterons ~~dedans~~ dedans quand il sera fini; irons nous gouter dans la foret.

adieu mon cher conneau, je vous embrasse de tout mon cœur.

Louis napoléon

(Lettre du Prince Impérial à Louis Conneau, 1861.)

du Prince est profond, et quand il apprend son retour il cherche une gâterie pour fêter l'enfant prodigue.

Ce désir de faire des heureux dépasse le cercle de ses amis, s'étend à tout ce qui l'entoure, à tout ce qu'il connaît de l'humanité, soucieux déjà de soulager les misères, de consoler les tristesses.

Une fois, il entend Mme l'amirale Bruat parler à une dame du palais des misères que vont amener les rigueurs de l'hiver : il faudrait préparer pour les malheureux des vêtements chauds. — Le Prince sort précipitamment et rentre, tenant à la main un petit bas de soie rouge :

— Tenez, madame, dit-il, je n'ai pu trouver que celui-là. Vous le donnerez de ma part aux enfants pauvres.

Un autre jour qu'il se promenait avec l'Empereur dans le jardin réservé, près du pavillon de Flore, il aperçoit un vieux balayeur qui, les mains raidies, nettoyait la chaussée à grand'peine. Il demande un louis à son père, court à la grille, appelle le vieillard et lui tend la pièce d'or.

Paris n'est pas seul à chérir son petit Prince. La province aussi témoigne sans cesse de son amour pour le fils de l'Empereur et Blois, jalouse de se signaler entre toutes les villes, lui fait don de son château, présent qu'elle s'empressa d'annuler à la chute du régime impérial.

Au commencement de l'été, la cour quitte Paris

pour Fontainebleau, où les ambassadeurs de Siam sont reçus le 29 juin. Vêtus de robes de tulle d'or, chaussés de babouches étincelantes de diamants, ils sont introduits dans la salle du Trône, où le Prince Impérial, en uniforme, se tient debout à la droite de son père. Un kriss, à poignée rehaussée de pierreries, lui est offert par les ambassadeurs au nom de leur maître.

Le roi de Suède, Charles XV, vient passer quelques jours à Saint-Cloud et, au lendemain de son départ, l'Empereur et le petit Prince gagnent Châlons où, monté sur son poney, l'héritier de la couronne est un spectateur assidu des manœuvres commandées par le duc de Magenta.

Tout cet appareil guerrier lui fera défaut à Biarritz : jeux sur la plage en compagnie des enfants de la ville, longues promenades, tous les plaisirs de son âge succèdent aux courses à travers les bivouacs, aux revues, aux parades.

Avec l'automne, les visiteurs royaux arrivent à Compiègne. C'est d'abord Guillaume Ier qui va ceindre, à Königsberg, la couronne de Prusse.

A la chasse donnée le 14 octobre en l'honneur du roi de Hollande, le petit Prince reçoit le bouton de veneur, et jamais il n'a été plus charmant que sous l'habit de drap gros vert, à basques écarlates relevées sur la cuisse, et revers de velours rouge avec la culotte blanche et les grandes bottes, coiffé du lampion vert et or, le couteau de chasse à la ceinture.

Les journaux illustrés, en reproduisant son portrait, le comparent à un van Loo.

Jusqu'à l'anniversaire de sa naissance, l'hiver de 1862 se passera pour le Prince Impérial comme se sont écoulés les premiers mois de l'année précédente. Mais quand approche le 16 mars, l'Empereur veut que les enfants de troupe, déjà conviés à déjeuner au château après leurs manœuvres, ne soient plus seuls à fêter cette date. Il demande à M. de Persigny, ministre de l'Intérieur, de lui adresser un rapport indiquant les maires recommandés par leur valeur ou la durée de leurs services. Les plus dignes recevront le ruban rouge.

L'Impératrice veut, à l'heure où son fils entre dans sa septième année, le mettre une fois de plus sous la protection des malheureux et elle fonde la *Société du Prince Impérial*, une des plus belles œuvres écloses durant ces dix-huit années où il semble que la charité se fût assise sur le trône de France.

Frappée de la difficulté qu'éprouvent trop souvent les ouvriers lorsqu'il leur faut emprunter de quoi acheter instruments, outils, matières premières, sachant qu'une avance intelligemment faite peut assurer l'existence d'un travailleur, Sa Majesté établit une grande association qui, s'assurant d'abord que l'emprunt a une juste cause et que l'emprunteur est laborieux, lui consentira un prêt suffisant. Le remboursement se ferait ensuite par fractions.

Pour réunir le capital nécessaire, la société, en dehors des cotisations particulières, fait appel à tous les enfants, leur demande de verser dix centimes par semaine et, à la tête de ces souscripteurs, elle place le Prince Impérial, « qui sera tout à la fois le bienfaiteur de ses contemporains et le premier associé de la jeune génération qu'il est appelé à gouverner ».

« Ces mains d'enfant, dit le rapport, finiront par verser ainsi un trésor. »

Sur la première liste, Leurs Majestés s'inscrivent pour cent mille francs ; la famille Impériale, les ministres, viennent à la suite. Les élèves du lycée Napoléon envoient une somme de quatre cents francs qu'accompagne cette lettre à la créatrice de la Société :

«... Veuillez, Madame, accorder au lycée Napoléon l'honneur de figurer parmi les fondateurs de votre œuvre nouvelle, et de nous serrer autour du jeune Prince à qui vous enseignez, comme à nous, le bien et l'amour véritable du peuple. »

Au nombre des signataires de cette adresse, figurent MM. Maggiolo et Ed. Delpit.

De la cour et de la ville, de la province et de Paris, les souscriptions arrivent innombrables. L'Impératrice nomme la Princesse Clotilde et la Princesse Mathilde vice-présidentes de la Société, place à la tête des dames patronesses la comtesse de Morny, Mme Baroche, Mme Troplong, la comtesse Walewska.

Le vice-roi d'Égypte, Saïd-Pacha, pour lequel on a préparé le pavillon de Marsan, arrive précédé d'une bruyante réputation de richesse et de générosité.

Le dîner à l'orientale qu'il offre dans ses appartements à l'Empereur, à l'Impératrice et au Prince Impérial est servi dans une vaisselle d'or admirable, des assiettes enrichies de pierreries.

Il envoie au préfet dix mille francs pour les pauvres de la capitale, prie le petit Prince d'accepter pareille somme pour sa Société, et offre à Napoléon III une merveilleuse collection de cent quinze mille monnaies antiques que l'Empereur donne, un mois plus tard, à la Bibliothèque.

Aller dans Paris sans escorte, n'avoir pas à saluer, contempler les magasins de tout près et s'arrêter à leur devanture, tel semble au petit Prince l'idéal du plaisir.

L'Empereur, confident de cette ambition, lui permet un jour d'accompagner jusqu'à la gare de Lyon M. et Mme Conneau, qui y conduisent leur fils.

Le train parti, le Prince Impérial mis en goût par cette promenade incognito, désire rentrer à pied aux Tuileries. Le Dr Conneau hésite à assumer la responsabilité d'une pareille escapade, mais devant l'insistance de l'enfant, il ne résiste pas davantage.

On reprend la route du château. Cette fois, la réalité dépasse le rêve : quelle joie de se trouver de la

sorte en plein mouvement, coudoyé, arrêté par les voitures !

Rue de Rivoli, en passant devant le magasin de Caumont, le coiffeur de l'Empereur, le Prince déclare qu'il veut entrer. Désirant offrir à la mère de son ami un souvenir de cette promenade, il se fait montrer tous les objets, grands et petits, qui garnissent les vitrines.

Rien ne lui semblait assez beau quand, avisant un carton resté dans un coin, il va l'ouvrir. C'est là que Caumont enferme les bibelots démodés, les marchandises qui lui semblent indignes de la montre.

Le Prince y découvre deux flacons en verre jaune sur lesquels l'Arc de l'Étoile et la colonne Vendôme sont peints, et, enthousiasmé de sa trouvaille, les apporte à Mme Conneau.

L'Impératrice est à Saint-Cloud quand on lui annonce, le 18 juillet, la délivrance de la Princesse Clotilde. Elle se rend aussitôt avec son fils au Palais-Royal, où les registres de la famille impériale ont été apportés.

C'est un grand in-folio relié en velours rouge. Le premier acte qui y figure date de 1806 : l'adoption du prince Eugène, vice-roi d'Italie. Viennent ensuite l'adoption de la princesse Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de Bade, le mariage avec Marie-Louise, la naissance des princes et princesses de la famille, celle enfin du Roi de Rome.

Le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angély a soustrait le registre aux recherches de la Restauration ; sa veuve le remit, en 1850, au Prince-Président. Les actes qui y ont été dressés depuis lors sont le mariage de Napoléon III, la naissance du Prince Impérial, le mariage du Prince Napoléon, le décès du Roi Jérôme.

En présence de Sa Majesté et du Prince Impérial, devant M. Delangle, garde des Sceaux, les maréchaux Vaillant et d'Ornano, le duc de Cambacérès, grand maître des cérémonies, les dames et officiers de service, le comte Walewski, ministre d'État, assisté de M. Baroche, ministre-président du Conseil d'État, dresse l'acte de naissance de Napoléon-Victor-Jérôme-Frédéric.

Le petit Prince trace d'une main timide son nom après celui de sa mère, puis va embrasser l'enfant que, dix-sept ans plus tard, sa mort tragique fera le chef des Napoléons, l'héritier de leur doctrine, de leurs devoirs et de leurs droits.

Un jour de congé accordé à tous les élèves de l'Université fête la venue du prince Napoléon-Victor.

Un épisode du séjour à Châlons va rendre le petit grenadier plus populaire encore parmi les troupes. Dans une de ses promenades à travers les quartiers, il s'arrête surpris en entendant des soldats qui l'acclament derrière des fenêtres solidement grillées.

Il s'informe, apprend que les cris partent de la salle de police et, allant au capitaine du poste, lui demande la grâce des captifs.

Quelques instants après, il continuait sa promenade salué de joyeux « Vive le Prince Impérial ! » par les soldats délivrés, auxquels se mêlaient toutes les voix du régiment.

Les officiers aussi étaient pleins de tendresse pour l'enfant, cherchaient à lui faire moins longues les heures que n'occupaient ni les revues, ni les visites aux bivouacs.

« Loulou, tu seras content ce soir, dit un après-midi l'Empereur à son fils. Un officier d'artillerie a préparé pour toi une représentation de la lanterne magique[1]. »

Sans répondre, le Prince sort en courant. Quand il revient, son père lui demande le motif de cette brusque sortie.

— « Papa, répond-il très simplement, j'ai été inviter miss Shaw au spectacle. »

Miss Shaw était la gouvernante anglaise dont l'idolâtrie pour « son Prince » était légendaire à la cour.

Et le soir, à l'heure fixée pour la représentation, il introduisait gravement sa gouvernante, lui faisait prendre place au milieu de l'état-major impérial.

Après les semaines au camp, le séjour à Biarritz.

Là, un ancien capitaine des grandes armées qui avait reçu jadis une poignée de main de Napoléon Ier,

[1] Mme Carette. *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries.*

rêvait de recevoir même honneur du neveu du petit Caporal.

Il rédige une pétition, et, placé sur le chemin de la famille impériale, tend sa requête. L'Empereur la parcourt, marche vers le vieillard et l'attirant à lui : « Ce n'est pas assez ; voici la main de l'Impératrice. » Puis poussant son fils vers le capitaine tout ému de voir son vœu à ce point dépassé : « Et maintenant, embrassez le Prince Impérial. »

III

LES TUILERIES — LE CAMP DE CHALONS LA COUR A COMPIÈGNE, A SAINT-CLOUD ET A FONTAINEBLEAU LE VOYAGE EN LORRAINE

Dès les premiers jours de 1863, plusieurs journaux, d'ordinaire bien informés des choses du château, annonçaient qu'une maison civile et militaire allait être constituée au jeune Prince, à l'occasion de ses sept ans.

C'était appeler d'un nom bien pompeux les modifications que l'Empereur voulait apporter à l'éducation de son fils.

A Mme de Brancion qui n'avait guère quitté le Prince Impérial depuis la retraite de Mme Bizot, frappée d'un deuil profond, M. Monnier allait succéder, avec le titre de précepteur. Membre de l'Université, il abandonnait le collège Rollin pour les Tuileries. Mme l'amirale Bruat conservait le rang de gouvernante des Enfants de France.

Cette maison civile et militaire, autour de laquelle on avait mené grand tapage, se composait donc uniquement de M. Bachon, écuyer, et de M. Monnier, tous deux également étrangers au sabre et à l'épaulette.

C'est dans l'existence quotidienne du Prince que de véritables changements seront apportés. Son père lui donnera une éducation pratique : il veut que, le jour où il sera appelé au trône, il connaisse le pays autrement que par des théories, qu'il ait été mêlé à ses futurs sujets, qu'il ait grandi côte à côte avec eux.

« Autrefois, écrivait Paulin Limayrac, le gouverneur d'un Dauphin, lui montrant le peuple assemblé sous les fenêtres du palais, disait : « Monseigneur, tout ce « peuple est à vous. » Aujourd'hui, on dit au Prince Impérial : « Vous appartenez à ce peuple et c'est de « vous qu'il attend son avenir. »

Ce n'est plus seulement aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne qu'on le rencontre : il va à Vincennes, traverse le faubourg Saint-Antoine, partout salué, fêté toujours. Paris le considère comme sien, ce petit Prince dont l'image, après tant d'années, demeure vivante dans nos mémoires.

Il est cher aux malheureux parce qu'il est le fils de Celle dont le duc de Morny pouvait dire : « Elle a fait monter la grâce sur le trône et en fait descendre chaque jour la charité. » — Les mères l'aiment pour le charme vainqueur de son sourire. A la flamme de ses yeux lorsqu'il passe devant les troupes, à la fran-

chise limpide de son regard, les hommes comprennent qu'il ne mentira pas à sa race.

Pour les enfants, pour les humbles surtout, il aura d'adorables élans de tendresse, nés d'un inconscient besoin de semer la joie sur sa route.

Un après-midi, qu'en quittant la tribune de Longchamps il rejoignait sa voiture, il aperçoit un petit garçon qui, le dévorant des yeux, se gratte de façon peu civile. Le Prince va vers lui et, accompagnant le conseil d'une tape légère sur la main : « Il ne faut pas faire ça, dit-il. » — L'enfant, stupéfait d'abord, éclate vite en sanglots et le Prince Impérial, ému de ce chagrin qu'il a causé, saute au cou du petit et l'embrasse.

Aux Tuileries, l'héritier de la couronne commence à paraître dans ces bals dont chacun verse des flots d'or à travers le commerce.

Le long de la grille du Carrousel, les curieux se pressent pour apercevoir les mille livrées diverses, autour de feux allumés dans la cour. — A l'intérieur du château les Cent-Gardes se tiennent impassibles sur les marches du grand escalier. Dans la galerie de Diane, dans le salon du Premier Consul, dans la salle des Maréchaux où le trône est dressé, c'est un flamboiement de couleurs et de pierreries ; les uniformes se mêlent aux costumes de cour : habit bleu à collet et poches brodés d'or ou d'argent, culotte de casimir, gilet blanc, claque à ganse dorée, souliers à boucle, l'épée.

Parmi le flot des invités, voici les chambellans en rouge, les maîtres des cérémonies vêtus de violet, l'habit marron des préfets du palais, le costume vert des écuyers, l'uniforme bleu ciel des officiers d'ordonnance.

La toilette des femmes n'est pas, comme à la cour d'Angleterre, réglementée par l'étiquette : elles se livrent assaut d'élégance en ces fêtes qui se multiplient.

Le bal costumé du 9 février compte dans les fastes des Tuileries.

Les galeries sont combles dès 9 heures ; on y croise la princesse de Metternich en diable noir, la comtesse de Persigny en feu, Mme Émile de Girardin en île de Ceylan, la marquise de Trévise en calendrier, la baronne de Bourgoing en Orientale, la baronne Reille en cantinière Louis XV, Mme Barachin en naïade, Mlle Magnan en horloge. — L'Impératrice entre sous un merveilleux costume de Dogaresse rouge et noir, resplendissant de diamants ; l'Empereur porte un manteau vénitien de satin blanc. Le Prince est à leurs côtés, vêtu de velours noir ; il a des bas de soie rouge, des souliers à boucles ; un petit manteau vénitien est jeté sur ses épaules.

A 11 heures, des jardiniers Watteau apportent une énorme ruche d'où sort un essaim d'abeilles : Mlle Tascher de la Pagerie, Mme de Vatry, la princesse Troubetzkoy, Mme Coppens, Mme Pereira, la vicomtesse Molitor, la princesse Dolgorouky. Chacune porte une

corbeille de violettes qu'elle va déposer aux pieds de Leurs Majestés.

Désormais le petit Prince s'assiéra plus régulièrement que par le passé, le soir, à la table impériale ; souvent ses compagnons y seront conviés avec lui.

On le verra aussi chaque semaine à la réunion de famille suivie de la réception baptisée « les petits lundis de l'Impératrice ».

L'étiquette y est moins stricte qu'aux fêtes du château; les hommes sont dispensés du costume de cour et portent l'habit avec la culotte courte ou le pantalon fixé à la cheville.

Ces plaisirs nouveaux ne font pas oublier au Prince ses jeunes troupes et la revue du 15 mars réunit 300 soldats en miniature. Tous les uniformes de l'infanterie y sont représentés : Jules Espinasse est avec les Zouaves que son père, glorieusement tombé à Magenta, avait commandés autrefois ; Corvisart parmi les Chasseurs à pied, Conneau dans les rangs des Grenadiers, puis les Gendarmes, les Voltigeurs. Tous ces guerriers sont en grande tenue de service, sac au dos, sous le regard du maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, entouré de son état-major.

A 3 heures et demie, l'Empereur sort du château, tenant son fils par la main. Il le conduit à la gauche du 1er régiment de Grenadiers et la manœuvre commence : maniement des armes, escrime à la baïon-

nette, marche en colonne et en bataille, déploiement de tirailleurs. Après le défilé qui termine les exercices, les faisceaux sont formés et la petite armée pénètre dans les Tuileries.

Le Prince se mêle aux groupes après la collation, adresse la parole de droite et de gauche. Il semble chercher quelqu'un et tout à coup : « Mais où est donc le petit Lafaille ? » — On amène l'enfant de troupe à son caporal qui lui tend la main, en disant : « J'ai voulu vous voir parce que je me souviens que vous étiez, l'année dernière, après moi le plus petit de tous mes camarades. »

Le lendemain soir, tous les cadets de la Garde, invités par le Prince, assistent au Châtelet à la représentation de *Marengo*. Dans la loge impériale, quatre enfants de troupe : Louis Napoléon, Louis Conneau, Scipion Corvisart et Jules Espinasse.

L'escorte habituelle du petit Prince est composée de Spahis et c'est un charmant spectacle que celui de ces admirables cavaliers, au long manteau rouge, galopant autour de la voiture dans laquelle l'enfant impérial salue, tout heureux.

Ayant entendu dire que le café est leur boisson favorite, il ordonne de leur en distribuer au retour de la première promenade faite sous leur garde, en même temps qu'une somme d'argent est remise à chaque homme.

En témoignage de reconnaissance, les Spahis pré-



LA COUR A FONTAINEBLEAU

sentent au Prince la *dhiffa*, repas composé de leurs mets les plus appréciés et ils portent au château une table chargée d'un mouton rôti, des vases remplis de lait chaud et froid.

A l'adresse de l'héritier impérial les sollicitations et les requêtes arrivent nombreuses : des industriels apportent les jouets, des inventeurs les découvertes auxquels ils voudraient pouvoir attacher son nom, si bien qu'une note paraît au *Moniteur* pour arrêter cet envahissement : elle annonce qu'on refusera tous les objets adressés au Prince Impérial, si une autorisation de l'Empereur n'y est jointe.

Les livres même vont se mettre sous la protection de l'Altesse : la maison Plon, préludant à la publication de la *Vie de César*, fait paraître la « Collection des classiques français du Prince Impérial ».

Le 10 juin, pendant le dîner de la famille impériale, la musique du 4e Voltigeurs joue dans le parc de Fontainebleau, quand le petit Prince paraît à une fenêtre du Palais. Il est rayonnant et agite un papier qu'il jette dans la direction des soldats : c'est la dépêche disant la prise de Puebla, qui vient d'être apportée à l'Empereur, qu'il a copiée de son écriture enfantine, joyeux d'annoncer la victoire à l'armée : « Puebla est à nous ; le général Ortega s'est rendu sans conditions avec dix-huit mille hommes. »

Aussitôt, la musique attaque l'air de la *Reine Hor-*

tense ; le bruit du succès vole à travers la ville où les fenêtres s'illuminent, les jardins du Palais sont ouverts au public et Napoléon III, tenant son fils par la main, se promène au milieu de la foule.

Un mois après, c'est la prise de Mexico qu'on fêtera.

La France était fière de ces nouvelles victoires inscrites aux plis de ses drapeaux, fière de songer que les trois couleurs flottaient triomphales sur cet empire lointain, orgueilleuse de cette expédition, plus tard si injustement attaquée.

Dans l'esprit de Napoléon III, la campagne du Mexique était la réalisation d'un plan longtemps caressé, mûrement réfléchi ; c'était le remède à la grandissante puissance de l'Amérique du Nord, à ses envahissants progrès, que de lui opposer dans le Sud une nation capable de maintenir son ambition, assez forte pour lutter contre elle.

Les troupes de là-bas n'avaient pas oublié leur jeune caporal : le chef d'escadron de Galliffet, après avoir été à Vichy, présenter à l'Empereur les drapeaux pris sur l'ennemi et les clefs de Mexico, venait à Saint-Cloud offrir au Prince Impérial un canon conquis, don du corps expéditionnaire.

Malgré la chaleur accablante qui a fait contremander, à Paris, la revue du 14 août, l'Empereur emmène son fils à Châlons. Maintenant qu'il s'est plié aux fatigues de la vie militaire, il est juste aussi qu'il en goûte les

plaisirs et il assiste, auprès de son père, à une représentation du théâtre du camp.

C'est une grande baraque en bois, joliment décrite dans une série d'esquisses de la *Vie Parisienne*. Des banquettes garnissent l'orchestre et les estrades de côté réservés aux officiers ; pour la troupe, des gradins en amphithéâtre s'élèvent du parterre aux cintres. Chaque division s'y assied à son tour.

Les ouvreuses sont remplacées par des cuirassiers qui, casqués et le sabre à la main, indiquent les places suivant le grade de l'arrivant. Un lieutenant se lève au milieu de l'orchestre, avant que les trois coups soient donnés et lit le règlement qui interdit toute marque d'improbation, défend de frapper des pieds, dans l'intérêt de l'édifice.

Le soir où l'Empereur et le Prince Impérial viennent à cet étonnant théâtre, l'affiche annonce la *Reine Crinoline* et *Margot*.

Ils demeurent une semaine entière au camp, suivant les manœuvres, passant des revues, assistant aux courses militaires et le Prince, l'esprit toujours en éveil, accable son père de questions. Les soldats ont vite deviné qu'ils ne sauraient trouver plus éloquent avocat que l'enfant de troupe pour appuyer leurs requêtes et de chaque promenade à travers les quartiers, il rapporte une ample moisson de pétitions.

Cette année-là, en quittant Biarritz, l'Impératrice se rend à Madrid. L'Empereur et le Prince partent

ensemble de la villa Eugénie, s'arrêtent à Bordeaux, dont ils reçoivent les autorités à bord de la *Reine Hortense* mouillée aux Quinconces. Le lendemain, le yacht descend la Gironde, les mène à La Rochelle d'où le train impérial se dirige vers Saint-Cloud.

Parmi les aumôniers attachés à la chapelle du Palais était M. l'abbé Laisne, tout de dévouement aux jours heureux, inébranlable dans sa fidélité quand sonnèrent les heures tristes.

Un matin, le Prince vient le trouver et, d'un air mystérieux : « Je vais vous dire une chose qui me ferait bien plaisir : laissez-moi vous servir la messe. » — L'abbé entrevoit en un instant quel parti les ennemis du gouvernement tireraient de la réalisation d'un tel projet, comme ils sauraient agiter les grelots du cléricalisme ; il répond simplement au petit Prince : « Monseigneur, vous n'avez jamais appris et il faut d'abord savoir le latin... »

L'enfant l'interrompt : « Venez seulement jusqu'à la chapelle. »

Étonné et curieux, l'abbé Laisne le suit, le voit qui s'agenouille devant l'autel et commence à réciter imperturbablement tous les répons de la messe, appris seul, sans qu'autour de lui personne se fût douté de sa patiente étude.

La piété si haute et sincère qui tant de fois soutint le Prince devenu homme, mais dont jamais il ne fit étalage, se manifestait chez l'enfant par un naïf besoin

de prière. Il avait quatre ans lorsqu'un vendredi-saint, Mme Bizot entre chez lui, vêtue de deuil suivant l'usage de la cour.

— « Oh, madame! pourquoi êtes-vous tout en noir? »

— « C'est, Monseigneur, parce que le bon Dieu est mort aujourd'hui. »

Sa figure s'assombrit et il reprend d'une voix triste :

— « Alors, je ne pourrai plus le prier? »

Le prince Georges de Danemark, appelé au trône de Grèce, s'arrête à Paris avant d'entrer dans ses États. En son honneur, une revue est passée, le 21 octobre, à Longchamps; le petit Prince, précédant les Souverains, passe devant chaque ligne de l'infanterie et prend place dans le pavillon pour assister au défilé.

A Compiègne plus encore qu'aux Tuileries, il va se livrer à sa distraction favorite, s'exercer presque chaque matin à la manœuvre avec les enfants de troupe du 1er Grenadiers, en garnison dans la ville. Sous le regard de l'Empereur ou du maréchal Canrobert, un sous-officier commande le jeune bataillon qui, aux jours de pluie, se réunit dans une salle.

Quelquefois leur caporal les retient à déjeuner. Tous, il les connaît par leur nom, sait leur âge, s'enquiert de mille détails, parle de préférence aux plus timides, vite encouragés par sa grâce.

Pour chacune des quatre séries d'invités que Leurs Majestés appelaient en novembre à Compiègne, une représentation était donnée au théâtre du Palais. La Comédie-Française y fut convoquée le plus souvent, mais on y vit aussi l'Odéon, le Vaudeville, avec Mlle Fargueil, MM. Félix, Saint-Germain, Lafontaine; les Variétés, avec Hortense Schneider; le Palais-Royal, Déjazet, la Porte-Saint-Martin (*le Bossu*, joué par Mélingue), Cluny même (*les Inutiles*).

Le 13 novembre, le petit Prince est admis à prendre place dans la loge impériale. Le Gymnase est au programme avec *Montjoye*, d'Octave Feuillet, joué par Mmes Delaporte, Fromentin, Chaumont, MM. Lafont, Landrol, P. Berton, Dieudonné.

Le spectacle est un peu sévère pour un enfant de sept ans. Tour à tour sur les genoux de l'Empereur ou assis entre son père et sa mère, le Prince que la curiosité du dénouement ne tourmente guère, est heureux de rentrer dans ses appartements après le troisième acte.

Il était aussi à Compiègne des soirées dramatiques moins solennelles : Émile Augier, Ponsard, Octave Feuillet, Edmond About, les écrivains invités aux soirées, se plaisaient à tracer le canevas de quelque improvisation qu'interprétaient les familiers du palais.

Dans une charade rimée pour la fête de l'Impératrice, un petit rôle avait été confié au Prince Impé-

rial. Il l'apprenait avec Mme Conneau et ne se lassait pas de redire sa tirade de la première scène.

Le soir du 15 novembre, l'Empereur heureux de la joie de son fils et n'y voulant pas une ombre, vient un instant dans les coulisses pour s'assurer du sang-froid du débutant. Afin d'éviter toute surprise, il a été convenu que Mme Conneau serrerait par deux fois la main du Prince quand son tour arriverait de parler.

Le rideau lève et, après quelques répliques, Mme Conneau donne le signal. — Silence. Elle accentue la pression : même impassibilité. Au grand étonnement de l'assistance qui juge le *premier* de la charade terriblement obscur, le rideau tombe.

Auteur et acteurs se pressent autour du Prince qui s'excuse de son émotion et déclare qu'on peut frapper de nouveau les trois coups. Mais la même scène recommence ; pris par la peur, sentant sa mémoire s'envoler, il s'écrie tout impatient : « Il n'y a donc pas de souffleur? »

D'autres tentatives devaient être plus heureuses et dans maint à-propos, il étonna par la finesse de son jeu, la gentillesse de sa diction.

Dès ses premières années, il avait manifesté pour la musique un goût très vif qu'il semblait tenir de sa grand'mère, la Reine Hortense. Il fredonnait toute mélodie entendue deux ou trois fois et, pour faire plaisir à l'Empereur qui adorait les airs de sa jeu-

nesse, Mme Conneau apprenait au petit Prince quelques chansons de Béranger.

Dans l'une d'elles, il est certain couplet qu'à la seconde répétition elle juge pour le moins superflu, et comme elle le saute :

— « Mais, madame, vous ne me chantez pas tout. »

— « Monseigneur, ce serait beaucoup trop long et vous fatigueriez l'Empereur. »

Le Prince semble se rendre à la justesse du raisonnement, mais apercevant Mme Conneau le lendemain, il va à elle et lui dit :

— « Je sais pourquoi vous ne voulez pas me laisser chanter le couplet : c'est à cause des amourettes. »

Nadaud était aussi un des musiciens favoris de Napoléon III et on lui attribue une spirituelle réponse lors d'un séjour à Compiègne.

— « Je veux, recommande l'Empereur, que M. Nadaud soit ici comme chez lui. »

Au lieu de remercier, le chansonnier semble réprimer une grimace dont le Souverain demande l'explication.

— « Eh bien, Sire, répond Nadaud, j'avoue à Votre Majesté qu'en venant ici, j'avais espéré y être beaucoup mieux que chez moi. »

Une grande joie est donnée au Prince Impérial avant de quitter Compiègne pour les Tuileries : son cheval n'est plus tenu en laisse par M. Bachon à la

chasse à courre qu'il conduit, le 13 décembre, avec l'Impératrice. C'est pour lui une journée délicieuse, comme un premier pas sur la route de la liberté.

Des présents reçus au mois de janvier 1864, aucun n'a ravi l'Enfant de France à l'égal de celui des Spahis : trois costumes complets de maréchal des logis de leur régiment, faits à Constantine, qu'ils apportent solennellement de la caserne du quai d'Orsay au château.

Tout ce qui est mouvement et exercice le séduit : patiner sur le Lac, aller à cheval au Bois entre sa mère et la princesse Anna Murat, accompagner l'Empereur aux revues, où, depuis le 16 mars, on salue ses galons de sergent, là sont ses grandes joies. Et on leur donne large part dans son éducation, tout en le faisant assister à la plupart des cérémonies officielles.

Mgr de Bonnechose en recevant, dans la chapelle des Tuileries, la barrette des mains de Napoléon III, a appelé toutes les faveurs du ciel sur l'enfant impérial. Sa Majesté ne l'oublie pas dans sa réponse :

«... Mon fils, que protègent les bénédictions de l'Église, apprendra de bonne heure ses devoirs de chrétien, de citoyen et de prince et plus tard il continuera envers sa patrie, comme envers les amis de son père, à acquitter ma dette de reconnaissance et d'affection. »

On sait comment, à travers les fatalités de l'avenir,

les vœux de l'Empereur devaient se réaliser. Chrétien, le Prince le sera jusqu'à l'heure dernière, agenouillé au matin du voyage suprême devant l'autel de Chislehurst, donnant par delà la mort, un témoignage de sa foi dans la sublime prière retrouvée entre deux pages de son missel ; fidèle à ses affections et aux amis de son père, il conserva à tous ceux qui les avaient servis ou aimés, la fière reconnaissance qui est comme une tradition dans la race des Napoléons ; le culte de la patrie, il l'eut jusqu'à mourir de l'amour qu'il gardait à la France, tombant en héros, succombant en martyr pour lui bien montrer qu'il était demeuré digne d'elle.

Les adhésions à la Société du Prince Impérial se faisaient innombrables ; la province suivait l'exemple donné par Paris et s'ingéniait à lutter d'élan avec lui. Le rapport présenté à l'Impératrice et au jeune Président, le 1er mai, par le conseil supérieur de l'œuvre constatait deux mille trois cents prêts s'élevant au total de cinq cent soixante-sept mille huit cent cinquante-six francs.

Pour remercier ses collaborateurs en charité, le Prince va leur offrir une fête dans les parterres réservés du château.

A la seule annonce parue dans les journaux, les demandes d'invitations arrivent si nombreuses qu'il faut réquisitionner le jardin tout entier des Tuileries. Sur la présentation d'un reçu constatant le versement

de sa cotisation annuelle (5 fr. 20), tout jeune sociétaire sera admis, accompagné de son père et de sa mère.

Le 8 mai, trente-cinq mille personnes ont franchi les grilles quand l'Impératrice sort du château, tenant son fils par la main ; la Princesse Clotilde est au bras de l'Empereur.

Deux orchestres militaires, quatre théâtres de marionnettes, un cirque, sont disséminés sous les marronniers : ce ne sont qu'acclamations joyeuses sur le chemin du petit Prince, et à 4 heures, les barrières fermant les terrasses du bord de l'eau et des Feuillants s'écartent sur une perspective de longues tables chargées de gâteaux et de rafraîchissements.

Le salon de peinture est ouvert et ce n'est pas uniquement pour satisfaire sa curiosité qu'on y conduit l'héritier de la couronne. L'Empereur voulant qu'il apprenne à aimer les arts, à les connaître dès l'enfance pour savoir les protéger plus tard, lui laisse le choix d'une toile qui sera le commencement de sa galerie. Le *Tambour blessé*, de M. Armand Dumaresq, est sa première acquisition ; dès le lendemain de la clôture du Salon, il le fait placer dans son cabinet, au palais de Saint-Cloud.

La naissance du Prince Louis-Napoléon (16 juillet) est le seul événement dans la vie calme des mois d'été passés à Fontainebleau, puis à Saint-Cloud.



Au soir du 15 août, l'École Militaire reçoit la visite du petit Prince qui assiste au feu d'artifice du Champ-de-Mars, après avoir été admirer la place de la Concorde, féerique avec ses grands palmiers, le temple du Soleil dont l'obélisque forme la flèche, le jaillissement lumineux de ses fontaines. — Et ces splendeurs-là vont être dépassées par les prodiges réalisés à Versailles en l'honneur du Roi d'Espagne.

Don François d'Assise arrive le 16 à Saint-Cloud, reçu à la station du parc par Napoléon III qui l'accompagne au palais.

La livrée est rangée sur les marches du perron; au fond du vestibule, derrière la *Sapho* de Pradier, on aperçoit les Cent-Gardes immobiles sur le grand escalier. L'Impératrice et le Prince Impérial ayant derrière eux la maison civile et la maison militaire attendent le Roi.

Le 17 est occupé par une revue, puis par un bal à Saint-Cloud, auquel assiste le Prince qui vient de prendre ses premières leçons de danse avec M. Petipa, maître de ballet de l'Opéra.

Le lendemain, c'est une prestigieuse résurrection du Versailles d'autrefois, une évocation féerique du passé.

Le Roi d'Espagne et l'Impératrice, l'Empereur et le Prince Impérial arrivent à 5 heures, dans une calèche à quatre chevaux, conduite à la française; aussitôt, à travers le parc, les grandes eaux commencent à jouer. Après un dîner de soixante couverts, Leurs

Majestés se rendent à la salle de spectacle où *Psyché*, avec la musique de Lulli, est interprétée par Mlle Favart, M. Delaunay et la Comédie-Française, dansée par Mlle Mourawieff et le ballet de l'Opéra.

L'Impératrice porte une robe de tulle blanc, garnie de roses-thé; de ses épaules tombe un long manteau de cachemire rouge, brodé de soutaches d'or avec des pampilles au centre. Quand éclatent les premières fusées du feu d'artifice qui suit le spectacle, elle désire, au bras du Roi d'Espagne, quitter la terrasse où la cour est réunie, aller en pleine foule, suivie seulement d'une dame d'honneur et du duc de Mouchy. Si pressé est le flot de ceux qui veulent l'acclamer et l'admirer que son manteau est en lambeaux quand elle regagne le Palais, où le souper est servi dans la galerie des Glaces.

Les enfants de troupe sont familiers du château, les jeunes sociétaires des œuvres charitables y ont été admis; c'est au tour des lycéens d'être appelés aux Tuileries. Cent trente élèves de Paris et de Versailles choisis parmi les premiers de la classe de septième, dont le prince suit le programme, sont reçus le 25 janvier 1865, jour de la Saint-Charlemagne, par l'Impératrice et le petit Prince.

Après un dialogue de circonstance dit par des élèves de Louis-le-Grand, les rideaux d'une scène dressée dans la salle du Premier Consul s'écartent et Robin, le fameux physicien, commence ses tours les plus

merveilleux. A la prestidigitation succède une splendide collation couronnée de toasts. — « A mes jeunes camarades ! Aux enfants de la France ! » répond le Prince, en levant son verre.

L'anniversaire du 16 mars n'avait encore été fêté que dans l'intimité du château. Mme la Princesse Mathilde veut, elle aussi, célébrer la naissance de son cousin et donne, en son honneur, une représentation extraordinaire sur « le théâtre impérial de la rue de Courcelles ». Le *Maître d'école*, de Lockroy, y est joué par « une troupe de jeunes artistes n'ayant encore paru sur aucune scène ».

L'auteur a dirigé les études, fait répéter chaque jour les débutants qui ont noms : Joseph et Louis Primoli, Jules Espinasse, Marguerite et Léonie du Sommerard, Maurice Bouquet, Emmanuel Jadin. Les figurants sont choisis parmi les enfants de troupe du 1er Grenadiers.

Les jeunes artistes se retrouvent le lendemain au banquet qui réunit trois cents amis du Prince Impérial dans la galerie de Diane. A la même heure, des gâteaux sont distribués à travers les salles d'asile.

Ce jour-là encore, le roi de Danemark, désireux d'affirmer ses sympathies pour la France, fait remettre à l'héritier de la couronne le grand cordon de l'Éléphant.

L'Empereur, en quittant Paris pour ce triomphal voyage d'Algérie qu'on baptisa « une conquête paci-

tique », remet le pouvoir à l'Impératrice. Pendant les six semaines que dure l'absence, la Régente et son fils demeurent aux Tuileries.

Chaque jour, Son Altesse pose une heure ou deux devant Carpeaux, pour la statue si connue qui le représente debout auprès de Néro, le chien favori de son père.

Le Prince témoignait d'un goût surprenant pour le dessin. Dès que ses petits doigts avaient eu la force de guider un crayon, la moindre feuille de papier lui devenait un aimant irrésistible. Ses esquisses, loin d'être d'informes et enfantines ébauches, prouvaient une originalité vraie ; en des mille riens tracés au hasard, avidement recueillis par son entourage, un tempérament d'une rare sincérité se révélait. Militaires et chevaux en étaient les sujets préférés, variés à l'infini, bivouaquant, manœuvrant, caracolant.

En voyant Carpeaux manier chaque jour la glaise devant lui, le petit prince voulut tenter de la pétrir. Après quelques essais il parvenait à camper un grenadier tenant le drapeau, bien crâne d'allure, surprenant d'attitude.

On demandait ensuite au maître de le retoucher : il eut la sagesse de s'y refuser et de laisser à la tentative sa jolie inexpérience, son attrayante naïveté.

Aussitôt le retour de l'Empereur (10 juin), le voyage à Fontainebleau était fixé aux derniers jours du mois. La surprise fut donc grande quand on vit le drapeau

tricolore continuer à flotter sur le pavillon de l'Horloge; puis vint l'inquiétude, en constatant que le Prince n'était pas sorti du château depuis une longue semaine. Enfin une note au *Moniteur* du 16 juillet jetait l'alarme dans Paris : « Le départ de l'Empereur et de l'Impératrice est retardé de quelques jours à cause d'une légère indisposition du Prince Impérial. »

Heureusement des bulletins rassurants parurent le lendemain, calmant les craintes déjà répandues.

Un après-midi de juillet, deux dames accompagnées d'un enfant, se présentent à l'école de la Maison-Blanche, demandent à visiter l'établissement. Comme elles affirment connaître le directeur, le concierge les laisse passer : elles traversent la cour et entrent dans la première classe rencontrée sur leur chemin.

Surpris, le professeur interrompt une dictée, s'avance vers les dames et les interroge du regard, quand l'enfant qui les accompagne salue et dit : « Je suis le Prince Impérial. »

L'émotion est grande dans toutes les classes; elle s'accroît encore quand le petit Prince commence à interroger les élèves, demande à l'un ce que fait son père, s'informe auprès de l'autre de la quantité de ses bons points, allant de préférence aux plus timides et aux plus pauvres.

Il prend sur un pupitre une page de la dictée commencée et la porte à sa mère :

— « Quand écriras-tu aussi bien que cela, Louis? » demande l'Impératrice.

Alors le Prince, humilié de la remarque, désigne l'auteur de la calligraphie :

— « Mais, maman, il a au moins douze ans! »

Le bruit de la visite impériale s'est vite répandu à travers le quartier : les abords de l'école sont encombrés lorsque l'Impératrice se retire avec son fils et M[lle] Bouvet. La voiture va s'éloigner, quand une vieille femme toute haletante, qui cherche en vain à fendre la foule, s'écrie : « Mon Dieu! moi qui venais pour voir le Prince Impérial. »

Sa Majesté l'a entendue; elle donne l'ordre d'arrêter, fait descendre son fils qui se dirige vers la vieille et la salue avec une grâce adorable.

A la suite de la visite faite à Vanves par le Prince, en 1864, le lycée avait pris son nom. Désireuse de perpétuer ce souvenir, l'Impératrice fonde un *Prix du Prince Impérial* que décerneront maîtres et condisciples à l'élève le plus remarqué par son travail, sa conduite et son progrès. M. Julien Lefèvre en est le premier titulaire.

M. de Royer, ancien garde des Sceaux, qui préside la distribution des prix, termine son discours par une brève peinture de la tâche réservée dans l'avenir à son auditoire :

« ... C'est au jeune Prince, au nom duquel nous couronnerons tout à l'heure celui que vous aurez pro-

clamé le plus digne, qu'il appartiendra de continuer un jour l'œuvre commencée par le fondateur de la dynastie et si glorieusement reprise par l'empereur Napoléon III. C'est à vous, ses contemporains que la Providence réserve l'honneur de le suivre et de le seconder dans cette vaste tâche et de contribuer à votre tour, dans la mesure de vos forces, à l'abri d'un pouvoir respecté, au développement des institutions impériales et des grands principes qu'elles représentent. Quelle que soit la carrière qui vous attende, préparez-vous dès à présent à porter vaillamment partout le drapeau du lycée du Prince Impérial. »

De Châlons où Abd-el-Kader les avait rejoints, assistant avec eux à la messe militaire, les accompagnant à la revue d'honneur, l'Empereur et l'Impératrice gagnent Arenenberg; le Prince rentre à Fontainebleau avec le général de Borelli.

C'est le moment où la flotte anglaise vient à Cherbourg, où dans un banquet solennel, le duc de Somerset, lord de l'Amirauté, boit à l'Empereur, « l'élu du peuple français ». Quelques jours après, nos navires rendent la visite à Portsmouth.

L'Angleterre n'est pas la seule puissance qui tienne à témoigner de ses relations cordiales avec l'Empire. La Reine Isabelle, profitant du séjour de la famille impériale à Biarritz, désire La recevoir à Saint-Sébastien.

Le 9 septembre, Leurs Majestés et le petit Prince arrivent dans la ville pavoisée aux seules couleurs

françaises, traversent les rues où toute une province s'écrase jusqu'à la Casa Consistorial où Sa Majesté Catholique les attend. Des vociférations enthousiastes s'élèvent sur la place quand les Souverains paraissent au balcon.

La Reine alors, en une pensée charmante, prend le Prince Impérial par la main et le présente au peuple; l'Impératrice aussitôt pousse le Prince des Asturies devant elle et une acclamation formidable salue les héritiers des deux couronnes.

Au dîner intime qui suit le *Te Deum* à la cathédrale, le petit Prince porte le collier de la Toison d'Or, la Légion d'honneur barre la poitrine du Prince des Asturies.

La même semaine, le Roi et la Reine d'Espagne passaient à la villa Eugénie toute une journée, coupée par une visite à Bayonne, dont la garnison est sous les armes.

Ceux qui approchent ou voient le petit Prince ne sont pas les seuls à l'aimer : une nouvelle et touchante preuve de sa popularité est donnée par un habitant de Condrieu qui lui lègue un Stradivarius et explique ainsi la donation dans son testament :

« En reconnaissance de ce que S. M. Napoléon III, Empereur des Français, alors qu'il était Président de la République, a fait abnégation de sa vie pour sauver la France de l'anarchie dont elle était menacée pour 1852, je donne et lègue en toute propriété à son auguste fils Napoléon (Eugène-Louis-Jean-Joseph),

Prince Impérial, espoir de la France, mon violon n° 1, etc... »

Le retour à Saint-Cloud précédant de bien peu le départ projeté pour Compiègne, allait être le signal des fêtes quand le choléra éclate à Paris.

Soutenir les familles des victimes, consoler les mourants, relever le courage de tous, voilà à quelle tâche se consacrent l'Empereur et l'Impératrice, insoucieux de la contagion.

Ils se partagent les hôpitaux, parcourent les salles, s'arrêtent auprès de chaque malade. Pendant que lui est à l'Hôtel-Dieu, elle est à Beaujon puis à Lariboisière. Un malade la prend pour une religieuse et l'appelle « ma sœur ». La supérieure veut lui dire son erreur mais l'Impératrice l'arrête d'un geste :

— « Ne le reprenez pas! c'est le plus beau nom qu'il puisse me donner. »

Les femmes du peuple, frappées d'admiration par son mépris de la mort, l'attendent à la sortie de l'hôpital Saint-Antoine, découpent les volants de sa robe et s'en partagent les moindres morceaux en souvenir de son héroïsme.

A M. Pinard, ministre de l'Intérieur, qui lui disait plus tard l'impression profonde laissée par son courage, elle répondait : « Que voulez-vous? pour nous autres femmes, c'est notre seule manière d'aller au feu[1] ».

[1] Ernest Pinard. *Mon journal*, t. I, p. 203.

Dans la crainte d'effrayer la population, Leurs Majestés se sont refusées à éloigner le petit Prince de Saint-Cloud et retardent le départ pour Compiègne jusqu'au complet ralentissement de l'épidémie.

S'il a été beaucoup parlé au commencement de l'année de la *Vie de César*, la savante étude écrite par l'Empereur, le nom du conquérant romain reparaît encore dans les chroniques de novembre : c'est lui que le marquis de Massa a choisi comme parrain de sa revue jouée à Compiègne.

Les étoiles qui l'interprètent s'appellent la princesse de Metternich, la comtesse de Pourtalès, la baronne de Poilly, la marquise de Galliffet. Parmi les acteurs on peut citer le général Mellinet, le marquis de Caux, le baron Lambert, le vicomte d'Espeuilles, Louis Conneau et le Prince Impérial.

Pour les *Commentaires de César*, Marcelin a composé des costumes merveilleux (entre autres, celui de la France porté par Mme de Pourtalès), dont la *Vie parisienne* nous a conservé les dessins. Le prince de Metternich est au piano, Viollet-le-Duc dans le trou du souffleur.

Le petit Prince, en uniforme de grenadier, personnifie l'Avenir. C'est lui qui chante le couplet final, sur l'air : *T'en souviens-tu ?*

A des lauriers si je ne puis prétendre.
Et demander à vos mains d'applaudir,
C'est qu'aujourd'hui mon nom me dit d'attendre,
Car vous savez qu'on m'appelle avenir.

Puis il se tourne vers le général Mellinet qui, costumé en invalide, représente le Passé :

> Mais en voyant le noble visage
> Du vieux soldat et son front sillonné,
> J'aime à penser aussi qu'à mon courage
> Pareil honneur un jour sera donné.

Entraîné par l'émotion, le général oublie et l'assistance et son rôle ; il enlève le Prince Impérial dans ses bras et l'embrasse.

Le 22 janvier 1866, à l'ouverture de la session législative, le Prince n'est plus dans la tribune de sa mère, mais à la droite du trône. Vêtu de noir, avec le grand cordon de la Légion d'honneur, il est sorti des Tuileries aux côtés de l'Empereur, a été reçu à l'entrée du pavillon Denon par le Prince Napoléon et les princes de la famille.

Comme pour affirmer davantage cette existence nouvelle qui donne une sorte d'indépendance à l'héritier de l'Empire, c'est en son nom que 89 prix seront, chaque 15 août, distribués aux instituteurs communaux et aux directeurs des classes d'adultes. Il est, après l'Empereur, sur la liste des fondateurs de la *Société hippique française*, suivi du Prince Napoléon, du prince Joachim Murat, du marquis de Mornay, de M. Mackenzie-Grieves, du duc de Lesparre, etc.

Enfin, un décret paru le 23 février au *Moniteur*, achève de le mettre en pleine lumière :

NAPOLÉON,

Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français.

A tous présents et à venir, salut :

Sur le rapport de notre Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics, et du Ministre de notre Maison et des Beaux-Arts,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article premier. — S. A. I. le prince Napoléon-Eugène-Louis, Prince Impérial, notre Fils bien-aimé, est nommé président d'honneur de la Commission impériale de l'Exposition universelle de 1867, etc.

Quand les membres de la commission arrivent au château pour remercier Sa Majesté de la haute bienveillance dont cette nomination est la preuve, le petit Prince, présent à l'audience, tend gracieusement la main à chacun d'eux.

« Si mon fils est encore trop jeune pour prendre une part active à vos délibérations, leur dit l'Empereur, il aura du moins l'occasion d'apprendre de bonne heure à honorer les travaux qui assurent la prospérité et la splendeur de l'État. »

Napoléon III qui, hanté par la crainte de voir surmener son fils, redoutait pour lui tout travail prolongé, veut maintenant que ses études soient minutieusement réglées, que rien, dans sa journée, ne soit laissé à l'imprévu.

Le Prince se lève à 7 heures, va dans les appartements de son père, puis auprès de sa mère. Une courte promenade précède le travail qui se prolonge jusqu'à 11 heures et demie.

Après le déjeuner, c'est la leçon de gymnastique avec Foucart ou bien l'exercice militaire dans le jardin réservé. Un sergent instructeur du 1er Grenadiers y conduit un peloton d'enfants de troupe; le Prince se place à la droite du premier rang, dans lequel figurent d'ordinaire ses camarades Conneau, Corvisart, Espinasse, de Bourgoing, Fleury, de Persigny, Frossard.

Au cours de la promenade qui suit la reprise du travail, M. Monnier trouve dans tout ce qui frappe la curiosité de son élève prétexte à une sorte de leçon causée.

L'esprit du petit Prince est sans cesse en éveil : les questions les plus sérieuses l'intéressent, et la bibliothèque de son père, dont un couloir seulement le sépare, exerce sur lui une attraction puissante.

Un jour, l'Empereur en parcourant un volume, a été surpris d'y trouver certaines pages comme froissées par le contact de l'eau. A plusieurs reprises il constate les mêmes marques dans d'autres ouvrages, s'en étonne, interroge.

Craignant que les soupçons s'égarent sur des innocents, le Prince, un peu confus, avoue sa faute. Profitant de l'absence de son père, il entrait doucement

dans le cabinet, s'emparait d'un volume au hasard. Il attendait impatiemment le départ de son précepteur pour l'ouvrir et sa toilette même n'en suspendait pas la lecture. L'eau jaillissait souvent jusque sur le livre et y laissait les marques qui avaient tant intrigué l'Empereur.

Le Prince Impérial parle admirablement l'anglais; son penchant est grand vers les arts. Il aime la musique, mais l'Impératrice frappée des ridicules de certains princes allemands, tournant presque au kapellmeister, veut éviter les mêmes travers à son fils et encouragera plutôt sa passion pour le dessin.

Faisant chaque jour plusieurs reprises aux écuries du quai d'Orsay, il est déjà un cavalier remarquable. « Au moment de la formation de la garde montante à l'École Militaire, écrit M. de Baillehache, on voyait arriver des écuries de l'Empereur, situées quai d'Orsay, une douzaine de charmants petits chevaux montés par des grooms portant la livrée verte. Ils venaient se ranger dans la cour d'honneur face à la musique. Ces chevaux destinés au jeune Prince, devaient, pour que leur dressage fût complet, être habitués aux bruits militaires de toutes sortes [1]. »

Un soir de février la permission est donnée au petit Prince d'assister au bal costumé des Tuileries. Il danse un quadrille avec une jeune fille dont la pâleur frappe tous les yeux. Malade depuis plusieurs

[1] M. de Baillehache. *Souvenirs d'un lancier de la garde impériale.*

jours, elle n'a pas voulu avouer ses souffrances, craignant d'être privée de cette fête qui la ravit.

Deux jours plus tard elle succombait à la rougeole, et presque en même temps le Prince Impérial ressentait les premières atteintes du mal.

Mme Carette, dans ses *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*, nous montre l'Impératrice tremblante à la pensée d'une aggravation possible, passant les nuits au chevet de son fils, alors que le *Moniteur*, pour couper court aux bruits alarmistes, annonce simplement qu' « à cause de l'indisposition du Prince Impérial, le concert du château fixé au 5 mars est remis au 12 ».

Si Son Altesse ne sort pas des Tuileries le jour de son anniversaire, les nouvelles les plus inquiétantes prendront leur vol. Aussi le Dr Barthez, jugeant la convalescence assez avancée, autorise une promenade en voiture le 16; mais le froid très vif saisit le Prince et la fièvre le reprend la nuit même.

La privation de revues est le gros chagrin du malade : de ses fenêtres il regarde tristement les escadrons qui traversent le Carrousel, les bataillons manœuvrant dans la cour des Tuileries — et dès que toute crainte de contagion est écartée, il réclame ses camarades, joue aux soldats avec eux, insiste pour que le sergent Maury, son instructeur habituel, vienne lui parler de ses campagnes. Même il le fait asseoir à sa table un soir que l'heure du dîner allait interrompre le récit.

Drapeaux aux fenêtres, arcs de triomphe à l'entrée de la chaussée du Maine, dans la rue de l'Ouest et la rue Saint-Médard, tout Plaisance est en fête le 14 juin. L'Impératrice et le Prince ont accepté d'être marraine et parrain de la nouvelle cloche et Napoléon III vient avec eux. C'est la première fois depuis le baptême de leur fils, que les Souverains se rendent officiellement dans une église de Paris ; aussi le portail de Notre-Dame de Plaisance est tendu de tapisseries, un trône dressé devant l'autel.

Par ordre de l'Empereur, tous les menus objets sont dégagés du mont-de-piété, des faveurs nombreuses accordées à l'arrondissement en souvenir de cette journée.

La semaine suivante, le petit Prince accompagne sa mère à la Banque de France. Reçus par MM. Rouland, Andouillé, Cuvier, ils visitent la serre des dépôts, la galerie des recettes, l'imprimerie des billets, les caves de réserve, décorent le comt Pillet-Will et M. Mallet.

En témoignage de reconnaissance, le Conseil prie Sa Majesté d'agréer une des quatre médailles d'or frappées en 1809, à l'organisation de la Banque.

Le choléra, qui a tant effrayé Paris l'année précédente, vient de s'abattre sur Amiens, frappant quatre-vingt-quatre victimes dans la seule journée du 2 juillet. Aussitôt l'Impératrice quitte les Tuileries et suivie seulement de la comtesse de Lourmel et du

marquis de Piennes, va dans les hôpitaux de la malheureuse ville, s'arrête au chevet de chaque malade, admirée, accablée de bénédictions auxquelles le nom de son fils est partout mêlé.

Depuis le commencement de l'année, on parlait d'un voyage projeté de l'Empereur dans les départements de l'Est. Tour à tour démentie et confirmée, la nouvelle devenait officielle vers les derniers jours de juin; mais Napoléon III, comme pour affirmer davantage le rôle qu'il entendait donner désormais à son fils, décidait de rester à Paris pendant que l'Impératrice et le Prince visiteraient la Lorraine.

Le départ a lieu le samedi 14 juillet. Les généraux Fleury et Frossard, le comte de Lignéville, officier d'ordonnance de l'Empereur, le baron de Bourgoing, écuyer, le baron Corvisart, le baron de Pierres et le commandant Oppermann, Mmes de la Poëze, de Rayneval et de Lourmel accompagnent Sa Majesté ; à la personne du petit Prince sont attachés le capitaine Lamey, le Dr Barthez, MM. Bachon et Monnier.

A Épernay, premier arrêt du train.

M. Amelin, préfet de la Marne, le sous-préfet, M. de Latour, le général de Linière sont sur le quai avec M. Perrier, maire de la ville, qui adresse le compliment de bienvenue :

« ... Qui de nous ne compterait sur l'avenir en contemplant l'héroïque et courageuse Impératrice dont tous les jours sont marqués par des bienfaits,

et ce jeune Prince, dont la France salue les premiers pas avec tant de confiance. »

Mlle Marie Papelard, nièce de M. Perrier, en présentant des fleurs à Sa Majesté, lui exprime l'amour et l'admiration de la cité. Le jeune Dubois, à la tête de la députation des écoles, offre au Prince un panier miniature de vin de Champagne.

Puis le cortège impérial gagne l'estrade élevée sur la place voisine qu'entourent des gradins; sous un soleil ardent les députations se succèdent durant une heure.

Au nombre des magistrats qui eurent, ce jour-là, l'honneur d'être présentés à l'Impératrice, se trouvait un jeune substitut qui devait plus tard consacrer toute sa vaillance et son autorité à la cause de l'Empire : le baron Legoux.

On quitte Épernay pour Châlons où attendent le prince Murat, le maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, le duc de Montebello.

Après que le colonel Philippe a présenté les clefs de la ville, les voitures de la cour envoyées de Paris, précédées et suivies d'un détachement de Cent-Gardes traversent la cité enguirlandée jusqu'à la cathédrale, au seuil de laquelle est Mgr Meignan :

« ... Que le ciel environne de sa protection le Prince Impérial, héritier de tant de gloires et de tant de vertus ! dit l'évêque. Son sourire et sa grâce embelliront cette fête et sa vue remplira les cœurs des plus consolantes espérances ».

A l'hôtel de ville, on présente au petit Prince huit enfants nés le même jour que lui, filleuls de l'Empereur et de l'Impératrice. La députation des garçons vient ensuite, précédée d'une énorme boîte de bonbons et d'une histoire de Châlons, superbement reliée.

M. Henry Jolly, chargé d'offrir ce présent où l'agréable fait passer l'utile, l'accompagne d'un petit discours aimablement tourné :

« Aujourd'hui, comme vous, Monseigneur, nous travaillons, nous nous instruisons. Vous apprenez à devenir un grand prince ; nous, chacun dans notre sphère, cherchons à devenir des hommes dignes d'un grand siècle. »

Avant de se rendre au bal qui terminera la première journée du voyage, l'Impératrice et son fils reçoivent les enfants des salles d'asile qui leur remettent un bouquet, un drapeau et récitent des strophes de reconnaissance écrites par M. Perrot de Chezelles.

Halte à Vitry, le lendemain. Dans la station transformée en une immense tribune ornée de drapeaux et de verdure, le Prince Impérial monte sur un fauteuil pour saluer la foule qui s'écrase autour de lui [1] ; puis le train reprend sa marche vers Bar-le-Duc où les salves d'artillerie annoncent son arrivée.

Le maire, M. Millon, harangue l'Impératrice puis s'adresse à l'héritier de la couronne :

[1] Ribeyre. *Voyage de S. M. l'Impératrice, en Lorraine.*

« Monseigneur,

« Votre première visite officielle est pour les départements qui composaient autrefois les duchés de Lorraine et de Bar. Vous les trouverez, gardant religieusement les souvenirs glorieux de leur vieille histoire, mais en même temps heureux et fiers, aujourd'hui surtout, d'être membres de la grande famille française.

« Ils n'oublieront pas l'honneur que vous leur faites et ils vous seront un jour fidèles comme ils l'ont été à votre grand-oncle devant l'ennemi en 1814 et en 1815, et à votre père dans les comices électoraux en 1848 et en 1852. »

Sous des arcs de triomphe élevés par les cultivateurs et les ouvriers des forges, à travers des rues qui sont autant d'allées de fleurs et de feuillages, les voitures à la Daumont arrivent à la préfecture.

M. Thouvenel, président du conseil général, déjà frappé par la maladie qui allait bientôt l'enlever, a prié M. Bazoche de souhaiter, à sa place, la bienvenue au fils de Napoléon III.

Le préfet, M. Belurgey de Grandville, présente à l'Impératrice les délégations des dames de Bar, de Verdun et de Commercy; Mme Develle et les jeunes filles offrent au Prince une caisse de confitures, des corbeilles de dragées et de madeleines. « Ses goûters, écrit le correspondant du *Monde Illustré*, sont assurés pour plus de trois mois. »

Toul. — Sur le quai de la gare un bataillon serré de députations, d'élèves des lycées, de délégués des écoles, les uns avec des fleurs, les autres avec des compliments.

En face, dans un champ labouré, les habitants des villages environnants cherchent à apercevoir l'héritier impérial perdu au milieu de toutes ces bannières, parmi ces uniformes, ces toilettes de fête.

L'Impératrice devine leur mécompte : elle prend le Prince par la main et, s'engageant dans les sillons, tous deux vont sourire aux acclamations des paysans.

Maintenant les voilà à Nancy. L'enthousiasme, qui a été grandissant tout le long de la route, atteint ici des proportions inouïes : cent cinquante mille curieux, venus des départements voisins, se sont abattus sur la ville, ont envahi les hôtels, se sont disputé les logements les plus humbles.

Sa Majesté porte une des toilettes garnies de broderies du pays qu'elle a fait commander à Nancy dès que la visite dans l'Est fut décidée, et on lui sait gré de cette pensée charmante.

« Vous êtes notre espérance, dit au Prince le baron Buquet, maire de la capitale lorraine ; nos enfants, devenus hommes, vous serviront comme nous servons votre auguste père, comme nos pères ont servi votre grand-oncle. Servir l'Empereur, c'est se dévouer à la France. »

Les hurrahs ont éclaté dès la descente du wagon et ne vont plus s'interrompre. — On descend la rue Stanislas, dont un arc de triomphe en mousseline brodée marque l'entrée et les équipages de la cour s'arrêtent devant la cathédrale.

Mgr Lavigerie, évêque de Nancy, Mgr Rœss, de Strasbourg, Mgr Caverot, de Saint-Dié, et Mgr Meignan entourent l'archevêque de Paris, Mgr Darboy. Les cinq prélats, revêtus de chapes blanches, donnent la bénédiction solennelle après le *Te Deum*.

Vient ensuite, sur la place Stanislas, un imposant défilé qui se déploie deux heures durant.

Trente compagnies de pompiers, les ouvriers des salines de Saint-Nicolas et de Varangeville escortant un char où scintillent des blocs de sel gemme, les orphéons, les sociétés de secours mutuels, les dentellières de la Meurthe et des Vosges, les filateurs de Nancy et de Senones, les ouvriers de Dieuze, de Cirey, de Baccarat et de Walleristhal, les francs-tireurs, les habitants de Domrémy avec la bannière de Jeanne Darc, enfin une longue théorie de sept cents instituteurs se succèdent sans que l'Impératrice et le Prince quittent l'estrade du haut de laquelle ils répondent, debout, à tous les saluts, à toutes les acclamations.

Une célèbre eau-forte de Meissonnier garde vivant encore le souvenir de cette glorieuse journée.

Le 16 juillet, dès le matin, c'est la visite à l'hospice Saint-Charles, à la colonie de Gentilly où — sur

le désir de la souveraine — on a transféré les jeunes détenus de la Petite-Roquette.

Les dames de la Halle présentent un bouquet au Prince : « Nous ne vous offrons aujourd'hui que des fleurs ; nos fils seront heureux de vous offrir un jour leurs bras et leur vie, » dit la doyenne que l'enfant remercie par un baiser.

Présentations, promenades à travers la ville occupent l'après-midi. Après le dîner qui réunit 250 convives dans la grande salle du Palais, le Prince Impérial semble si las que sa mère lui fait grâce de l'audition d'une cantate.

Encore des établissements de bienfaisance, des hospices, des lycées et des écoles le lendemain, jusqu'à l'heure du cortège historique organisé par la jeunesse nancéenne.

Tout comme aux Tuileries, les Cent-Gardes font la haie sur le grand escalier de l'hôtel de ville qui resplendit pour le bal. — L'Impératrice est en robe de guipure blanche garnie de branches d'acacias ; le Prince porte le veston et la culotte de velours noir, bas rouges et souliers à boucles. Sous le gilet blanc, le grand cordon de la Légion d'honneur.

Après avoir fait le tour des salons ; ils prennent place sur le trône où le fauteuil de l'Empereur reste vide ; puis le quadrille d'honneur se forme : l'Impératrice danse avec le baron Buquet, Son Altesse et la baronne Buquet lui font vis-à-vis.



LE PRINCE IMPÉRIAL, EN 1866

La dernière journée du voyage est consacrée à Lunéville ; journée toute militaire qui débute par une revue et que couronne un merveilleux carrousel aux flambeaux.

Dans l'intervalle a lieu la distribution des croix. Au premier Cuirassier qui se présente, la souveraine hésite ; elle cherche où piquer la décoration sur ce plastron d'acier. Le petit Prince lui explique tout bas qu'on l'attache à l'épaulière et, avec un sourire, elle suit les indications de son fils.

Le 19 juillet, Napoléon III attend à la gare de l'Est, les voyageurs qui rentrent avec lui, sans escorte, aux Tuileries.

Un mois plus tard, on parle encore de toutes ces fêtes que Théodore de Banville célèbre dans sa cantate du 15 août :

« ... Alors, en la voyant, la vaillante Lorraine
Eut pour l'Impératrice un grand cri filial
Dont le bruit retentit comme un coup de tonnerre,
Et, pour glorifier la femme dans la mère,
Joyeuse elle acclama l'enfant impérial.
Oh ! qu'ils portent longtemps bonheur au jeune Prince
Tous ces longs cris d'amour par toute une province
Jetés comme un seul vœu !
Qui lui disaient : « Fidèle au sang qui l'a fait naître,
Ici-bas le soldat de la France doit être
Le chevalier de Dieu !

Les instincts militaires du Prince, un peu apaisés par deux mois de séjour à la villa Eugénie, — où le roi des Hellènes lui fait remettre la grand-croix de

l'ordre du Sauveur — se réveillent dès le retour de Saint-Cloud.

D'une visite à Saint-Cyr, où le général de l'Abadie d'Aydren lui a fait passer en revue cavalerie et infanterie, visiter l'École depuis les salles d'études jusqu'aux cuisines, il est revenu radieux. Et quand la première série des invités arrive à Compiègne, son cœur de petit soldat est tout en émoi.

Il y a là les maréchaux Canrobert, Mac-Mahon, Baraguey-d'Hilliers, Forey, Niel, Saint-Jean-d'Angély, l'amiral Rigault de Genouilly, les généraux Bourbaki, Frossard, de Montauban, Trochu, Allard, Morin, de la Martinière.

Ce qu'il entend de leurs conversations avec l'Empereur, et surtout leurs réponses à ses questions l'intéressent infiniment plus que la représentation du *Verre d'Eau* ou de la *Conjuration d'Amboise*. — Le drame de Louis Bouilhet a remporté sur le théâtre de la Cour un succès véritable et à maintes reprises, l'Empereur envoie son fils vers le poète pour le complimenter. « C'était pour le jeune Prince, peu familiarisé avec les grandes tirades en vers, une agréable occasion de changer de place[1]. »

Toutes les musiques militaires de Paris réunies, le 31 décembre, dans la cour des Tuileries, saluent d'éclatantes fanfares le dernier jour de 1866. Du balcon, Leurs Majestés et le Prince Impérial assistent

[1] A. Leveaux. *Le théâtre de la Cour à Compiègne.*

à cette bruyante aubade dans laquelle les Turcos se signalent.

Ils jouent *Partant pour la Syrie* avec un si beau mépris de la note et du rythme que l'Impératrice étonnée, leur fait demander un air du pays. La mélodie arabe, exécutée avec une fantaisie plus surprenante encore, se prolonge, s'éternise si bien qu'une autre musique doit attaquer la *Reine Hortense* pour couper court à ce concert incohérent.

Quelques heures plus tard, l'horloge du château sonnait la naissance de l'année féerique : 1867 allait mettre au front de Paris la plus étincelante couronne de splendeur et de gloire que ville ait jamais portée.

IV

L'EXPOSITION
LA PREMIÈRE COMMUNION DU PRINCE IMPÉRIAL
LE VOYAGE EN CORSE

Jamais année ne s'était annoncée plus joyeuse pour le Prince Impérial : représentation des *Pirates de la Savane* avec la course émouvante de Miss Menken, soirée chez Robert-Houdin, patinage au bois de Boulogne, visites au Champ-de-Mars où un monde entier avec ses maisons, ses temples, ses jardins, se groupe autour du palais de l'Exposition. — Janvier avait été une succession de plaisirs.

En sortant des Tuileries avec Napoléon III, pour l'ouverture de la session, en traversant le Carrousel au bruit du canon, escorté par les Cent-Gardes, le petit Prince songe à toutes les fêtes, aux beaux défilés des troupes dont on parle déjà. Et cette année qu'il entrevoit si radieuse, l'Enfant Impérial la passera presque entière à souffrir.

L'été précédent à Saint-Cloud, pendant la leçon de gymnastique, il était tombé du portique sur lequel il voulait se tenir en équilibre. La chute avait fort effrayé son entourage, mais après quelques jours, le Prince retrouvait son entrain.

On ne songeait plus à l'accident quand, au commencement de mars, l'enfant se met à boiter ; dans la crainte d'effrayer son père et sa mère, il se fait plus gai encore que de coutume, n'avoue qu'à demi ses souffrances jusqu'au jour où la marche lui devient trop cruelle.

Le petit Prince est au lit — les journaux annoncent le bal d'enfants que le grand écuyer de l'Empereur donnera en son honneur. Un abcès profond s'est formé, dont le Dr Nélaton et le Dr Barthez jugent l'opération nécessaire. — Le *Moniteur* déclare que son état s'est très sensiblement amélioré, qu'il pourra bientôt reprendre ses exercices habituels.

Confiants dans les espérances du journal officiel, les ouvriers du Trocadéro préparent pour l'anniversaire du 16 mars une fête tout originale. De la place du Roi-de-Rome à la Seine, ce ne sont qu'oriflammes : les locomotives servant au transport des déblais sont décorées d'écussons ; un arc de triomphe s'élève à l'entrée des chantiers.

Le cortège impérial est signalé à 3 heures ; mais le Prince n'y est pas. Seuls Napoléon III et l'Impé-

ratrice prennent place sur l'estrade toute ornée de banderoles. Aux cris de « Vive le Prince Impérial ! » les ouvriers défilent devant eux, tandis qu'avec un roulement de tonnerre, dix-huit cents mines éclatent.

Le *Moniteur* publie le décret qui constitue au fils de l'Empereur une maison militaire dont le général Frossard sera le chef. Sont nommés aides de camp de Son Altesse : MM. Duperré, capitaine de frégate ; d'Espeuilles, lieutenant-colonel ; Lamey et de Lignéville, chefs de bataillon.

En même temps l'Empereur multiplie les grâces et l'Impératrice verse les dons à pleines mains. Les Sociétés de charité maternelle reçoivent à elles seules soixante-dix mille francs.

Et pendant que la France le fête, que les malheureux le bénissent une fois de plus, le petit Prince souffre chaque jour davantage.

Le Dr Nélaton a déclaré qu'une seconde opération s'impose ; et lui, ne songeant qu'aux heures de tristesse que vient déjà de traverser sa mère, supplie qu'on lui laisse ignorer le nouvel arrêt des médecins.

Il a refusé d'être chloroformé. Cet enfant de onze ans qui ne laisse pas échapper une plainte, surprend les chirurgiens par son courage et sa volonté.

Les notes rassurantes reparaissent. On annonce encore, le 30 mars, que le Prince Impérial accompa-

gnera Leurs Majestés, le surlendemain, à l'ouverture de l'Exposition universelle. — C'est seulement en rendant compte de la journée que les journaux officieux déclarent que « bien que son état continue à être des plus satisfaisants, on n'a pas voulu exposer Son Altesse aux fatigues d'une si longue cérémonie ».

Aussitôt capable de supporter le court trajet du château à Saint-Cloud, le Prince s'est installé dans la résidence d'été où lui arrivent les échos des fêtes.

Le Roi et la Reine des Belges, la Reine de Portugal, le Prince de Galles et le Duc d'Edimbourg, le Prince Oscar de Suède, la Grande-Duchesse Marie, réunis le 15 mai aux Tuileries, sont reçus à l'Hôtel de Ville avec le faste que savait y déployer le baron Haussmann ; puis les ambassades ouvrent leurs portes. Six mois durant ce ne seront que cortèges souverains, splendeurs inouïes qui transformeront Paris en une ville de rêve.

Les francs-tireurs des Vosges viennent d'Épinal offrir au Prince Impérial une carabine d'honneur, l'équipement et les insignes du commandement de leur Société. Ce sera, depuis plus de trois mois, la première sortie officielle de Son Altesse ; et combien cette revue-là est différente de celles que le petit sergent aimait tant ! pas de poney, pas d'uniforme !

Il arrive sur la place du Roi-de-Rome dans une calèche attelée à la Daumont et passe en voiture devant la ligne des francs-tireurs.

Leur chef, M. Bourgeois, amputé d'une jambe à Sébastopol, s'approche alors :

— « J'ai l'honneur de remettre à Votre Altesse Impériale, au nom des francs-tireurs des Vosges, l'insigne de notre société. Soyez assuré, Prince, de nos sentiments, de notre dévouement pour les augustes auteurs de vos jours, et de l'empressement avec lequel nous défendrions la frontière si jamais l'ennemi voulait envahir le sol de la France. »

Le Prince répond que depuis son voyage à Nancy, le souvenir des francs-tireurs n'est jamais sorti de sa mémoire, qu'il est heureux de se retrouver parmi eux. Il leur exprime tous ses regrets de ne pouvoir assister au banquet qu'il prie ses nouveaux camarades d'accepter à l'Exposition.

Les trois cent cinquante volontaires défilent devant lui, puis ils descendent le Trocadéro et pénètrent dans le Champ-de-Mars, sous le velum vert aux abeilles d'or.

Avec l'arrivée du Tzar (1er juin) commence la série des grandes fêtes.

Alexandre II qui a exprimé à l'Empereur le désir de voir le Prince Impérial, se rend à Saint-Cloud, au sortir des courses du 3 juin, ainsi que le Roi Léopold, le Tzarewitch, le Prince héritier de Prusse, le Grand-Duc Wladimir.

Ni à la représentation de gala de l'Opéra — qui réunit dans la loge impériale dix-huit Souverains ou

Altesses — ni à la réception de Guillaume Ier, le Prince ne pourra assister. Mais la peine serait trop grande s'il était banni de la revue qui, le 6 juin, met en ligne soixante mille hommes dans la plaine de Longchamps : venu de Saint-Cloud à 3 heures, il prend place dans la tribune de sa mère, auprès de la Princesse Frédéric, de la Princesse de Hesse, du frère du Taïkoun.

Après la revue, l'Impératrice rentre aux Tuileries en suivant la Seine ; le Prince regagne Saint-Cloud. Napoléon III, le Tzar et les Grands-Ducs arrivaient à l'allée des Acacias quand, près de la Cascade, retentit le coup de pistolet de Berezowsky.

Le sang-froid de M. Rainbeaux a sauvé les Souverains, mais la foule, en voyant sur les uniformes le sang jailli des naseaux du cheval que montait l'écuyer, croit, épouvantée, que la balle a atteint son but. L'Empereur se lève et salue pour rassurer ceux qui se précipitent autour de la voiture, puis, se tournant vers le Tzar, il lui dit en souriant : « Sire, nous aurons été au feu ensemble. »

Roubaix, Charleville et Mézières envoient les premières adresses de félicitations ; MM. Ernoult-Bayard, Le Chanteur, le comte de Béthune, maires de ces trois cités et leurs conseils municipaux souhaitent que les hôtes de l'Empereur ne voient dans ce forfait que l'acte isolé d'un insensé, qu'ils sachent que « la France est et restera toujours le pays de l'honneur et de la loyauté ».

En même temps que la protestation des émigrés polonais, répudiant toute alliance avec l'assassin, arrive la lettre des francs-tireurs à peine rentrés à Épinal :

« ... Oui, Sire, vivez pour la gloire et la prospérité de notre belle patrie. Vivez pour former le Prince Impérial, notre président d'honneur, dans les traditions d'un progrès sage et libéral.

« Que Son Altesse sur laquelle reposent tant d'espérances, daigne se souvenir qu'Elle peut compter en tout temps sur le patriotisme et le dévouement des francs-tireurs des Vosges. »

Avant de quitter la France, le Tzar veut voir le petit Prince une dernière fois et s'arrête une heure auprès de lui, le 9 juin, au retour de la fête du Trianon.

Le Vice-Roi d'Égypte aussi se rend auprès de l'enfant impérial dès le lendemain de son arrivée et la visite lui sera aussitôt rendue, car la convalescence est terminée.

Du quai des Tuileries, les promeneurs l'aperçoivent le 20 juin, jouant avec ses camarades sur la terrasse du bord de l'eau ; l'Empereur ne le quitte pas des yeux, tout au bonheur de retrouver son fils gai et remuant comme autrefois.

Le 24 juin, le Prince peut aller au Champ-de-Mars, connaître ces merveilles dont tant de récits lui ont

été faits, dont les dessins s'amoncelaient sous ses yeux. Il va d'abord au pavillon impérial construit par M. Lehmann, où un salon lui est réservé auprès de ceux de son père et de sa mère. Le salon de Napoléon III est tendu de tapisseries ; chez l'Impératrice, les murailles sont garnies de soieries. Pour le Prince,



Médaille commémorative de l'Exposition universelle de 1867, offerte à S. M. l'Empereur, à S. M. l'Impératrice, au Prince Impérial par les Instituteurs publics de France.

(Des Collections du Baron Oscar de Watteville.)

on a employé des étoffes algériennes ; M. Voillemot a peint le plafond et les panneaux.

Trois fois dans la même semaine, Son Altesse retourne à l'Exposition, attirée surtout par la section militaire, hâtant le pas à travers les galeries pour arriver plus vite aux canons, aux armes. Un autre jour, le khédive lui-même se fait son guide au pavillon de l'isthme de Suez.

Un certain nombre d'instituteurs publics, désignés à l'Empereur parmi les plus méritants, ont été appelés à Paris, où tous leurs frais de séjour seront payés par Sa Majesté.

Avant de regagner leurs foyers, ils veulent offrir à Napoléon III un témoignage de gratitude : une souscription est ouverte entre eux et ils font frapper une médaille commémorative portant sur la face la triple effigie de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince Impérial ; sur le revers, le Temple de la Science, avec la lampe allumée sur l'autel, et en exergue : « les Instituteurs de France reconnaissants. »

Cette médaille est présentée aux Souverains par une délégation que conduisent S. E. M. Duruy, Ministre de l'Instruction publique, et le baron Oscar de Watteville, secrétaire du groupe de l'Instruction à l'Exposition. Le Prince, en uniforme de grenadier de la Garde, assiste à l'audience.

Un resplendissant cortège traverse le jardin des Tuileries pour se rendre au palais de l'Industrie, où les récompenses vont être distribuées (1er juillet).

Entre la double haie formée par la Garde nationale et la Garde impériale, précédé de voitures à quatre et à six chevaux, des piqueurs et des garçons d'attelage, le carrosse impérial s'avance. On le dirait venu d'un conte des fées avec ses peintures, ses glaces, sa galerie sculptée. Les harnais des chevaux sont piqués de soie groseille, la crinière et la queue tres-

sées de passementeries rouges et or. Les hommes sont en livrée de grand gala; tricorne bordé de plumes blanches et vertes, cheveux poudrés, culottes rouges.

Dans ce carrosse, l'Impératrice comme enveloppée d'un nuage de gaze blanche brodée d'épis d'argent; l'Empereur en uniforme, le Prince Impérial et le Prince Napoléon.

Tout aussi pompeux est le cortège du Sultan qui, sorti de l'Élysée, arrive au Palais de l'Industrie par le faubourg Saint-Honoré et la rue Royale.

Le Lord-Maire de Londres, dans sa voiture de gala, accompagné des aldermen, a précédé les Souverains dans l'immense nef où vingt mille personnes sont réunies.

Quand Napoléon III paraît, un orchestre gigantesque attaque l'hymne triomphal écrit par Rossini. Sur l'estrade du trône, groupés autour de Leurs Majestés, du Sultan et du Prince Impérial, sont les Princesses Clotilde et Mathilde, les Princes de Galles, de Saxe, d'Orange, le Prince Royal de Prusse, le Prince héritier d'Italie, le Duc d'Aoste, le Duc de Cambridge, le Prince de Teck.

Derrière l'Impératrice se rangent la duchesse de Mouchy, la princesse de Metternich, M[mes] de Labédoyère, Carette, Fleury, Canrobert, Lady Granville, la comtesse de Moltke-Hvitfeld, etc.

Le maréchal Vaillant proclame les récompenses, et Napoléon III remet lui-même les diplômes aux exposants jugés dignes d'un grand prix ou bien promus

au rang d'officier ou de commandeur dans la Légion d'honneur.

Quand arrive le groupe des habitations ouvrières, le premier nom appelé par le maréchal est celui de « Sa Majesté l'Empereur ». — Le Prince se lève, prend la médaille et vient la remettre à son père.

Pour achever la guérison du petit Prince, ses docteurs ont ordonné les eaux de Luchon.

Avant de quitter Paris, il fait à l'Élysée une longue visite au Sultan, puis se rend chez le Duc d'Aoste, chez le Prince d'Orange, et le 6 juillet, au matin même de son départ, va au presbytère de l'Assomption, prendre congé de M. l'abbé Deguerry, auquel est, depuis un an, confiée son instruction religieuse.

L'Empereur et l'Impératrice l'accompagnent jusqu'à la gare d'Orléans, l'embrassent une dernière fois sur le quai où sont déjà les personnes désignées pour le suivre dans son voyage : le général Frossard, le marquis d'Espeuilles, M. Monnier et le Dr Barthez.

Le conseil municipal de Luchon, conduit par M. Tron, député de la Haute-Garonne et maire de la ville, escorté par les guides, vient recevoir le Prince Impérial à Moustajon.

« Qu'on considère mon fils comme un Enfant de France ! Mais je veux qu'on le considère comme un enfant ! » avait dit Napoléon III avant le départ ; et les gens du pays auxquels on a parlé du faste des Tuileries, ne peuvent croire à la simplicité de l'existence

menée par le petit Prince à la villa Bertin, — aujourd'hui l'hôpital Ramel.

Chaque jour il fait une excursion avec ses deux guides, après s'être baigné dans le petit pavillon, au fronton duquel l'aigle éploya ses ailes longtemps encore après le 4 septembre. Le souvenir de la bonté du Prince, de sa générosité, de la grâce avec laquelle il répondait au salut, lui a survécu, mêlé au regret des splendeurs éteintes.

Dix Empereurs et Rois, six Princes régnants, un Vice-Roi, neuf héritiers présomptifs, sans compter toute une série d'Altesses, ont été les hôtes de Paris depuis le printemps. L'Empereur d'Autriche va ajouter son nom à cette liste princière.

Décidée durant le voyage de Napoléon III et de l'Impératrice à Salzbourg, la visite de François-Joseph est fixée aux derniers jours d'octobre.

A peine de retour des bords du Danube, Leurs Majestés partent pour les départements du Nord, où chaque discours prononcé sur leur route, parlera de l'enfant demeuré à Saint-Cloud.

M. Dhavernas, maire d'Amiens, ouvre le feu :

« Sire, Madame,

« Par les traces profondes que la dynastie napoléonienne a laissées dans l'histoire, par les grands exemples que Son Altesse le Prince Impérial reçoit de ses augustes parents, il fait espérer à la France

les plus brillantes destinées. De son étoile que nous suivons tous des yeux et de la pensée avec une respectueuse sollicitude, s'échappent des rayons qui présagent la gloire, la prospérité et le bonheur... »

« Mon fils, répond l'Empereur, sera digne de l'affection dont, de toutes parts je reçois pour lui le témoignage. Il grandira avec la pensée que tout doit être sacrifié au bonheur de la patrie. »

Amiens n'a pas oublié la vaillance de l'Impératrice venant l'année précédente parmi les cholériques. Alors que des inscriptions partout répétées proclament la reconnaissance des hommes, Mgr Boudinet, dans son discours, montre à la Souveraine la récompense divine :

« ...L'ange Raphaël disait à Tobie : « Pendant que « tu ensevelissais les morts, ta charité montait vers « Dieu et il m'a envoyé pour guérir et sauver ton « fils. » Madame, quand, penchée sur ces couches de douleur, vous consoliez nos pauvres cholériques, votre héroïque charité montait aussi vers le ciel et dans les jours d'épreuve, Dieu vous a envoyé son ange pour sauver et guérir votre fils. »

Partout il semble que la maladie du petit Prince ait encore grandi l'affection de la France. A un présent glorieux, elle veut un lendemain, et c'est en l'héritier de Napoléon III que s'incarne cet avenir.

A Biarritz, le courage et le sang-froid du Prince vont se montrer pour la première fois à l'épreuve.

Le 3 octobre, par un temps admirable, l'Impératrice et Son Altesse montent à bord du stationnaire le *Chamois ;* ils iront jusqu'en vue de Fontarabie et, au retour, aborderont à Saint-Jean-de-Luz, d'où ils regagneront la villa Eugénie en voiture.

La première partie du programme s'exécute. Mais à peine s'éloigne-t-on des côtes d'Espagne, que le vent change : contrarié dans sa marche, battu par les lames, le navire arrive devant Saint-Jean-de-Luz à la nuit noire. Il est impossible d'entrer dans le port et l'on conseille à l'Impératrice de rester à bord avec son fils jusqu'au lendemain. A la pensée des inquiétudes qui vont assaillir l'Empereur, elle insiste pour descendre à terre.

On embarque dans deux canots : le premier parvient sans encombre jusqu'à la jetée, mais l'autre, où Sa Majesté est descendue avec son fils et l'amiral Jurien de la Gravière, donne contre un écueil.

Le pilote est précipité à la mer, le canot menace de s'engloutir.

L'amiral prend le Prince par la main et déclare qu'il faut sauter sur le rocher. La mère pousse un cri, mais l'enfant se tourne vers elle : « Je n'ai pas peur, maman ; je m'appelle Napoléon ! » — et il bondit, tandis que l'équipage sauve l'Impératrice.

En arrivant à l'Élysée, le 23 octobre, avec Napoléon III qui est allé à sa rencontre jusqu'à la gare de l'Est, François-Joseph trouve, au pied du grand

perron, l'Impératrice et le Prince venus de Saint-Cloud pour le recevoir.

Le soir, un dîner intime réunit à la résidence d'été les deux familles impériales, la Reine de Hollande et le Roi de Bavière.

L'Exposition meurt, laissant derrière elle une légende de gloire et de richesse presque fabuleuse, le souvenir d'un ruissellement d'or.

Compiègne est abandonné cette année-là, car l'ouverture de la session, avancée de deux mois, hâte le retour aux Tuileries.

L'hiver de 1868 s'annonce redoutable aux malheureux. Indemnisé par la cassette impériale, le Mont-de-Piété rend gratuitement tous les objets de literie engagés de novembre à février; l'Impératrice fait installer des fourneaux dont elle surveille les distributions. — Au Bois, parmi les patineurs, une quête s'organise sur la glace et le petit Prince met cinq cents francs dans l'aumonière qui lui est tendue.

Souvent il lui arrive de vider ainsi son escarcelle en une fois et, rentré au château, d'aller prier son père ou sa mère de remplir de nouveau la bourse amplement garnie le matin.

M. Monnier a été remplacé par M. Filon et, avec le changement de précepteur, toute l'éducation du Prince est modifiée. On s'accordait à trouver le système du premier un peu contemplatif; le second fera suivre

à son élève le programme de l'Université, choisissant dans les lycées de Paris les professeurs qui, sous sa surveillance, dirigeront ses études classiques.

M. Edeline, du lycée Bonaparte, fut désigné tout d'abord ; vinrent ensuite MM. Cuvillier (Vanves), Payart (Napoléon), Lévy (Louis-le-Grand). A M. Lavisse est confié l'enseignement de l'histoire.

Les compositions du petit Prince, mises en ligne avec celles des élèves de septième, lui ont valu la première place en version latine et en arithmétique, lui donnant le droit de s'asseoir au banquet de la Saint-Charlemagne. Jamais le lycée Bonaparte ne fut témoin de plus enthousiaste réunion.

Après avoir remis la croix à M. Romtain, attaché à l'Université depuis plus de trente années, les palmes à MM. Perrens et Jubé, répondu au compliment que le jeune Cornudet lui adresse au nom de ses condisciples, le Prince Impérial qui, sur son vêtement de drap noir, ne porte aucun insigne, entre dans le réfectoire, souriant à tous ces visages joyeux.

Sur l'ordre de l'Empereur, cent bouteilles de champagne ont été envoyées des caves des Tuileries ; de nombreuses pièces de gibier forment un supplément apprécié au menu traditionnel.

Les camarades de Son Altesse ne seront pas oubliés dans la pluie de faveurs qui signale le 16 mars. Tous les lycées et collèges de l'Empire ont congé ce jour-là, en même temps que les punitions sont levées dans

l'armée et la marine, que les secours aux pauvres sont innombrables.

Le Prince entre dans sa douzième année, et pour la première fois on s'inscrit chez lui, à l'occasion de son anniversaire. Le Corps diplomatique conduit par le cardinal Chigi, les grands dignitaires, apportent leurs félicitations à l'Empereur et à l'Impératrice.

Accompagné de sa maison, le Prince Impérial va voyager seul, visiter Cherbourg et Brest en véritable héritier de la couronne. Pour lui scintilleront les illuminations, à lui s'adresseront les discours.

Toutes les autorités de Cherbourg sont réunies, le 14 avril, sur le quai de la gare, pour le recevoir.

En voiture découverte et au pas, il parcourt les principales rues de la ville jusqu'au port militaire d'où il se rend à bord de la *Reine Hortense*, commandée par le capitaine Maurin.

Les embarcations de l'escadre accompagnent le canot impérial que saluent trois salves d'artillerie, qu'acclament les équipages rangés dans les vergues. Quand vient la nuit, la flotte entière s'illumine, des fusées partent de tous côtés.

Le 15, après avoir visité le cuirassé *la Savoie*, être monté sur la digue, le Prince traverse les ateliers de l'arsenal, — où les ouvriers surpris de sa simplicité, le fêtent à l'envi — puis va au banquet des trois cents apprentis marins, mousses et enfants de troupe.

Le petit Bougeard, délégué pour prendre la parole,

s'approche et lui offre un bouquet. Son Altesse ouvre ses bras à l'enfant, l'embrasse par deux fois en disant : « Vous êtes tous des amis ; j'embrasse celui-ci pour tous. »

Simulacre d'un combat naval, dîner offert aux autorités, fête merveilleuse qui transforme la rade de Cherbourg en un immense brasier tricolore, terminent la seconde journée du voyage.

Entourée de l'escadre, la *Reine Hortense* quitte Cherbourg le lendemain, se dirigeant vers Brest.

La mer est menaçante et le petit Prince, tout glorieux de résister à ses violences plus vaillamment que maintes personnes de sa suite, se promène sur le pont, s'agite. Pour que le triomphe soit plus complet encore, il imagine de monter dans les haubans. Les gabiers l'y rejoignent et lui font payer l'amende d'un quart de vin, châtiment de tout passager qui s'aventure parmi les cordages.

Le Prince Impérial est accueilli à Brest avec le même enthousiasme qui l'a salué à Cherbourg. Visites aux hôpitaux, réceptions à l'hôtel de ville, à la préfecture maritime, c'est comme une réédition du programme précédent. Sur l'*Inflexible*, il assiste aux exercices des mousses ; chez les pupilles de la marine, il s'assied au banquet des apprentis ; il partage le dîner des élèves du *Borda*.

Au matin du huitième jour, il quitte Brest pour rentrer directement à Paris.

Mon cher Charles

J'ai à peine le temps de vous écrire, mais je profite du moment qui me reste pour vous prier de demander de ma part au Duc d'Albe mon Oncle de vous laisser venir à Paris pour ma première commu

on qui aura lieu le 7 du

mois prochain.

Je vous embrasse bien

tendrement mon cher Charles

Votre affectionné

Louis-Napoléon

Le 12 Avril 1868.

(Collection de M. l'Abbé Misset.)

7 mai : la première communion.

La chapelle des Tuileries est tendue de velours rouge relevé de torsades d'or, avec une profusion de fleurs. Les prie-Dieu de Leurs Majestés sont dans le chœur, à droite de l'autel. Auprès de l'Empereur, le jeune Prince Victor-Napoléon, les princes Lucien, Joachim et Achille Murat; aux côtés de l'Impératrice, la Princesse Clotilde, la Princesse Mathilde et la princesse Lucien Murat.

Dans la tribune se rangent les compagnons de Son Altesse et les enfants de troupe de son régiment.

Le Prince Impérial pénètre dans la chapelle un peu avant l'entrée de ses parents. Il porte l'habituel costume des communiants : veste bleu foncé avec le brassard, pantalon et gilet blancs.

Après que Mgr Darboy lui a offert l'eau bénite et que M. l'abbé Mullois lui a tendu le cierge, il vient s'agenouiller en face de l'autel; son gouverneur et le curé de la Madeleine se tiennent derrière son fauteuil.

L'instant de la communion venue, il s'approche de l'autel. La nappe est tenue devant lui par le prince Joachim Murat, le général Frossard, l'évêque d'Adras, premier aumônier et l'abbé Mullois.

Vers la fin de la messe, l'Archevêque qu'attendait le martyre, s'adresse à l'enfant réservé à une fin si tragique :

« Votre jeunesse me touche et votre avenir m'émeut; par-dessus la félicité paisible de vos premières années

qui s'épanouissent doucement entre le génie et le courage, la grâce et la bonté, votre destinée m'apparaît avec quelques-uns de ses orages et de ses combats. Les murailles de cette chapelle reculent et disparaissent à mes yeux et derrière vous j'aperçois la France entière avec un demi-siècle de son histoire...

« Tous ici nous demandons avec vous, Prince, que la sagesse de Dieu vous dirige, que sa justice vous soutienne, que sa bonté vous console et que sa puissance vous protège; qu'il vous inspire la modération dans la prospérité, la prudence dans les conseils, l'énergie dans l'action, la constance dans la fatigue et les périls. Qu'il vous rende invincible aux tentations de l'heureuse fortune et aux séductions de la flatterie. »

Mieux encore que l'Archevêque de Paris, Mgr Dupanloup semble entrevoir l'avenir quand il tient à l'Impératrice, venue à Orléans pour les fêtes de Jeanne d'Arc, ce langage prophétique :

« ... Vous avez bien voulu, Madame, prendre part à nos solennités et cette pensée aussi me touche, le lendemain d'un jour où la religion vous a donné la plus pure joie qui soit ici-bas permise au cœur d'une mère... L'attendrissement de ce spectacle a fait couler de vos yeux de pieuses larmes... Puisse Votre Majesté n'en connaître jamais d'autres !... »

Chaque fois que l'abbé Deguerry était venu au

château pour l'instruction religieuse de Son Altesse, miss Shaw assistait à l'entretien.

Luthérienne fervente, la tendre affection qu'elle portait au fils de l'Empereur lui faisait oublier tous les scrupules de conscience : chaque matin, chaque soir, agenouillée auprès du lit du Prince, elle faisait, la première, le signe de la croix pour que l'enfant ne manquât pas à la prière.

Deux jours après la communion, elle va trouver M. l'abbé Deguerry.

— « J'ai écouté toutes les leçons que vous avez données au Prince; j'ai réfléchi, j'ai médité! Aujourd'hui je suis convaincue et je viens vous dire, monsieur le Curé, que je veux être catholique. »

Rendu à l'existence accoutumée, le Prince semble animé d'une ardeur plus grande encore pour ses études militaires.

A une journée passée au camp de Saint-Maur, succède une visite à l'école polytechnique, où il pénètre pour la première fois.

Sous le commandement du colonel Boissonnet, les élèves, l'épée à la main, sont rangés en bataille dans la grande cour. Après que les quatre compagnies ont défilé devant lui, le Prince Impérial, conduit par le général Favé, traverse la bibliothèque, la salle de dessin et s'arrête longtemps dans le laboratoire, captivé par les expériences que MM. Frémy et Jamin font en sa présence.

C'est ensuite au tour de Saint-Cyr à recevoir Son Altesse que le peloton de cavalerie, commandé par le général de Gondrecourt, attend sur la route de Versailles.

L'Empereur a déclaré maintes fois que son fils suivrait plus tard les cours de cette école, que, soumis à la discipline générale, il y terminerait son éducation militaire. Aussi le Prince Impérial veut tout voir, multiplie les questions, va au polygone, assiste à la leçon de gymnastique.

L'intelligence de cet enfant de douze ans, la précision de son jugement, autant que sa bonté, surprennent qui l'approche. Les moins portés à faire acte de courtisans confessent leur étonnement et les pires ennemis ne discutent pas plus son charme que l'affection du peuple pour lui.

La pensée que quelqu'un pourrait le haïr était pour le petit Prince une peine véritable. Mme de Brancion racontait que sortant un jour avec elle, il fut frappé de voir un groupe de personnes le fixant insolemment sans le saluer.

— Monseigneur, lui dit-elle, chacun a la liberté de ses préférences et de ses affections.

— Oh, madame! si tout ce peuple savait combien je l'aime, il m'aimerait bien aussi. Mais comment pourrais-je le lui faire savoir, moi qui ne sors jamais dans la rue?... Vous, dites-leur que je les ai tous dans mon cœur[1]. »

[1] Léonce Dupont. *Le quatrième Napoléon.*

A Fontainebleau où les Souverains sont depuis la fin de juin, ne venant à Paris que pour de courts séjours, le Prince fait de longues excursions en forêt avec ses cousines M[lles] d'Albe. Un jour, s'étant dirigé vers Thomery, il passe une partie de l'après-midi dans l'atelier de M[me] Rosa Bonheur.

Si la journée s'écoule rapide, la soirée lui semble plus courte encore.

Intraitable sur la discipline, le général Frossard, dès qu'a sonné l'heure fixée pour le sommeil, fait signe à son élève. Le Prince prend congé de ses parents et se retire.

Une fois que le rappel au règlement vient l'arrêter en pleine gaîté, allant embrasser son père qui jouait au lansquenet, il lui dit tout bas son désir de prolonger la soirée. — L'Empereur ne veut pas enfreindre la consigne et porter atteinte à l'autorité du gouverneur; il a pitié pourtant du chagrin de son fils. Se soulevant, il saisit d'un geste rapide la casquette du petit Prince, la place sur sa chaise et se rassied.

Le général remarque que l'enfant n'a pas sa casquette à la main. Il faut la chercher : on l'aide dans ses perquisitions, on regarde partout. Et l'Empereur, impassible à la table de lansquenet, jette un regard heureux vers son fils qui a repris ses jeux.

Un sport nouveau occupe les récréations : le vélocipède que le club fondé au Pré-Catelan, les courses

qu'on y organise ont mis à la mode. Louis Conneau, Gaston et Scipion Corvisart luttent d'efforts avec le Prince pour faire le tour du jardin anglais.

Mais l'heure des jeux passée, l'enfant épris de gaîté et de mouvement redevient le Prince Impérial, sait, dans mainte circonstance, remplacer son père avec une dignité charmante.

L'Empereur n'ayant pu assister aux courses du 1er juillet à Fontainebleau, c'est lui qui occupe seul, avec sa suite, la tribune d'honneur. Prié de remettre une coupe au comte de Lagrange dont un cheval venait de remporter la victoire, il lui dit : « C'est la première fois que cette mission m'échoit et je suis heureux, Monsieur, d'avoir à commencer par vous. »

Quand le prince et la princesse de Girgenti viennent rendre visite à Napoléon III et à l'Impératrice, Son Altesse les attend à la gare. Elle s'avance vers l'Infante et son mari, leur tend gracieusement la main et les accompagne au palais.

Huit jours au camp de Châlons, puis le départ pour Biarritz.

A la villa Eugénie arrivent les nouvelles quotidiennes de la révolution d'Espagne : commencée par le pronunciamento de Cadix, elle a gagné Séville, Cordoue et triomphe au combat de Puente-Alcolea. La Reine Isabelle jugeant toute résistance impossible, fait demander à Napoléon III un asile sur le sol français.

Elle est reçue à la frontière, le 30 septembre, par le général Castelnau, le vicomte Dumanoire et le lieutenant Conneau qui ont mission d'accompagner la famille royale jusqu'au château de Pau mis à sa disposition.

Le train s'arrête à la gare de la Négresse où l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial, entourés de leurs Maisons, ont avec les exilés une courte et triste entrevue. Au moment où le Prince des Asturies va gravir les marches du wagon, où est montée déjà la Reine Isabelle, le petit Prince le retient et unis dans une longue étreinte, les deux enfants s'embrassent encore une fois.

Compiègne, délaissé en 1867, voit reparaître à l'automne ses quatre séries d'invités.

L'Impératrice aime à réunir autour d'elle, à l'heure du thé, les savants et les artistes conviés au palais ; elle amène la conversation sur le sujet qui fera, tour à tour, briller chacun d'eux. Les élus de ce cercle y rencontrent MM. Ambroise Thomas, Faye, Garnier, Lachaud, Gustave Doré, Féval, Sandeau, Rivière, Alphand, Cabanel, du Sommerard, Sainte-Claire Deville, Claude Bernard, etc.

Souvent Sa Majesté appelle le Prince à ces réunions et déjà il sait trouver le mot qui ira droit au cœur ou à l'orgueil du plus sceptique.

Le 1er janvier 1869, après la messe à laquelle Mlle Nilsson a chanté, le Prince Impérial, debout à

la droite de son père, assiste à la réception du jour de l'An.

Le carrosse du Nonce, attelé de mules noires empanachées de plumets verts, les livrées rouges de l'ambassade d'Angleterre, l'éclatant équipage jaune et noir du prince de Metternich, toutes les voitures de gala se pressent dans la cour des Tuileries. Voici le Conseil municipal, escorté par la garde de Paris; rien de plus joli que la livrée tricolore des cochers et des laquais : bas de soie blanche, culottes rouges, habit bleu à galons d'or.

Après le défilé dans la salle du Trône, tous les dignitaires s'inscrivent au pavillon de Flore, chez le Prince Impérial.

On est si bien accoutumé maintenant à ne plus le considérer comme un enfant que son nom reparaît à tout moment dans les nouvelles du jour, mêlé parfois aux bruits les plus invraisemblables.

Hier on parlait d'un projet de mariage avec la fille du Roi des Belges ; demain on nous apprendra qu'il vient d'acheter, pour la somme de onze cent mille francs, le château de Maisons-Laffitte ; une autre fois c'est d'un héritage colossal qu'il sera question. A ces racontars on n'opposera nul démenti et toute liberté est laissée à l'imagination des nouvellistes.

Pour dépeindre à ses lecteurs l'ouverture de la session, la *Gazette de France*, dédaigneuse de la prose, emprunte la plume de Corneille. Comme échantillon

de cet accès lyrique, voici l'entrée de Napoléon III et du Prince Impérial :

Il va : son fils le précède.
Pour venir, l'enfant mutin
Quitta le vélocipède
Qu'il enfourchait le matin.
Ah ! qu'il voudrait bien reprendre
Ses joujoux et son dada...
Mais non, il lui faut entendre
Le discours de son papa.

A l'occasion de son anniversaire, le Prince a été élevé au grade de sous-lieutenant dont il porte pour la première fois les insignes à la revue du 11 avril : tunique à deux rangs de boutons mais sans les épaulettes, remplacées par des attaches ; pantalon garance avec double bande en or, ceinturon doré et épée.

Quand, sous cet uniforme, il arrive, le 21 juin, au camp de Châlons avec son père, il semble que les troupes cherchent dans leur empressement, leurs acclamations enthousiastes à faire oublier au Souverain les troubles qui viennent d'éclater dans Paris à la suite des élections.

C'est aussi que cette année 1869 ajoute encore au rayonnement de l'Empire.

Dans une lettre adressée au ministre d'État, Sa Majesté écrivait : « Le 15 août prochain, il y aura cent ans que l'Empereur Napoléon est né. Pendant cette longue période, bien des ruines se sont accumulées mais la grande figure de Napoléon est restée debout.

C'est elle encore qui nous guide et nous protège; c'est elle qui de rien m'a fait ce que je suis... »

Cette année qui donne comme une nouvelle jeunesse aux souvenirs de l'Épopée, les ennemis du régime impérial la choisissent pour réclamer plus haut encore l'affaiblissement de la France, la réduction de son armée.

Le 13 avril, MM. Pelletan, Hénon, Bethmont, Jules Simon, le duc de Marmier, Magnin, Dorian, Garnier-Pagès, Carnot, Girod-Poujol, le comte d'Estourmel, Glais-Bizoin, J. Favre, Guéroult, Piéron-Leroy proposent cet amendement : « La garde impériale est supprimée ; l'effectif entretenu de l'armée est réduit à deux cent mille hommes...[1] »

La maladie de l'Empereur s'aggrave de jour en jour sans qu'on le soupçonne autour de lui. Seul il devine assez le danger qui le menace pour prendre des mesures en prévision de sa mort, ainsi qu'en témoigne un projet de régence daté du 7 octobre, retrouvé plus tard dans ses papiers.

Avec l'Impératrice comme Régente, le conseil devait être ainsi composé : le Prince Napoléon, M. Rouher, le premier président de la Cour de cassation, le ministre de la Guerre, l'amiral Rigault de Genouilly, le duc de Persigny, l'archevêque de Paris, le marquis de Lavalette.

[1] *Journal officiel*, n° du 14 avril 1869.

A défaut de l'Impératrice, la régence serait donnée au Prince Napoléon. Formeraient dans ce cas le conseil : M. Rouher, le premier président de la Cour de cassation, le duc de Persigny, l'archevêque de Paris, le marquis de Lavalette, le ministre de la Guerre, l'amiral Rigault de Genouilly, M. Jérôme David, M. Laity. le commandant de l'armée de Paris en exercice [1].

Quand approche le 15 Août, l'Empereur souffre de rhumatismes trop violents pour que le séjour à Châlons lui soit possible. C'est la première fois qu'il manquera à ce traditionnel voyage au camp.

Au Prince Impérial revient la mission de représenter son père parmi les troupes.

Reçu à la gare de Châlons, le 14 août, par le général Bourbaki et son état-major, il réunit le soir même à sa table tous les généraux de division et le général Codrington, ancien commandant de l'armée anglaise en Crimée.

Après la messe du 15 Août dite par Mgr Meignan et le chant du *Te Deum*, le Prince monte à cheval, passe devant les troupes formées en carré ; puis il distribue les croix, les médailles, remet aux officiers et sous-officiers leurs titres d'avancement.

Ce n'est plus le petit Prince d'autrefois, l'enfant turbulent, courant ravi à travers les quartiers, que

[1] *Papiers et correspondances de la famille impériale retrouvés aux Tuileries.*

les soldats ont devant eux, mais une copie fidèle du cœur de l'Empereur. Il leur parle avec cette même bonté, empreinte de tant de grandeur et si douce aux humbles qui leur faisait dire : « En voilà un qui n'est pas fier malgré son grade ! » — Et jusqu'à la fin de la journée, aux courses, pendant le feu d'artifice, c'est une incessante clameur de hurrahs.

Une dépêche arrive des Tuileries dans la nuit, qu'on affiche au camp dès le matin :

« Je désirais passer le 15 août au milieu de la grande famille militaire.

« Ne pouvant m'y transporter, j'ai voulu me faire remplacer par mon fils et le charger de distribuer les récompenses.

« Je remercie l'armée de l'accueil qu'elle lui a fait et des vœux qu'elle m'envoie à l'occasion de ma fête.

« Je me propose au surplus de venir à Châlons avant la levée du camp.

« Napoléon. »

Cinq jours seulement s'écoulent entre le retour du Prince Impérial à Fontainebleau et son départ pour la Corse avec sa mère (24 août).

Leur suite est ainsi composée : la comtesse de la Poëze et Mlle Marion, les généraux Fleury, Frossard et Douai, le capitaine Duperré, aide de camp de Son Altesse, M. de Cossé-Brissac, le capitaine Clary et le baron Larrey.

A Lyon, après les paroles de bienvenue prononcées par le général de Palikao, M. Henry Chevreau et M. Vidal-Gallin, Sa Majesté et le Prince, qui porte l'uniforme avec le grand cordon de la Légion d'honneur, se rendent à la cathédrale où les attend le cardinal de Bonald, puis à l'hôtel de ville.

Le 25, après avoir reçu les tisseurs, auxquels elle a fait récemment don de trois cent mille francs sur sa fortune personnelle, puis les maires et les conseillers du département, l'Impératrice, ayant son fils auprès d'elle, va visiter les ateliers.

Telle est l'avalanche de bouquets qui s'abat sur le cortège, que les Cent-Gardes doivent parer la pluie de fleurs avec leurs sabres, pour garantir la voiture impériale.

Une fête militaire est offerte au Prince sur les terrains du Grand-Camp, avec charges de cavalerie, pont jeté sur le Rhône, défilé des troupes. Enfin dîner et réception à la préfecture — et départ au matin du 26.

Après un court arrêt à Marseille où M. Levert présente le conseil municipal, le train gagne rapidement Toulon.

En tête des autorités de la ville sont le général d'Exea, le vice-amiral Chopart; M. Émile Ollivier, député ; M. Montois, préfet du Var ; M. Auban, sous-préfet, et le maire, M. Audemar, qui prononce le dis-

cours de réception, dont les allusions guerrières ravissent le cœur du petit Prince :

« Cette cité que vous visitez pour la première fois, Monseigneur, se recommande par ses titres particuliers à votre attention et à votre sympathie.

« En 1793, le capitaine Bonaparte la reprit pour la rendre à la France, aux étrangers qui s'y étaient introduits par trahison.

« En 1798, le général Bonaparte qui s'était déjà couvert de gloire en Italie, y prépare l'expédition d'Egypte, une des plus grandes conceptions de ce puissant génie... »

La mer est trop mauvaise le lendemain matin pour qu'on permette à Son Altesse de faire, en canot, la visite projetée à l'hôpital Saint-Mandrier. Pour la consoler de ce contretemps, on lui fait parcourir les fortifications, en s'arrêtant aux points rendus célèbres par les opérations de Bonaparte, jusqu'à l'heure fixée pour la réception des dames de la Halle, qui expriment leurs vœux en provençal.

Quand vient la remise des croix, le général Douai appelle les noms et l'Impératrice tend la décoration à son fils qui la remet à chaque nouveau légionnaire, en lui serrant la main.

L'*Aigle*, ayant à son bord les voyageurs impériaux, lève l'ancre dans l'après-midi et arrive au matin du 28 en vue de Bastia.

Sur la place Saint-Nicolas, une vaste tente est dressée sous laquelle MM. Conneau, Gavini, M. de Luillier d'Orcières, sous-préfet ; le maire, M. Piccioni, la députation de l'armée, la Cour impériale conduite par M. Bécot reçoivent Sa Majesté et le Prince.

Un témoin de la journée écrit que les maisons de Bastia sont désertes, que la population entière est dans la rue. Pour voir l'Impératrice et son fils, les marchands ont fermé boutique, les restaurateurs laissent éteindre leurs fourneaux ; on s'écrase sur le passage des voitures qui ont peine à atteindre les chantiers où va être posée la première pierre de l'hôpital Sainte-Eugénie.

M. Géry, préfet de la Corse, prend la parole et, après avoir remercié la Souveraine de son inépuisable charité, s'adresse au Prince :

« Monseigneur, comment trouver des paroles pour exprimer les sentiments qu'éveille votre présence ? Vous êtes l'héritier de cette puissante et vaillante race des Napoléons qui est l'âme, l'orgueil, le sang de la Corse; vous êtes notre espoir et notre avenir ; toutes ces poitrines battent pour vous, tous ces bras sont prêts à vous servir...

« Vous êtes préparé à recevoir la lumière des temps. L'ombre de l'immortel fondateur de votre dynastie peut descendre de sa gloire dans une âme qui veut lui ressembler. »

Sous le balcon de l'hôtel de ville où Sa Majesté et

le Prince Impérial prennent place, défilent les corporations, les écoles, les députations, suivies du bataillon des *Enfants de la Corse*, sous les ordres de Louis Conneau qui, depuis deux ans, consacre ses vacances à initier aux secrets de la manœuvre ces trente petits soldats.

L'aîné a quinze ans, et c'est chose charmante de les voir se presser autour de leur drapeau, l'air martial sous leur veste de zouave, avec le pantalon de coutil gris bordé de passementeries bleues, le képi bleu, sac au dos, armés d'une légère carabine.

En passant devant le Prince Impérial, le jeune commandant, monté sur un poney, salue de l'épée, tout fier du triomphe de sa troupe.

Le 29 août, à 9 heures du matin, le canon tonne dans la rade d'Ajaccio où l'*Aigle* vient d'apparaître, salué par les bâtiments de l'escadre.

Bientôt les hurrahs partis de terre arrivent jusqu'au navire. Depuis deux jours, les paysans sont descendus de la montagne, ont organisé des campements aux portes de la ville. D'autres se sont installés sur le rivage même, voulant être des premiers à apercevoir le fils de l'Empereur.

Quand il débarque, l'*Ajaccienne* retentit de toutes parts, jouée par les musiques, entonnée par des milliers de voix :

Réveille-toi, ville chérie,
Dans ton orgueil et ton amour!

Le maire, M. Nyer, prend d'abord la parole :

« Monseigneur,

« Soyez le bienvenu dans cette ville où vos pères sont nés.

« Les Ajacciens et les populations de la Corse saluent en vous le continuateur prédestiné de cette race qui fait leur légitime orgueil.

« Le ciel comble nos vœux en ces jours de fête. Il nous permet de renouveler à votre personne le serment de notre vieille fidélité aux Napoléons. »

Les troupes essaient en vain de maintenir l'ordre sur le passage du cortège ; la haie est bientôt rompue et la voiture impériale presque portée par la foule.

Effrayés par cette vague humaine, les officiers de l'escorte se préparent à fendre le flot, un peu brusquement peut-être. Le petit Prince, qui a deviné leurs intentions, les arrête d'un mot :

— « Laissez! ils sont de la famille. »

Les cris de la foule s'apaisent un instant devant la cathédrale, pour laisser parler Mgr Casanelli d'Istria :

« Celui par qui règnent les rois et les princes de la terre, nous aimons à nourrir cette consolante pensée, vous réserve, dans les desseins de sa miséricorde, de grandes destinées.

« Vous êtes appelé à continuer la chaîne d'une dynastie qui, dès son origine, s'est manifestée avec

tant de splendeur, mais qui a dû traverser bien des vicissitudes...

« Puisse le ciel vous être toujours propice et vous épargner les rudes leçons de l'adversité. Puisse-t-il vous accorder de longues et heureuses années pour la consolation de ceux à qui vous devez le jour, pour la gloire de la grande nation dont vous êtes l'espoir ; permettez-moi d'ajouter, Monseigneur, pour la prospérité du pays de vos ancêtres, si justement fier de la tige impériale sortie de son sein.

« En traversant la nef de cette ancienne église dont les dalles couvrent la tombe de plusieurs générations, votre pensée se reportera sans doute vers vos aïeux dont vous foulez la cendre. Mais levez vos regards plus haut et persuadez-vous, Prince, que leurs âmes, reposant dans le sein de Dieu, tressaillent en ce moment d'allégresse, en se voyant revivre ici-bas dans un de leurs plus nobles rejetons. »

Après avoir posé la première pierre de la nouvelle cathédrale, l'Impératrice et le Prince se rendent à la maison Bonaparte. Au seuil un olivier et un palmier s'élèvent, tous deux plantés le 16 mars 1856, à l'heure où le canon de la citadelle annonçait à Ajaccio la naissance de l'héritier du trône.

Sur la cheminée de la chambre où naquit Napoléon, Sa Majesté pose un buste de son fils.

Des députations encore, encore un défilé le lendemain ; puis le conseil municipal offre à Sa Majesté,

en souvenir du voyage, un groupe en argent et onyx de M. Vital-Dubray, la représentant sous les traits de la France conduisant le Prince Impérial par la main [1].

On a souvent parlé au petit Prince de la grotte où Bonaparte se réfugiait pour travailler loin du bruit. Il a si grand désir de la voir qu'on met à profit deux heures restées libres dans le programme, pour le conduire jusque-là. Les enfants du pays escaladent les rochers, se hissent aux pierres pour l'approcher et lui tendre la main.

Mais il faut rentrer à Ajaccio où Son Altesse présidera le banquet auquel l'Impératrice, brisée par la fatigue, s'est excusée de ne pas assister. Une retraite aux flambeaux termine les fêtes.

Avant que l'*Aigle* s'éloigne des côtes de Corse, Sa Majesté qui a déjà semé l'or tout le long de la route, laisse encore cent mille francs pour les œuvres de bienfaisance.

Devant Toulon, le yacht impérial passe la revue de l'escadre; les croix et les médailles sont ensuite distribuées à la flotte sur le pont du *Magenta*.

Chambéry est la dernière étape du voyage. Aux discours officiels succède la présentation des enfants des écoles municipales, dont le doyen exprime le dévouement :

« Nous sommes, Monseigneur, élevés en Savoie

[1] Ribeyre. *Voyage en Corse de S. M. l'Impératrice.*

dans l'amour de l'illustre famille qui règne sur la France et qui nous a adoptés en nous faisant Français nous-mêmes, il y a quelques années.

« Aussi, grandissant à cette école de fidélité, quand nous serons des hommes, vous nous trouverez ce que nos pères sont aujourd'hui pour l'Empereur : des sujets profondément dévoués et reconnaissants. »

En souvenir des heures passées en Savoie, l'Impératrice et le prince prient le préfet, M. de Lassus-Saint-Geniès, de distribuer aux pauvres quatre-vingt mille francs en leur nom et le train s'ébranle au milieu des vivats.

Le 3 septembre, à 8 heures du soir, on arrivait à Saint-Cloud.

L'automne de 1869 verra le dernier séjour du petit Prince à Compiègne.

Malgré les deux représentations données par le Gymnase et le Palais-Royal, les fêtes du palais souffrent de l'absence de l'Impératrice partie pour l'Égypte, où elle présidera à l'inauguration du canal de Suez.

« ... Je revis dans mon fils, écrit-elle de Constantinople à l'Empereur ; et je crois que ce sont les vraies joies, celles qui traverseront son cœur pour venir au mien. »

Qui eût pensé que les heures de joie étaient

comptées? Qui eût prédit qu'elle fût si proche la longue marche au Calvaire par cette voie, trois fois douloureuse, où allait tant saigner le cœur de la Souveraine, de l'épouse, de la mère.

V

LA GUERRE. — L'EXIL
LA MORT DE L'EMPEREUR

Le Prince Impérial allait, le 16 mars 1870, entrer dans sa quinzième année. Le bruit courait depuis quelque temps déjà, parmi le cercle de la Cour, que Napoléon III était résolu à abdiquer en faveur de son fils, le jour où il le verrait capable de supporter le poids accablant de la couronne ; aussi, plus que jamais, la curiosité s'attachait aux moindres actions du petit Prince, les commentait, les amplifiait.

Énumération de ses promenades dans Paris, mots qu'on lui attribue, projets variés éclos dans l'imagination des lanceurs de nouvelles, tout cela se heurte à travers les journaux.

Ce qui sort du domaine de la fantaisie, c'est le rôle mondain que l'héritier de la couronne commence à jouer cette année-là.

Mme la Princesse Mathilde, la première, donne, au

début de février, une fête en l'honneur de Son Altesse qui ouvre le bal avec Mlle Berthe Bruat, conduit le cotillon avec Mlle Vimercati et ne se retire qu'après une heure du matin.

Quelques jours plus tard, le mardi-gras est célébré au pavillon de Flore : quatre-vingts invitations seulement ont été adressées au nom du Prince Impérial, dont c'est la première réception.

Devant une petite scène drapée de velours sont les fauteuils de l'Empereur et de l'Impératrice. Auprès d'eux, le Prince Napoléon, la Princesse Clotilde, la Princesse Mathilde, la Princesse Julie Bonaparte, la duchesse de Mouchy; en arrière de la famille impériale, le général Frossard avec la maison du Prince, Mme de Metternich, les dames du Palais.

Le petit Prince a conservé un si joyeux souvenir de la *Grammaire*, jouée l'automne précédent à Compiègne, qu'il a voulu s'essayer dans le personnage de Lhéritier, donner les autres rôles à ses amis Espinasse, Conneau, Corvisart et Maxime Frossard.

M. Jules Cohen est au piano; M. Filon dans le trou du souffleur.

L'acte de Labiche est joué dans le grand salon du premier étage, formant l'angle sur le quai et sur le jardin réservé.

On ne ménage pas les applaudissements aux jeunes comédiens qui se réunissent, le rideau tombé, en un

souper auquel sont encore admis le général Frossard, le baron Corvisart et le commandant Lamey.

A moins que la pluie fasse rage, les récréations du Prince se passent sur la terrasse du bord de l'eau. Un grand tricycle, courant sur des rails, amène les camarades de Son Altesse jusqu'à l'Orangerie.

Là, derrière les treillages, une forteresse a été élevée, dont le redan se devine aujourd'hui encore. Deux camps sont formés que distingue la couleur de la toque et, à coups de balles gonflées de son, des luttes terribles commencent. Le Prince n'est pas épargné dans la bataille et les projectiles le frappent aussi bien que les autres combattants.

La célébration du 16 Mars est plus solennelle que les années précédentes.

Après la messe en musique, dont les soli ont été chantés par MMmes Conneau et Gueymard, le Prince Napoléon va officiellement offrir ses vœux à son cousin. Puis, tandis que les télégrammes commencent à arriver, apportant les souhaits de tous les points de la France, le monde officiel s'inscrit en masse, au guichet du grand chambellan, sur le registre de Son Altesse.

Le soir, un dîner réunit les intimes du Prince à la table dressée dans le salon de travail.

A 9 heures, le Prince Impérial en frac, culotte et bas de soie, la plaque de la Légion d'honneur au côté,

le Toison d'Or au cou, reçoit l'Empereur et l'Impératrice, le Prince des Asturies et, avec les membres de la famille, une centaine de privilégiés, devant lesquels M. Saint-Germain et Mlle Damain enlèvent de verve deux petits actes de Verconsin.

Son Altesse a fait avec tant de grâce les honneurs du pavillon de Flore, qu'un bruit qui n'a rien d'invraisemblable court Paris dès le lendemain : on prétend que l'Empereur abandonnerait bientôt à son fils la présidence des fêtes de la Cour.

Accompagné seulement de sa maison, le Prince passe les vacances de Pâques à Fontainebleau ; jeu de paume, longues courses à cheval y sont ses distractions favorites. Une chasse en forêt est organisée sous la direction du baron Lambert : plus de deux cents voitures venues des environs, une foule de cavaliers, d'innombrables curieux sont là réunis pour apercevoir le fils de l'Empereur.

Une vague inquiétude plane sur la France. On a tant répété que le pays était las du régime impérial, les adversaires de Napoléon III parlent si haut de la désaffection des villes, de la lassitude des campagnes, qu'on n'est pas sans craintes sur le résultat du plébiscite.

Mais quand le scrutin du 8 mai donne à l'Empire sept millions deux cent mille *oui* contre un million six cent mille *non*, c'est comme une renaissance

soudaine de la vie, de l'entrain, fêtant le nouveau pacte conclu entre le peuple et les Napoléons.

Le 21 mai, dans la salle des États, a lieu la remise solennelle du résultat du plébiscite. A une heure, le canon des Invalides annonce l'arrivée de Leurs Majestés et du Prince Impérial.

Le vote s'appliquant à la dynastie, l'Impératrice, au lieu d'occuper sa tribune habituelle, prend place sur le Trône.

Entouré de la députation du Corps législatif, M. Schneider lit son discours que l'assistance entière écoute debout ; puis il remet le procès-verbal constatant le recensement des votes à l'Empereur qui le confie, à son tour, aux mains de M. Emile Ollivier.

Le soir, les monuments sont illuminés.

Maintenant on peut sans crainte bâtir des projets d'avenir et à ceux qui parlent de l'horizon sombre, on répond comme l'a fait M. Magnin [1] :

« Quels sont tous ces peuples contre lesquels vous prenez tant de précautions ? Ce sont les peuples de l'Allemagne et de l'Italie. Mais il n'est pas un citoyen de ces pays civilisés qui ne vous dise : Nous voulons la paix, nous n'avons aucun intérêt à faire la guerre. »

A qui redoute la puissance numérique de la Prusse, on ripostera par les paroles de M. Thiers : « ... Il ne faut pas se fier à cette fantasmagorie des chiffres. Ce sont là des fables qui n'ont jamais eu aucune espèce

[1] Séance du Corps législatif du 20 mars 1869.

de réalité... » Ou on redit, avec M. Pelletan : « Le militarisme est une plaie. Je comprendrais les pompiers armés pour le cas d'une invasion. Mais l'invasion est-elle possible ? On s'indignerait si je hasardais une opinion semblable et on aurait raison... »

Tous ont, pour s'opposer à l'accroissement de l'armée, le même et unique motif qu'avouait ingénument M. Jules Simon, en 1867 :

« La loi qu'on propose est mauvaise, parce qu'elle constitue une aggravation de la toute-puissance de l'Empereur. »

A la dernière revue passée, dans la plaine de Saint-James, par cette armée tant décriée, jugée si inutile au salut de la France, le Prince Impérial remplit les fonctions d'officier d'ordonnance, porte aux chefs de corps les ordres de l'Empereur.

Son séjour à Châlons doit être plus long que de coutume ; on y active la construction du fort Saint-Hilaire, mélange de toutes les défenses connues, à l'attaque duquel Son Altesse assistera en août.

Le 21 juin, la Cour arrive à Saint-Cloud où l'Impératrice désire rester jusqu'au départ pour Biarritz.

Tout à coup la nouvelle éclate que le maréchal Prim fait offrir le trône d'Espagne à un prince allemand. Il n'est bruit que de cela à la Bourse, sur les boulevards où les kiosques des journaux sont assiégés; le même mot vient à toutes les lèvres : « C'est la guerre. »

Huit jours durant l'émotion va grandissante ; puis à tous les bruits belliqueux succède, le 13 juillet, l'annonce d'une solution pacifique. Et au lieu de provoquer des cris de joie, voici que cette nouvelle soulève Paris, que des bandes furieuses parcourent la ville, hurlant : « Vive la guerre ! » sur l'air des lampions.

Quand l'Empereur, venu aux Tuileries pour le Conseil des ministres, regagne Saint-Cloud, la foule entoure sa voiture et ce même cri partout vociféré : « La guerre ! » gronde sur Paris.

Les protestations en faveur de la paix sont accueillies par des sifflets ; devant les casernes, ce sont des explosions d'enthousiasme populaire.

Entraîné par cette poussée irrésistible de la rue, le gouvernement déclare la guerre le 15 juillet, et l'Empereur annonce sa résolution d'aller se mettre à la tête des troupes[1].

[1] Les aveux de M. de Bismarck confessant avec un beau calme la falsification de cette dépêche d'Ems, qui força l'Empereur à déclarer la guerre, sont présents à toutes les memoires. Le récit de la *Neue Freie Presse* montre, mieux encore que les autres, le féroce sang-froid du chancelier, maquillant le télégramme pendant un déjeuner auquel il avait invité MM. de Moltke et de Roon.

« ... Continuez tranquillement à manger, dis-je à mes deux commensaux. Je m'assis à une petite table ronde en marbre qui était placée à côté de la table où on mangeait ; je relus attentivement la dépêche, je pris mon crayon et je rayai délibérément tout le passage où il était dit que Benedetti avait demandé une nouvelle audience, etc. Je ne laissai subsister que la tête et la queue. Maintenant la dépêche avait un tout autre air. Je la lus à Moltke et à Roon dans la nouvelle rédaction que je lui avais ainsi donnée.

Ils s'écrièrent tous deux : « Magnifique ! cela va produire son effet ! » Nous continuâmes à manger avec le meilleur appétit.

« On discute beaucoup dans le public[1], écrit M. P. de Cassagnac, la question de savoir si le Prince Impérial doit ou ne doit pas aller à l'armée...

« A notre avis, et nous parlons autant comme Français que comme Bonapartiste, le Prince Impérial doit partir.

« Qu'importent les dangers et les périls! Les Napoléons ont acquis le droit de compter sur la Providence et l'étoile qui s'est levée au pont d'Arcole n'a pas encore, que nous sachions, disparu de l'horizon. »

Le départ du Prince pour l'armée est officiellement annoncé, le 22 juillet, dans la *Proclamation de l'Empereur au peuple français*.

« ... J'emmène mon fils avec moi malgré son jeune âge. Il sait quels sont les devoirs que son nom lui impose, et il est fier de prendre sa part dans les dangers de ceux qui combattent pour la patrie. »

Ce même jour, recevant le Corps législatif aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux, Napoléon III répond au discours de M. Schneider.

« ... Vous avez bien raison de rappeler les paroles de Montesquieu : « Le véritable auteur de la guerre « n'est pas celui qui la déclare, mais celui qui la rend « nécessaire. »

« Nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour l'éviter et je puis dire que c'est la nation tout

[1] Le *Pays*, n° du 20 juillet 1870.

entière qui, dans son irrésistible élan, a dicté nos résolutions.

« Je vous confie, en partant, l'Impératrice qui vous appellera autour d'elle si les circonstances l'exigent. Elle saura remplir courageusement les devoirs que sa position lui impose.

« J'emmène mon fils avec moi. Il apprendra au milieu de l'armée à servir son pays.

« Résolu à poursuivre avec énergie la grande mission qui m'est confiée, j'ai foi dans le succès de nos armes, car je sais que la France est debout derrière moi et que Dieu la protège. »

En conduisant son fils devant l'ennemi, l'Empereur cédait-il à un sentiment vulgaire? Non, il voulait que la France sur laquelle le Prince était appelé à régner, reconnût en lui un des siens. Si l'on doute qu'une pensée sérieuse ait présidé à son départ, qu'on lise la dépêche adressée par l'Impératrice à la comtesse de Montijo, document qui n'était certes pas préparé pour l'histoire, lettre de la mère à l'aïeule, où le cœur parle librement :

« Louis partira dans quelques jours avec son père pour l'armée et je désire que vous lui envoyiez votre bénédiction avant son départ. Ne vous tourmentez pas. Je suis parfaitement calme. Il faut qu'il fasse son devoir et honneur à son nom.

« EUGÉNIE. »

La réponse du Prince à la comtesse de Montijo figure parmi les papiers trouvés par les Allemands au palais de Saint-Cloud :

Saint-Cloud, 18 juillet.

« Merci, chère grand'maman, de votre télégramme. J'espère qu'il me portera bonheur. Je vous écris aujourd'hui.

« Louis Napoléon. »

Les enrôlements volontaires se multiplient. On manifeste devant la colonne, on acclame les régiments qui partent. A l'Opéra, comme aux concerts des Champs-Élysées, les chants patriotiques sont frénétiquement applaudis.

Le départ de l'Empereur et de son fils est fixé au 28; mais nul ne peut dire encore s'ils s'arrêteront aux Tuileries avant de se rendre à la gare de l'Est, où s'ils monteront dans le train impérial à Saint-Cloud.

Aucune décision n'est prise à ce sujet quand l'Impératrice va, le 24, à Cherbourg, lire à bord de la *Surveillante*, la proclamation à la flotte. — Jusqu'au dernier moment, le peuple de Paris espère que Napoléon III et le Prince Impérial traverseront les boulevards. Mais l'Empereur craint le désordre qui pourrait se produire dans le départ des trains militaires, obligés de céder la route aux wagons impériaux. Il se résout donc à partir de Saint-Cloud.

Trois jours avant le départ, les cheveux du petit Prince tombent sous les ciseaux de Caumont. Le



LE PRINCE IMPÉRIAL EN UNIFORME DE LIEUTENANT

(Le cliché original de cette photographie appartient à M. l'abbé Misset.)

voilà tondu à l'ordonnance et il veut être photographié ainsi, l'air tout martial en son uniforme de lieutenant. Ce sont les derniers portraits faits en France.

Le 27, après le déjeuner qu'il a offert à la garnison de Saint-Cloud et aux Cent-Gardes, il accompagne l'Impératrice à Paris et tous deux, perdus dans la foule, vont s'agenouiller devant l'autel de Notre-Dame des Victoires. Près de la lampe d'argent qu'elle offrit jadis en ex-voto, et qui brûle nuit et jour depuis la guerre d'Italie, la Souveraine implore le Ciel en faveur de la France, la mère prie pour son enfant.

L'idée d'aller vivre au milieu des troupes, la véritable existence militaire, d'être parmi elles au jour de la bataille, ravit le Prince Impérial.

Peu de jours avant le départ, Son Altesse, accompagnée de M. Duperré, descend du château de Saint-Cloud vers 5 heures, pour visiter le quartier de cavalerie.

M. de Baillehache, de service ce jour-là, guide le Prince dans sa promenade à travers les chambrées.

« Le pauvre enfant, écrit-il, dans ses *Souvenirs d'un Lancier*, paraissait tout fier à la pensée d'aller faire campagne. Tout à coup il se retourna vers moi assez vivement, et les yeux tout brillants : « Vous savez, « maréchal des logis, me dit-il, que je pars aussi, « moi. » Il appuya sur le *moi*. « Je le sais, Monsei- « gneur, lui répondis-je, et toute l'armée en est « fière. »

La tristesse de l'Impératrice, dont l'énergie ne parvient pas à dissimuler l'inquiétude, est la seule ombre à la joie du Prince. La veille du départ, M[lle] d'Albe s'étonne de lui voir des larmes dans les yeux : « Ne croyez pas que je pleure de peur, lui dit-il très bas; c'est de chagrin de la peine de maman. »

Dans la nuit du 27 au 28, la route de Saint-Cloud est toute pleine de mouvement, encombrée de voitures, sillonnée de longues files de piétons. Quand le jour se lève, les abords du palais sont envahis par la foule qui veut assister de loin au départ de l'Empereur et de son fils.

A 9 heures et demie, les équipages à la livrée impériale se rangent en face de l'allée des marronniers. L'Empereur paraît en tenue de campagne, portant sur la poitrine, avec la Légion d'honneur, la médaille militaire, la médaille de la Valeur de Savoie, l'ordre de l'Épée de Suède. Le Prince Impérial a la petite tenue sans décoration. Ils montent avec l'Impératrice dans la première voiture.

Le cortège gagne la station couverte de chaume, près de laquelle tout le Palais est rangé.

Les personnes désignées pour accompagner Napoléon III viennent s'incliner devant la Régente; il y a là le général de Béville, le prince de la Moskowa, le vice-amiral Jurien de la Gravière, les généraux Castelnau, Waubert de Genlis, Reille, Pajol, Favé, Arnaudeau et Courson de Villeneuve, le baron Corvisart,

M. Pietri. Les aides de camp de Son Altesse sont le commandant Lamey et le capitaine Clary; ses écuyers, MM. Bachon et d'Aure.

L'Impératrice, impuissante à lutter contre les larmes, voudrait abréger les adieux. Elle serre tendrement son fils dans ses bras et le pousse doucement vers le wagon, auprès duquel attendent l'Empereur et le Prince Napoléon. Puis elle le rappelle, le presse encore une fois sur son cœur :

— « Adieu, Louis ! et surtout fais ton devoir ! »

Le train s'éloigne et la Régente, accompagnée de la Princesse Clotilde, rentre dans ses appartements où elle éclate en sanglots.

Autour de la gare de l'Est, vers les boulevards extérieurs, les reverbères ont été pris d'assaut; des grappes humaines s'attachent aux grilles, on s'entasse sur les escaliers pour voir passer le wagon impérial. —Quand il paraît, un grand cri : « Vive la France ! » sort de toutes les poitrines, et l'Empereur, penché à la portière auprès de son fils, salue la foule.

Après une courte halte à Épernay, le train arrive à 6 heures et demie à Metz où, sur le désir formel de Sa Majesté, aucune réception officielle n'est faite. Pas de députations, pas de discours; mais si la gare est à moitié déserte, une fourmilière humaine rend presque impraticables les rues qui mènent à la Préfecture.

Napoléon III et le maréchal Lebœuf sont dans la première voiture; le Prince Impérial occupe la seconde avec le Prince Napoléon. Il salue, sourit tout heureux à cette foule fanatisée qui lui jette des fleurs.

De grand matin, le lendemain, un des trois chevaux désignés pour le service de Son Altesse est amené devant la Préfecture.

En petite tenue, accompagné seulement de M. Bachon, le Prince va au campement des Grenadiers de la Garde, à celui des Voltigeurs. Dans la même journée, les Guides, les Dragons de l'Impératrice, les Cuirassiers de la Garde ont sa visite. Chez tous, il se fait présenter les officiers, cause avec les hommes, les nerfs surexcités par cette existence nouvelle.

La nuit venue, la fatigue le terrasse. L'Empereur télégraphie à l'Impératrice : « Louis va très bien. Il a dormi seize heures de suite. »

Le premier engagement, fébrilement attendu par le petit Prince, a lieu le 2 août.

Le canon tonne vers Sarrebrück et Napoléon III, ayant son fils à ses côtés, s'avance jusqu'à trois cents mètres du pont que les troupes françaises veulent enlever.

— « Papa, les balles sifflent bien fort ici ! » dit l'enfant tout impassible.

De Metz, aussitôt l'engagement, on envoie à Paris la dépêche destinée au *Journal Officiel :*

« ... L'Empereur assistait aux opérations et le Prince Impérial qui l'accompagnait partout a reçu sur le premier champ de bataille de la campagne le baptême du feu.

« Sa présence d'esprit et son sang-froid ont été dignes du nom qu'il porte. »

En même temps, un télégramme privé, qui devait faire répandre des flots d'encre, est envoyé par l'Empereur à l'Impératrice :

« Louis vient de recevoir le baptême du feu : il a été admirable de sang-froid et n'a nullement été impressionné...

« Nous étions en première ligne, mais les balles et les boulets tombaient à nos pieds.

« Louis a conservé une balle qui est tombée tout près de lui. Il y avait des soldats qui pleuraient en le voyant si calme. »

L'Impératrice se promenait dans le parc de Saint-Cloud quand la dépêche lui est remise.

Elle parcourt ce télégramme qui réjouit aussi bien son âme de Française que son cœur de mère; puis, marchant rapidement vers le poste des Voltigeurs, elle entre et leur lit le télégramme, transmis aussitôt après au Président du Conseil.

Le papier était encore sur le bureau de M. Émile Ollivier, quand un journaliste est introduit auprès de lui. Heureux de confirmer la nouvelle du succès, le

garde des Sceaux tend la dépêche à son visiteur, sans même songer à lui réclamer le secret. — Le lendemain matin, le télégramme confidentiel paraissait en première page du *Gaulois*, avec l'apparence d'un document officiel; et les adversaires d'épiloguer sans perdre de temps.

Le bruit de la victoire s'était vite répandu à travers Paris.

Au Vaudeville, M. Brindeau s'avançait sur la scène et lisait la dépêche officielle à une salle transportée. Le spectacle était interrompu, on réclamait la *Marseillaise* que venait déclamer Mme Marie-Laurent.

Cinq jours plus tard, la Régente rentrait précipitamment dans Paris, déjà menacée par l'émeute.

« Qu'il n'y ait parmi nous qu'un seul parti, celui de la France; qu'un seul drapeau, celui de l'honneur national! » disait-elle dans sa proclamation.

Pendant que l'angoisse planait sur la capitale, l'inquiétude n'était pas moins poignante au quartier impérial où, pour complaire à l'opposition [1], Napoléon III devait s'effacer devant le maréchal Bazaine, abdiquer toute direction militaire.

Le petit Prince qui, depuis la déclaration de la guerre, avait rêvé tant de visions glorieuses, dépérissait de jour en jour, vivant en une fièvre perpé-

[1] Cunéo d'Ornano. *La République de Napoléon*, p. 443 et suivantes.

tuelle, suivant pas à pas son père, dont le désespoir muet lui était une continuelle torture.

L'existence de cet enfant traîné d'étape en étape, assistant aux déroutes successives, voyant passer les convois de blessés, va être un atroce martyre. Devinant qu'on lui cache bien des choses, il épie l'arrivée des courriers, et quand le sommeil semble l'avoir vaincu, d'effroyables cauchemars le réveillent en sursaut.

M. Bachon, tombé malade au début de la campagne, avait été forcé de rentrer à Paris ; mais, en revanche, le capitaine Duperré quittait Cherbourg dès le 7 août, pour rejoindre Son Altesse à Metz. Avec M. de Lamey, le comte Clary et M. d'Aure, il l'accompagne le 14, quand l'Empereur se retire sur Verdun.

On arrive à Longueville, chez le colonel Hénocque, quand déjà le canon gronde vers Borny. Chaque fois qu'il l'entend, le Prince renaît à l'espoir : c'est peut-être le succès tant rêvé. Il voudrait attendre les nouvelles et à grand'peine on le décide à gagner sa chambre.

Debout dès le jour, il apprend l'heureuse issue de la bataille et se précipite chez son père.

— « Nous les avons donc battus ! s'écrie-t-il en sautant à son cou ; c'est le seul bouquet que je puisse vous offrir pour votre fête ! » — Puis, agitant son képi, il lance un joyeux : « Vive l'Empereur ! »

Le voilà si persuadé que les épreuves sont finies, la victoire décisive est pour lui si certaine que jamais Quinze Août célébré à Paris, avec tout son cortège de fêtes et de lumières, ne l'a rempli d'autant de joie.

C'est le dernier instant de bonheur que lui garde la terre de France !

A peine est-il sorti de la maison avec l'Empereur que des obus éclatent, frappant mortellement un officier à quelques mètres du prince.

En hâte, il faut gagner Gravelotte où un cultivateur, M. Plaisant, offre deux modestes chambres.

Le soir, la maison militaire est réunie à la table de l'Empereur ; personne n'ose interrompre le silence morne qui fait plus douloureux encore ce repas du 15 Août, dans une salle de village à peine éclairée, sous la menace de l'ennemi qu'on sait à quelques kilomètres.

Tout à coup, le Prince se lève et tendant son verre : « A notre victoire prochaine ! »

L'Empereur jette sur lui un regard de tristesse et l'enfant se rassied, les yeux gros de larmes.

Le 16, ils sont à Verdun où les reçoivent le sous-préfet, M. de Beaupin-Beauvallon, et le maire, M. Charles Benoit.

Déjà tout le matériel du chemin de fer a été évacué vers Châlons. Il ne reste dans la gare qu'un wagon de troisième classe, abandonné en un coin sous un soleil de feu.

A midi, sans même avoir permis qu'on plaçât sur la banquette les coussins de sa voiture, Napoléon III y monte avec son fils et quelques officiers. Ils quittent Verdun dans ce compartiment surchauffé, dont l'atmosphère écrasante est un nouveau supplice pour le malheureux enfant.

A la première halte, l'Empereur demande un verre d'eau et le Prince y plonge les doigts, les promène sur son front pour apaiser la brûlure qui l'anéantit.

De Reims on arrive à Châlons.

Quels retours vers le passé vont étreindre le cœur du petit Prince en revoyant ce camp où la vie lui apparut si rayonnante! En quelle douloureuse vision repassent les parades, les revues superbes, tant de jours de fête ! Et pourtant il espère encore. Pour gagner à sa foi les courages chancelants, les âmes lassées qui l'environnent, il parcourt les rangs, s'arrête aux ambulances, parle de la victoire qu'il prévoit, de la revanche qui approche.

C'est un affreux déchirement quand, au matin du 27 août, il apprend qu'il faut quitter le quartier impérial. Il ne peut croire à une décision aussi cruelle, il s'attache à son père et ne consent à partir que sur la promesse que la séparation sera courte.

Entourée de MM. Duperré, Clary, Lamey et d'Aure, escortée d'un détachement des Cent-Gardes commandé par le lieutenant Watrin, Son Altesse gagne Mézières en passant par Poix.

On est à peine installé à la préfecture qu'une dépêche de l'Empereur rappelle son fils à Sedan.

Il y reste vingt-quatre heures au milieu des pires incertitudes. L'approche de l'ennemi est tour à tour affirmée et démentie ; enfin, après des ordres contradictoires, il faut reprendre, le 30 août, le chemin de Mézières, avec une courte halte à Vrignes-aux-Bois où le Prince veut visiter les ambulances, donner aux blessés les derniers louis demeurés dans sa bourse.

Terrassé par la fatigue, il consent à prendre quelque repos à la préfecture des Ardennes. Il vient de s'endormir quand les rumeurs les plus menaçantes commencent à circuler. Effrayé, le comte Clary le réveille un peu avant minuit ; mais à l'annonce qu'il faut partir encore, le petit Prince se révolte, déclare qu'il se défendra dans Mézières.

Les prières de ceux qui l'entourent finissent par vaincre sa résistance : il se décide à partir, en pleine nuit, pour Avesnes, où M. Hannoye, président du tribunal civil, lui offre sa maison.

Les journées du 31 août et du 1er septembre se passent sans alerte sérieuse, mais on est privé de tout renseignement précis et les officiers de Son Altesse vivent en des transes continuelles, sans dépêche de l'Empereur, effrayés de la responsabilité qui pèse sur eux.

Maintenant des bruits arrivent, vagues encore : une action serait engagée, dont l'issue semble menaçante pour notre armée. On quitte Avesnes pour se replier

sur Landrecies, où M. Marie Soufflet sollicite l'honneur de recevoir le Prince Impérial.

D'une heure à l'autre les communications peuvent être interrompues avec Paris. Pendant que la ligne est libre encore, le capitaine Duperré veut aller prendre les ordres de la Régente. — Il rentre à Landrecies dans la soirée du 3 septembre et, d'après les instructions qu'il rapporte, il faut se rapprocher plus encore de la frontière.

Dans l'entourage du Prince Impérial, on ne sait rien encore de l'effroyable journée ; l'enfant ne soupçonne pas le terrible martyre qui vient de torturer son père.

« L'Empereur depuis le matin, d'un œil calme et sans une plainte, écrit M. Étienne Lamy[1], avait vu s'évanouir ses dernières chances, se fermer autour de lui toutes les issues. Il s'était contenté de donner l'exemple du courage, seule autorité qu'il n'eût pas abdiquée. Bien que le mal dont il souffrait changeât pour lui tout mouvement en douleur, il était resté plusieurs heures à cheval, et longtemps immobile sur des places dangereuses de la bataille... Mais les coups ne frappèrent qu'autour de lui. La fortune lui refusait tout, même la mort. Ou plutôt elle lui donna sans la mort l'agonie... »

Le 4 septembre, dès le matin, le Prince Impérial quitte Landrecies pour Maubeuge. Ce n'est ni chez

[1] Etienne Lamy. *La fin du second Empire.*

le maire, M. Wolrand, ni dans la maison de M. Hamoir, député du Nord, mais sous le toit de Mme Marchand, que s'écouleront les dernières heures précédant le définitif exil.

Pâle, brisé, mais résolu à ne rien laisser voir de sa douleur, le petit Prince se promène un peu dans la ville, jusqu'au moment où arrive la nouvelle du suprême désastre.

A la nuit, le comte Clary reçoit deux télégrammes, le premier venu de Paris, l'autre envoyé par l'Empereur. Celui-ci dit de passer en Belgique, l'autre ordonne de gagner l'Angleterre.

La foule est houleuse ; des estaminets sortent les orateurs qui devinent que leur heure a sonné. L'énergie du lieutenant Watrin, les sabres des Cent-Gardes mettent encore une sourdine à leur ardeur, mais d'un instant à l'autre, les derniers défenseurs du Prince peuvent être débordés. Il ne faut pas que le fils de l'Empereur soit reconnu à la station, et on cherche dans la ville des vêtements pour Son Altesse, pour le capitaine Duperré et le comte Clary.

Le temps marche ; on apprend que le chef de gare a acclamé le nouveau régime et saisira avec empressement toute occasion de lui donner des gages ; il ne faut donc plus songer à prendre le train à Maubeuge. Mme Marchand offre de faire conduire le prince et ses aides de camp en voiture jusqu'à la halte la plus proche de la frontière. L'Enfant de France peut sortir sans être vu, par une porte donnant sur un chemin désert.

A Mons, personne n'est prévenu, aucune voiture n'est à la gare. Mais on a reconnu le Prince Impérial au moment où il montait dans l'omnibus de l'hôtel des Trois-Couronnes.

Cet hôtel où il prendra quelques moments de repos avant de poursuivre la route sur Namur, vit passer le Roi Louis, son aïeul, en 1806 ; quatre ans plus tard, Napoléon et Marie-Louise s'y sont arrêtés en allant à Laeken.

Ce jour-là, un gouvernement provisoire se proclamait lui-même à Paris ; sans vote du pouvoir législatif, sans consultation populaire, il décrétait la République. On oubliait l'ennemi pour ne songer qu'à abattre aigles et couronnes, à lacérer dans l'Hôtel de Ville les toiles d'Yvon et d'Horace Vernet, à jeter à la Seine les médailles à l'effigie impériale. On remettait au lendemain les soucis de la défense : pour aujourd'hui, c'était assez de besogne que de faire supprimer l'adjectif sur l'enseigne de la « Redingote grise », rue de Rivoli, que d'attacher à un reverbère de la place de la Concorde les chapeaux et les épées des sergents de ville désarmés ; que de « *purifier* », sur la place Clichy, le piédestal du maréchal Moncey, en voilant l'aigle d'un foulard rouge et en crayonnant au charbon des devises républicaines.

Las de briser, rassasié de ces heures de fête, Paris s'endort quand le petit Prince quitte Mons pour Namur.

M. le comte de Baillet, gouverneur de la province, averti de sa venue, le fait recevoir à la gare et conduire à l'hôtel du Gouvernement, où un souper est préparé.

Le 5 septembre, le comte Clary part, dès le petit jour, pour Verviers, où il sait devoir rencontrer l'Empereur. Du court entretien qu'il a eu avec Sa Majesté, l'aide de camp rapporte l'ordre de gagner immédiatement l'Angleterre par Ostende.

A 3 heures et demie, un fiacre s'arrête devant une petite porte de la gare donnant sur les glacis. Le Prince en descend et marche rapidement jusqu'au bureau du surveillant général où il attend le départ du train, causant avec le colonel Goffinet, commandant militaire de Namur et le colonel Beretzy.

Quand il paraît sur le quai, les femmes s'inclinent, les hommes se découvrent silencieusement et lui, très pâle, remercie avec un sourire douloureux.

Le train, passant par Charleroi, Braine-le-Comte, Gand et Bruges, arrive à Ostende dans la soirée.

A 8 heures du matin, le 6 septembre, le Prince quitte l'hôtel d'Allemagne où il a passé la nuit; une embarcation du yacht *Sea-Bird*, appartenant au comte Dumonceau, le conduit à bord du steamer belge *Comte de Flandre*, où la cabine du Roi est mise à sa disposition.

Cinq heures plus tard, le navire entre dans le port de Douvres où une centaine de curieux seulement attendent l'arrivée du paquebot.

Lorsque le Prince en descend, on le salue respec-

tueusement. M. Eborall, administrateur du South-Eastern-Railway, l'accompagne jusqu'à l' « Hôtel du Lord Warden », tandis qu'on prépare le train spécial qui le conduira à Hastings.

La nouvelle du débarquement du Prince Impérial s'est répandue dans Douvres ; un rassemblement se forme autour de l'hôtel où on ne veut admettre auprès de Son Altesse que le duc de Gramont, arrivé la veille, puis le maire et Mrs Birmingham.

Pour lui éviter un surcroît d'émotions et de fatigues, on trompe l'attente de la foule en passant par un escalier qui communique avec la gare. Le train se met en marche et arrive à Hastings à 5 heures.

C'est là qu'on attendra anxieusement des nouvelles de l'Impératrice dont nul ne sait le sort.

Marine-Hôtel, où les exilés sont descendus, est mitoyen avec Pelham-Cottage qu'habita quelque temps le prince Louis-Napoléon pendant son séjour en Angleterre.

Le 8 septembre, l'Impératrice qui avait fait la traversée de Deauville à Ryde sur le yacht de sir John Burgoyne, rejoint son fils. Quelques heures plus tard, la princesse Murat, la duchesse de Mouchy, la maréchale Canrobert, M. de Lavalette apportent leurs consolations à la douleur des exilés et dès la fin de la semaine, M. Filon rejoint son élève.

Sa Majesté ne pouvait rester à Hastings ; elle ne voulait pas davantage chercher une demeure qui eût

les apparences d'une installation définitive. Que réservait l'avenir, le jour où, la guerre finie, le peuple français serait librement consulté ?

On parle tour à tour de Brodnick-Castle, un domaine du duc de Hamilton dans l'île d'Arran, de la demeure de lord Ashburnham dans le comté de Sussex, ou simplement d'une villa aux environs de Torquay. Mais toutes ces résidences paraissent trop éloignées : c'est dans le voisinage même de Londres qu'il faut chercher.

D'autre part, le budget dont dispose la famille impériale est plus que modeste. Quoique le décret du 6 septembre n'en eût pas fait mention, les biens de l'Impératrice sont frappés du même séquestre que ceux de l'Empereur, sous ce prétexte qu'elle avait été mariée sans contrat et se trouvait soumise à la communauté légale [1].

Sur la ligne de Londres à Douvres, à un quart d'heure de la station de Chislehurst, s'élève Camden-Place, appartenant à M. Strode.

La demeure tient son nom de l'historien William Camden, qui y écrivit ses *Annals of the reign of queen Elizabeth* et y mourut vers la fin de 1623. Au sommet du plateau dominant les pentes de Chislehurst toutes parsemées de villas, la colline où les briques des cottages interrompent la monotonie des sapins et des grands arbres, une grille massive barre l'entrée d'une avenue.

[1] A. Gautier. *Étude sur la liste civile en France.*

Sur sa gauche, un peu cachée par un cèdre magnifique, voici Camden-Place, construction de style italien — avec un pavillon de deux étages flanqué d'ailes plus basses — où la brique domine, où la pierre n'apparaît que dans les sculptures et les balustres.

Meublée dans une note très artistique, entourée d'un beau parc où s'élève — comme un souvenir de Saint-Cloud — la lanterne de Démosthène, Camden-Place conviendrait à Sa Majesté qui pourrait y attendre, avec son fils, la fin de la captivité de l'Empereur.

Prévenu de ce désir et sachant aussi les ressources restreintes de la cassette, M. Strode met sa villa à la disposition des exilés pour la somme de mille francs par mois, à partir du 15 septembre.

L'Impératrice y entre le 24. Elle habite l'aile droite, ayant auprès d'elle Mme Lebreton et Mlle de Larminat ; le Prince est dans l'aile gauche avec MM. Duperré et Clary, M. Filon et Louis Conneau qui est venu le rejoindre, en passant par Wilhelmshœhe.

Chaque matin arrivent les nouvelles de France. A Chislehurst on ne songe ni au trône perdu, ni aux souffrances passées ; on oublie trahisons et lâchetés pour ne voir que les désastres répétés qui frappent la patrie.

« Il ne s'agit pas de sauver l'Empire ; il s'agit de sauver la France, » disait la Régente quand déjà la

révolution grondait autour des Tuileries. La même pensée la guide encore et, de son exil, elle s'acharne à lutter pour la terre qui l'a chassée.

Les négociations entamées avec le Tzar et l'Empereur d'Autriche par le général Fleury et le comte de Mosbourg pour amener une intervention de ces puissances, elle les poursuit seule — maintenant que ces ambassadeurs ont été brutalement révoqués par la Défense nationale. Et on le sait si bien en France, que le gouvernement charge, le 24 octobre 1870, M. Tissot, son représentant à Londres, d'aller remercier l'Impératrice de toutes les démarches qu'elle a tentées.

Le Prince suit les nouvelles avec une égale anxiété. — « Si Trochu sauve Paris, s'écrie-t-il, je lui pardonne tout le mal qu'il nous a fait[1] ! »

Ce qu'on ne laisse pas arriver jusqu'à lui, ce sont les pamphlets ignobles, les caricatures infâmes multipliées à plaisir, ces libelles sans nom contre lesquels Louis Veuillot aura cette honnêteté vaillante de protester hautement.

Quand, après la guerre, l'Impératrice le remercia d'avoir ainsi pris sa défense, l'écrivain légitimiste lui répondit :

« ... Le silence m'aurait fait le complice des traîtres non moins vils qui permettaient ces infamies ; mais la pensée de Vous défendre, Madame, n'a pu

[1] Cunéo d'Ornano. *La République de Napoléon.*

me venir; personne n'était trompé. Aux yeux du monde entier, l'Impératrice Eugénie a gardé le plus magnifique rayon de la couronne : sa gloire de femme échappe à la catastrophe, comme l'oiseau qui s'envole de l'arbre qui tombe, et ce bel honneur restera sur le front de son fils. »

Arrivés en Angleterre presque sans ressources, Sa Majesté et le Prince Impérial mènent à Camden-Place une existence à laquelle plus d'un de leurs ennemis se plierait difficilement. Ni chevaux, ni voitures ; et le service est trop incomplet pour qu'on puisse songer à retenir les fidèles auprès de soi.

M. Filon, avec l'assentiment de l'Impératrice, s'est rendu à l'armée de la Loire pour demander son incorporation dans les rangs des mobilisés : M. Gambetta le fait arrêter et conduire, après trois semaines, au bateau qui le ramènera en Angleterre. Le capitaine Duperré sollicite en vain du comte de Bismarck de lui rendre sa parole. Et jusqu'à la fin de la guerre, la cour de l'exil est composée de Mme Lebreton, Mlle de Larminat, MM. Clary, Duperré, Lamey, le baron Corvisart, le Dr Conneau, M. Pietri. Mmes Aguado et de Saulcy habitent dans Chislehurst et viennent chaque matin à Camden-Place.

Dans l'entourage impérial, on s'occupe activement à réunir des secours pour les femmes et les enfants des soldats français prisonniers en Allemagne. Sa Majesté se donne tout entière à cette œuvre, payant

de sa personne, communiquant à tous un peu de son énergie; mais pour des motifs de haute délicatesse, elle se refuse à laisser son nom figurer en tête d'aucune liste.

Quand, au mois de décembre, l'Impératrice à qui on venait seulement de révéler toute la gravité de la maladie de l'Empereur, partit pour Wilhelmshœhe, le Prince la supplia en vain de l'emmener. Elle redoutait pour lui plus encore les émotions que les fatigues de ce voyage et ne se laissa pas vaincre par les larmes de son fils qui resta à Camden-Place durant sa courte absence.

Depuis les terribles journées du mois d'août, la vision de la guerre, de ses carnages, le souvenir de tous ces blessés, la mémoire de tant d'affreuses tristesses étaient sans cesse présents à l'imagination du Prince Impérial. Des cauchemars sanglants hantaient son sommeil.

Aussi la nouvelle de la paix lui fut comme un passager oubli de sa douleur.

Le 27 février 1871, il écrivait à M. Pierre de Bourgoing :

« Mon cher Bourgoing,

« C'est un bien grand soulagement pour nous qui sommes si loin du pays, de penser qu'à présent on ne se bat plus en France; en effet vous ne sauriez croire combien c'est pénible, quand on ne peut faire pour sa patrie que des vœux, de penser qu'à chaque

minute qui s'écoule des centaines de Français tombent sur les champs de bataille. On se reproche chaque bouchée de viande, chaque gorgée de vin en pensant aux pauvres gens qui meurent presque de faim dans nos villes et dans nos places fortes. Espérons que la fin de nos misères est proche et que la France pourra bientôt fermer ses plaies.

« Croyez bien, mon cher Pierre, que je pense souvent à vous !

« Faites, je vous prie, mes amitiés à monsieur et à madame de Bourgoing.

« Je vous embrasse de tout cœur.

« Votre très affectueux ami,

« Louis-Napoléon. »

Mais voici, après tant de jours sombres, la première heure rayonnante : l'Empereur est libre, il annonce son arrivée et le cœur du petit Prince est tout en joie à la pensée de retrouver son père.

Des dépêches publiées depuis l'avant-veille par les journaux anglais disent les étapes du voyage de Napoléon III et, au matin du lundi 20 mars, le quai de Douvres est envahi par la foule, avertie du débarquement prochain.

A une heure, l'Impératrice et le Prince Impérial arrivent de Chislehurst. Le prince Louis-Lucien Bonaparte, le prince Murat, le Dr Conneau, le major Dickson et lady North sont avec eux. Reçus à la descente du wagon par M. Cockburn, directeur

général du mouvement, ils se rendent à « l'hôtel du Lord Warden » et y attendent le moment où le bateau d'Ostende est signalé.

Le navire approche et, quand la foule reconnaît Napoléon III debout sur le pont, de longues acclamations s'élèvent. Lui sourit et salue, tandis que les cris de bienvenue grandissent et qu'on s'écrase auprès du débarcadère où le vapeur va être amarré.

M. William-Henry Payn, capitaine du port, s'approche de Sa Majesté, lui rappelle que, quinze ans auparavant, c'est lui déjà qui offrit à l'Empereur des Français les vœux de la ville de Douvres.

Au milieu de la multitude, les policemen ouvrent lentement un chemin jusqu'à l'endroit où attendent l'Impératrice et le Prince, tout pâle d'émotion. Il peut enfin étreindre son père et garde sa main dans la sienne pendant qu'entre deux haies vivantes, qui par instants se rejoignent, la famille impériale réussit à gagner l'hôtel.

A ces cris de la foule qu'il n'a plus entendus depuis longtemps, à ces vivats qui lui rappellent tant d'années heureuses, le petit Prince sent revivre ses espérances et se serre plus tendrement encore contre l'Empereur.

Quand le moment est venu de regagner Chislehurst, des fleurs sont offertes à l'Impératrice et les mêmes acclamations qui ont accueilli le navire, saluent le train qui emporte Napoléon III.

Les catastrophes de la Commune venaient bientôt apporter un nouveau déchirement à ce cœur tant blessé déjà. Ce que pleurait le Prince, ce n'était pas la destruction des Tuileries, l'irrémédiable anéantissement des souvenirs de l'enfance, mais les ruines semées à travers son Paris qu'il continuait à chérir d'une immense tendresse; c'était aussi la mort des amis dévoués, tombés parmi les otages. La fin cruelle de l'abbé Deguerry lui fut une douleur profonde, dont il parla longtemps.

Maintenant que la paix est signée, de nombreux fidèles des années heureuses, leur tribut payé à la patrie, veulent acquitter la dette de reconnaissance : ils viennent à Camden-Place, où une cour véritable se groupe autour des exilés. On y voit le duc de Padoue, le prince de la Moskowa, les généraux Douay et d'Espeuilles, MM. Boinvilliers, Pinard, de Lauriston, Levert, de Castex, de Cossé-Brissac, Aguado, Carette, le général Pajol, le duc de Mouchy, le général Castelnau, le baron Lambert et son fils, etc.

Ce n'est pas l'existence fastueuse des Tuileries qu'ils retrouvent à Chislehurst. Pendant que la liquidation de la liste civile commence à Paris, que dans l'ancien manège du Prince Impérial, le marteau de Me E. Scribe disperse aux hasards des enchères l'argenterie, la vaisselle, les chevaux, les armes, jusqu'à la lingerie échappés à la destruction, on est, en Angleterre, réduit au strict nécessaire.

Aucun luxe de table, nulle distraction autre que la conversation dont la France est le constant, l'unique sujet. La même simplicité règne dans la toilette.

Prenant son fils contre lui, s'isolant en quelque coin des salons, Napoléon III n'avait de joie plus profonde que la causerie intime qui suivait le dîner, se prolongeait jusqu'à l'heure où le Prince regagnait sa chambre — confidences mutuelles où le père se faisait plus jeune pour parler à l'enfant, où l'âme de l'enfant se livrait tout entière.

— « Je ne sais ce que la Providence me réserve, disait l'Empereur à l'un de ses fidèles, mais je crois — et c'est ma grande consolation — qu'elle me laissera achever mon œuvre. Si ce n'est moi, ce sera mon fils. »

Aussi, bien loin qu'elles soient ralenties par l'exil, les études du Prince Impérial semblent y puiser une impulsion nouvelle.

Levé à 6 heures, il est au travail jusqu'à 11, et ne l'interrompt que pour aller auprès de ses parents. Une partie de crocket ou une promenade à travers le parc succèdent au déjeuner, puis l'étude reprend jusqu'à 5 heures.

M. Filon s'est adjoint quelques professeurs qui viennent de Londres chaque semaine, entre autres M. Lennheim pour l'allemand, M. Richards pour les hautes mathématiques. Mais l'Empereur s'est réservé

la direction générale de l'éducation de son fils, l'initiant en de longs entretiens à sa tâche future.

— « Mon père, disait le Prince, m'a toujours parlé depuis 1870 comme on parle à un homme. Il était, prétend-on, silencieux : que de choses pourtant il m'a dites, qui me restent gravées dans la mémoire et dans le cœur ! »

L'amour du peuple qu'il lui apprenait aux Tuileries dès ses premières années, Napoléon III veut encore le fortifier chez son fils, en même temps qu'il fait pénétrer plus avant dans son âme les sentiments de bonté, d'indulgence et de pardon; aussi l'oubli des injures qu'il pratiqua avec tant de grandeur. — « Quand un soldat se déshonore, il faut le plaindre et n'en plus parler! » Ce fut là son seul jugement, un jour qu'on attaquait devant lui un général qui avait trahi tous ses serments.

Dans une proclamation au Peuple Français, Napoléon III, avait exposé une fois de plus le programme du parti impérialiste, résumé en cette ligne : « Tout ce qui est fait sans votre participation directe est illégitime. »

Cette doctrine du plébiscite, le père l'expliquait, la commentait à son fils. Il la lui redira encore, par delà le tombeau, dans son testament :

«... Qu'il n'oublie jamais la devise : « Tout pour

« le peuple Français ! » Qu'il se pénètre des écrits du prisonnier de Sainte-Hélène, qu'il étudie les actes et la correspondance de l'Empereur; enfin qu'il se souvienne, quand les circonstances le permettront, que la cause des peuples est la cause de la France. »

Dans une lettre écrite à M. Clément de Royer, se dessine le caractère décidé du jeune Prince; on y sent comme une autorité naissante, une volonté qui s'affirme déjà.

Camden-Place Chislehurst (Kent).

« Monsieur,

« La lettre que vous m'avez écrite et où vous m'exprimez en termes si affectueux votre attachement m'a profondément touché, ainsi que Leurs Majestés à qui je l'ai montrée.

« L'Empereur m'a appris du reste à apprécier votre amitié par le prix qu'il attache à celle de Monsieur votre père.

« Il m'est bien agréable d'apprendre de vous que les dates des 15 et 25 août, ont excité quelques regrets parmi ceux qui sont restés fidèles à la cause de l'Empereur.

« Nos pensées sont du reste toujours avec ceux qui sont en France et dont l'amitié nous est connue.

« Maintenant plus que jamais nous pensons à notre chère patrie, car cette époque de l'année nous rappelle de bien cruels souvenirs.

« C'est avec un sentiment de vive reconnaissance. que je suis, Monsieur,

« Votre affectionné,

« Louis-Napoléon.

« Le 8 septembre 1871. »

Au mois de septembre, l'Impératrice va passer quelque temps en Espagne auprès de Mme la Comtesse de Montijo. Napoléon III et le Prince l'accompagnent jusqu'à Southampton et se rendent à Torquay, où ils vont séjourner six semaines.

Dès son arrivée à Madrid, l'Impératrice s'occupe de vendre les propriétés qu'elle possède en Espagne; la liquidation de la liste civile menace de s'éterniser et il faut, à tout prix, trouver des ressources.

« Je suis bien aise, lui écrit l'Empereur, de ce que tu me dis au sujet de tes projets de vente. Je comprends tout ce que cela doit te coûter ainsi qu'à ta mère, de te défaire de propriétés qui sont depuis si longtemps dans ta famille. Mais c'est un sacrifice qu'il est nécessaire de faire pour assurer l'avenir de notre cher fils. »

A Torquay, Napoléon III et le Prince sont entourés des plus respectueuses attentions, l'objet des plus délicats hommages. Le jour où ils acceptent l'invitation du Rowing-club, le pavillon tricolore flotte à l'arrière de leur embarcation; l'air de la *Reine Hortense* résonne quand l'Empereur passe devant le

front des tirailleurs ; lors d'une excursion à Plymouth, ils sont reçus par le vice-amiral W. Houston-Stewart. Et partout des acclamations retentissent sur leur passage, les accueillent dans chaque ville.

Quoique l'Impératrice doive rester en Espagne jusqu'à la fin de novembre, l'Empereur et son fils regagnent Chislehurst le 18 octobre, ramenant de Torquay trois chevaux qui seront les premiers hôtes des écuries de Camden-Place.

Les souffrances de Napoléon III, tant aggravées par les cruelles fatigues, par les angoises terribles de la guerre, semblent s'être apaisées et ses médecins lui permettent de remonter à cheval. C'est le 23 octobre qu'il fait sa première promenade.

La joie du petit Prince, à sortir ainsi aux côtés de son père, se double du plaisir de prolonger la course hors des limites du parc. De nombreuses menaces parvenues à Camden-Place, font redouter quelque tentative meurtrière des réfugiés français ; les rapports transmis à Scotland-Yard appuient ces craintes et le gouvernement de la Reine organise une surveillance active autour de Napoléon III et de son fils. Durant ses récréations, le Prince Impérial est presque toujours retenu dans le voisinage de la maison, où tout danger d'attentat semble plus facilement écarté.

Mais que des Français arrivent à Chislehurst, alors la grille s'ouvre toute grande, comme le 14 novembre, devant la députation venue de Paris pour la Sainte-

Eugénie. L'Impératrice est encore en Espagne; l'Empereur et le Prince reçoivent les délégués dans le grand hall.

— « Sire, dit leur président, nous vous apportons les regrets de la patrie dont nous sommes l'écho fidèle... »

Aux vœux qu'il forme pour le prochain retour en France, répondent des cris enthousiastes.

Ce n'est pas seulement par d'anciens sujets qui n'oublient pas les années de prospérité et de richesse, que la famille impériale est acclamée. Les Anglais ont été vite conquis par la bonté profonde de Napoléon III et l'infatigable charité de l'Impératrice, par cette grandeur dans l'infortune et cette dignité aux pires journées de l'exil; sur eux, le jeune Prince aussi exerce le même charme tout-puissant qui l'avait fait l'idole de Paris. Venus de l'aristocratie ou du peuple, les témoignages de respect et d'affection se multiplient.

Le jour de leur fête annuelle, les ouvriers employés aux travaux de drainage du district de Greenwich, passent en bandes, précédés de leur musique, sur la route qui longe Camden-Place. On s'arrête devant la grille et les cuivres attaquent une bruyante fanfare qui attire Leurs Majestés et le Prince surpris de cette aubade inattendue.

Le doyen s'approche d'eux, exprime au nom de tous « l'espoir que les nuages se dissiperont, que

bientôt l'Empire sera rétabli ». Napoléon III parcourt les rangs, serre les mains qui se tendent vers lui et avec de joyeux hurrahs, les ouvriers s'éloignent.

Au mois de décembre 1871, une profonde tristesse plane sur l'Angleterre : le prince de Galles est dangereusement malade, les bulletins les plus alarmistes se succèdent; on prie dans toutes les églises. Aussi, quand la fièvre typhoïde est vaincue, la joie populaire éclate en manifestations touchantes.

La Reine a choisi la date du 27 février 1872 pour les actions de grâces solennelles dans l'église de Saint-Paul. Londres est en liesse ce jour-là, s'écrase sur le parcours du cortège. — Une voiture de gala attelée de quatre chevaux traverse Pall-Mall. On y a reconnu la famille impériale de France et on lui fait fête jusqu'au palais de Buckingham où elle assistera, du balcon dominant Green-Park, au départ et au retour du cortège.

Dans l'armée les sympathies sont pareilles. Maintes fois les cadets de Woolwich, le régiment écossais ou la brigade d'artillerie du général Wood viennent manœuvrer à Chislehurst, sous les yeux de l'Empereur et de son fils.

Maintenant le Prince Impérial suit les cours du collège royal. Levé avant le jour, il quitte le travail à 9 heures et prend le train pour Londres avec son camarade Louis Conneau et M. Filon. On déjeune

au restaurant entre deux classes et l'on ne rentre pas à Chislehurst avant 4 heures.

C'est alors une longue course à pied ou la promenade à cheval avec l'Empereur, puis l'étude reprend jusqu'à l'approche du dîner. La soirée appartient toujours aux longues causeries entre le père et le fils.

Souvent aussi les œuvres de charité ont la visite du Prince Impérial. Invité à l'inauguration de l'école catholique fondée à Klington pour les enfants pauvres, le Prince est reçu à l'entrée de l'église, conduit au fauteuil qui lui est préparé dans le chœur.

A S. E. le cardinal Manning qui préside la cérémonie, un des pensionnaires présente une adresse de reconnaissance. — « Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, répond le prélat, car en venant ici, je remplis mon devoir. Remerciez le Prince Impérial dont la présence parmi nous est un acte de charité, puisqu'il a voulu s'associer, dans cette solennité, aux plus humbles de ses frères en Jésus-Christ. »

A l'issue de la cérémonie, le duc de Norfolk, lord Gainsborough, tous les membres bienfaiteurs de l'œuvre sollicitent l'honneur d'être présentés à Son Altesse qu'une foule impatiente attend au dehors de l'école.

Même accueil chaleureux lui est fait à l'ouverture de la *Maison des petits Enfants* de Farningham, où Lord Frederick Cavendish, aux applaudissements de toute l'assistance, propose sa santé. — Une autre fois,

c'est dans le parc de Camden-Place qu'il reçoit les élèves des écoles protestantes de Wallworth.

La préoccupation dominante de l'Empereur était que l'exil n'interrompît pas les études militaires de son fils; aussi souhaitait-il ardemment lui voir suivre les cours de l'Académie royale de Woolwich.

Sur le désir qu'il en exprime au mois de juin, M. Cardwell, secrétaire d'État pour le département de la guerre, accorde au Prince l'autorisation d'entrer avec la promotion de novembre.

Pour se reposer du travail excessif des précédents mois, le Prince part pour l'Écosse avec l'Impératrice dans les derniers jours de juillet.

Quoique sa Majesté, désireuse de garder l'incognito, voyage sous le nom de la comtesse de Pierrefonds, tous les membres de la corporation d'Edimbourg s'inscrivent à son hôtel et se font, le lendemain, présenter au Prince Impérial qui est venu visiter la chambre du Conseil.

Après avoir parcouru l'Écosse, les voyageurs gagnent l'île de Wight. De Cowes, où ils établissent leur résidence, les excursions sont fréquentes : on réclame partout l'honneur d'une visite du jeune Prince.

Ce qu'on admire en lui, ce n'est pas seulement cette affabilité si douce qui continue chez le jeune homme la grâce souriante de l'enfant; c'est aussi son

intrépidité, c'est la bravoure sans pose qui lui fait affronter, comme en se jouant, tous les dangers.

Lors de son séjour à Cowes, pendant un après-midi à bord du yacht du comte de Harrington, il court à travers la mâture avec une hardiesse qui terrifie l'équipage.

Une autre fois, durant une visite à Oakley-Court, chez Lord Otto Fitzgeralds, des courses en canot sont organisées sur la Tamise. Dans chaque embarcation, une dame accompagne le rameur.

Tout à coup l'aviron du Prince Impérial tombe à l'eau et le courant l'emporte trop vite pour qu'il songe à le reprendre. Alors il saute dans le fleuve, saisit d'une main la corde qui pend au canot, l'entraîne de la sorte derrière lui tout en nageant et arrive premier au but.

Cavalier incomparable, il prenait plaisir, sur les routes de campagne, à épouvanter les passants par la rapidité de sa course. Beaucoup s'arrêtaient éperdus et lui criaient : « Vous allez vous casser le cou ! »

Un jour de 1878, chez le duc de Hamilton, on présentait « lord Harry », un cheval que nul n'avait pu réussir à monter. Soudain le Prince prend son élan, bondit sur l'animal qui, surpris et dompté par cette brusque attaque, ne parvient pas à se défaire de son cavalier.

Le 10 novembre 1872, le Prince Impérial entrait à l'Académie de Woolwich, non pas avec le titre de Cadet, mais comme simple élève militaire.

Dans la tour de l'ouest, formant l'aile droite de la première cour, un appartement a été préparé pour Son Altesse et Louis Conneau, admis le même jour à l'École. Par un petit escalier de bois on arrive au premier étage composé d'une sorte d'antichambre minuscule sur laquelle ouvrent trois portes : en face, la salle à manger ayant vue sur la cour, à droite le cabinet de travail, à gauche le salon, dont la fenêtre donne sur le jardin du colonel.

De cet appartement, aujourd'hui transformé en bureaux, on ne retrouve que les murailles. Seul, le nom de « Napoléon » tracé par le Prince, près de la porte d'entrée, rappelle qu'il vécut là. Avec un soin pieux on conserve la signature, entourée d'un cadre, recouverte d'une glace ; et devant ces traits de crayon hâtivement jetés là par l'héritier du plus grand nom du monde, plein de vie et d'espoir, l'émotion est poignante.

Le soir, après la dernière classe, le Prince Impérial regagne le cottage situé au n° 51 du Woolwich-Common, où l'attend M. Filon. Il y dîne puis y travaille encore.

L'Empereur voulait que l'éducation de son fils fût en tout semblable à celle de ses camarades, qu'il eût sa part des revues, des exercices. Sur les grands gradins de la classe de chimie il a, comme les autres, sa place marquée par un numéro d'ordre ; au cours

de fortification, près de la table surchargée de modèles d'attaque ou de défense en miniature, rien ne distingue le pupitre du Prince Impérial. Avec tous ceux de sa promotion il va à la batterie, fait les travaux de terrassement ; avec eux aussi on le retrouve au jeu de racket, sur les terrains du foot-ball.

A l'heure du déjeuner, il s'assied dans le grand réfectoire aux allures de chapelle, avec ses verrières enchâssées en des colonnettes exquises, dans ce hall tout garni d'écussons et d'armures, où sont exposés, l'année durant, les boucliers gagnés dans la lutte avec Sandhurst.

Chaque samedi, Son Altesse rentre à Chislehurst et ne retourne à Woolwich que le lundi matin. Trois lieues seulement séparent Camden-Place de l'Académie militaire et l'Empereur les franchit parfois pour aller voir son fils, s'entretenir de ses études avec les maîtres de l'Ecole.

A la fin de l'année, le mal dont il souffre depuis 1866 fait de rapides progrès. Quoiqu'on lui ait interdit la voiture, il veut encore aller jusqu'à Woolwich ; le prince Napoléon-Charles Bonaparte l'accompagne dans cette visite dernière, au retour de laquelle une crise terrible se déclare.

Sur les conseils de ses médecins, l'Empereur se décide à subir une suite d'opérations, en l'issue desquelles chacun semble avoir confiance. — Le résultat des deux premières est tel que le Prince Impérial,

dont les craintes sont calmées, rentre à l'Académie militaire.

Au milieu des souffrances, la pensée de Napoléon III est auprès de son fils.

— « Où donc est Louis ? » dit-il à l'Impératrice, au sortir d'une crise plus douloureuse.

— « Il est retourné à Woolwich. Voulez-vous le voir ? »

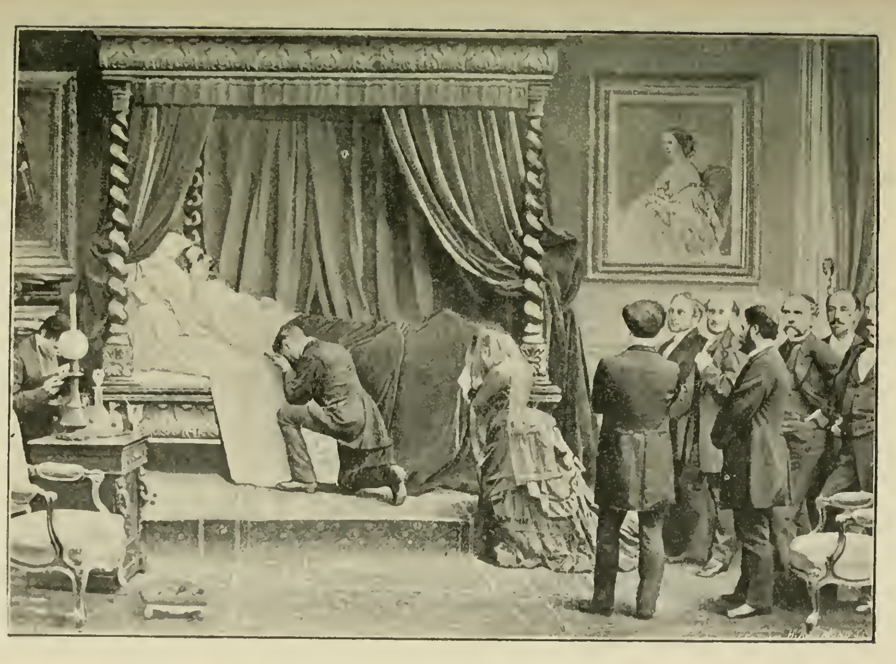
— « Non ; non. Il travaille : je ne veux pas qu'on le dérange. »

Dans la matinée du 9 janvier 1873, l'Empereur semblait assez rétabli pour supporter une dernière opération : même, l'Impératrice se disposait à aller porter les meilleures nouvelles à son fils, quand soudain l'état s'aggrave ; les progrès du mal sont effrayants.

Bientôt il ne peut plus parler, mais ses yeux semblent chercher son enfant et il a un pâle sourire quand l'Impératrice lui dit : « Louis va venir, mon ami. »

Le Prince Impérial partait à l'exercice, le fusil sur l'épaule, lorsque le comte Clary, qui a reçu la mission de le venir chercher, se présente à Woolwich. On part rapidement.

Avant que la voiture soit arrêtée devant Camden-Place, le Prince saute vers la porte, interroge des



LA MORT DE L'EMPEREUR NAPOLÉON III

yeux les premières personnes qui se présentent. — Devant ces visages consternés, devant ces larmes, il chancelle ; puis, se redressant, court à l'escalier, le franchit en quelques bonds et se trouve devant sa mère qui sort en pleurant de l'appartement de l'Empereur.

— « La vérité ? Je veux la savoir. »

Les sanglots étouffent l'Impératrice qui ne peut répondre qu'en lui ouvrant les bras.

Le Prince se précipite dans la chambre de son père, tombe à genoux devant le lit de fer sur lequel le corps est étendu. Il commence à réciter le *Pater* puis se relève brusquement et s'enfuit en disant : « Je ne peux pas ! je ne peux pas ! »

L'Empereur n'était plus ! En celui que beaucoup, hier encore, appelaient « le petit Prince », s'incarnaient à présent toutes les espérances du parti de l'Appel au Peuple.

En France, l'émotion causée par la mort de Napoléon III fut foudroyante. A la première nouvelle parvenue à Paris, tandis que de véritables pèlerinages s'organisent, qu'une armée de fidèles s'apprête non seulement à aller rendre un suprême hommage à l'Empereur, mais aussi à affirmer sa foi au Prince Impérial, soixante mille personnes s'inscrivent, dans la rue de l'Élysée, à l'hôtel de M. Rouher.

Les cours étrangères prennent le deuil, des télé-

grammes de condoléances sont envoyés par tous les Souverains. Sur l'ordre du Tsar, le comte Schouvaloff, chargé d'une mission extraordinaire auprès du cabinet de Saint-James, se présente à Chislehurst.

Dans la soirée du 9 janvier, le désespoir du Prince, en proie à une crise de sanglots devant le corps de son père, avait tant effrayé l'entourage que, sur l'instance de tous, il consentait à se retirer dans la maison du comte Clary, voisine de Camden-Place.

Mais quand arrivent les premiers courtisans du malheur venus de France, il veut, dominant la douleur qui l'étreint, les recevoir, leur parler. A la duchesse de Malakoff, dont la mère avait péri, en 1872, dans un accident de chemin de fer, il dit : « Ah! Madame la Maréchale, nous avons bien pensé à vous l'année dernière, nous avons partagé votre douleur; mais c'est aujourd'hui seulement que je la comprends. »

Devant le corps de Napoléon III, revêtu de l'uniforme de général de division, trente mille personnes défilent silencieusement dans le grand hall de Camden Place. Le Prince de Galles et le Duc d'Edimbourg, venus les premiers de tous, sont reçus par le Prince Impérial, entouré du Prince Napoléon, du prince Murat, du général Fleury, de M. Rouher et du duc de Bassano.

Puis, c'est le long cortège des noms glorieux et des serviteurs obscurs, les chambellans des Tuileries

mêlés aux ouvriers des faubourgs, une procession de couronnes, de fleurs, aussi de drapeaux tricolores.

Pour que l'exilé dormît son grand sommeil sur un peu de terre de la patrie, M. Delessert en a apporté une caisse recueillie dans le jardin des Tuileries : elle fera un lit au cercueil. Mais avant de le fermer à jamais, on veut retirer du doigt de l'Empereur l'anneau de mariage de Napoléon Ier. Le Prince s'y oppose et sur la poitrine de son père, où sont attachés, avec le ruban de la Légion d'honneur, la médaille militaire, la médaille d'Italie et l'ordre de l'Épée de Suède, il place le portrait de l'Impératrice et le sien.

Le 14 janvier, la veille des funérailles, pendant qu'il est auprès de sa mère, quelqu'un vient demander à l'Impératrice de donner ses ordres pour certain détail du cérémonial. — « Parle, Louis! c'est à toi de décider à présent », dit-elle, en se tournant vers son fils; et lui, pour toute réponse, s'agenouille devant elle et lui baise tendrement les mains.

Derrière le char funèbre, le Prince Impérial s'avance seul, en manteau de deuil, et chacun remarque la naturelle et imposante dignité de son attitude. C'est bien l'héritier de « l'Empereur », celui qui devrait s'appeler Napoléon IV, qui précède de quelques pas les princes de la famille, les représentants des souverains, cette longue théorie de dévoués qui, en le voyant, ont senti revivre leurs espérances.

Après la cérémonie, Son Altesse est rentrée à Cam-

den Place dont le parc est encombré par les députations. Rangés en lignes serrées sur les deux côtés de l'avenue, en demi-cercle devant la maison, les délégués ont les yeux fixés sur la porte du hall où le Prince apparaît avec le duc de Cambacérès qui, du geste, demande le silence et arrête les cris qui montent à toutes les lèvres.

Accompagné du Prince Napoléon, le Prince Impérial passe lentement devant les députations, s'arrêtant pour saluer, pour serrer une main. Quand il arrive au groupe des ouvriers, il n'est plus de consigne qui puisse maintenir l'enthousiasme, et un éclatant : « Vive l'Empereur! Vive Napoléon IV! » retentit, pendant que les chapeaux s'agitent, qu'une formidable poussée jette la foule vers le Prince.

— Non, Messieurs! dit-il d'une voix ferme qui parvient jusqu'aux plus éloignés; ne criez pas : « Vive l'Empereur!... » l'Empereur est mort... Il faut crier : « Vive la France! »

Au lendemain de la mort de Napoléon III, quelques journaux avaient annoncé une prochaine proclamation de l'Impératrice, établissant la régence jusqu'à la majorité de son fils. C'était bien mal connaître les principes mêmes de l'Empire que croire à un tel projet élevant un trône fictif, établissant une sorte de monarchie de droit divin.

Avant de quitter l'Angleterre après les funérailles

de l'Empereur, quelques fidèles avaient été reçus par l'Impératrice et par le Prince.

— « Monseigneur, avait dit l'un d'eux, M. Donnet, délégué du *Journal de Bordeaux*, nous saluons en vous Napoléon IV, car les droits dynastiques... »

— « Les intérêts de la nation priment tous les droits dynastiques, interrompait l'Impératrice. Rien pour nous, tout pour la France... La couronne impériale n'est pas un patrimoine, le peuple seul est le maître ; lui seul peut dire à mon fils : « Je te fais empereur. »

Un conseil de famille, réuni à Chislehurst, donne à l'Impératrice la tutelle politique de son fils, décide qu'il n'y aura aucun manifeste. « C'est la pensée de l'Empereur, lisons-nous dans *l'Ordre*, qui se continue dans le premier Prince de son sang. Il ne portera pas le nom de Napoléon IV, si ce n'est dans le cœur de ses fidèles serviteurs ; il s'appellera le prince Louis-Napoléon, comme l'a fait son père avant que la France eût, par ses huit millions de suffrages, posé sur sa tête la couronne impériale. »

Le Prince était rentré à Woolwich. Redoublant d'ardeur, il travaillait sans répit, mettait à profit les heures de récréation pour étudier les sujets traités durant son absence de l'école. De février à juillet, c'est une existence de labeur marquée par d'incessants progrès.

Sur Chislehurst, la mémoire de l'Empereur met

comme un voile de deuil; on y vit dans la retraite, et le 16 mars, nulle cérémonie ne marquera l'anniversaire du Prince Impérial. Même, les curieux massés autour de l'église dans l'espoir de voir passer le exilés, sont déçus : la messe est célébrée à Camden Place, dans la chambre où mourut Napoléon III.

Trois mois plus tard, l'Impératrice et le Prince posent la première pierre de la chapelle où doit s'élever le tombeau de l'Empereur. Elle est appuyée au côté gauche de l'église et tous les matériaux dont elle sera construite, pierres, ciments, dalles, viennent de France, sur le désir formel exprimé par Son Altesse. Dans les fondations on dépose une collection des monnaies à l'effigie impériale frappées en 1870. C'est comme une parcelle de la patrie où se dressera le mausolée de granit, avec cette seule inscription :

NAPOLÉON III

R. I. P.

En juin, le Prince Impérial a passé les examens de Woolwich. La faveur n'y peut trouver place et le jugement en est forcément tout impartial : chaque composition, portant uniquement un numéro d'ordre, est classée par des maîtres étrangers à l'école.

Les examens terminés, sans attendre le résultat, Son Altesse quitte l'Angleterre avec l'Impératrice. Ils se dirigent vers la Suisse, ne s'arrêtent en chemin

que pour recevoir la visite du Tzaréwich et de la Grande-Duchesse Dagmar.

A Arenenberg, dans le château où mourut la Reine Hortense, où se passa la jeunesse de l'Empereur, c'est l'existence familiale, ce sont de longues courses à travers la montagne, les excursions jusqu'aux glaciers voisins. — Il n'y a au château ni chevaux, ni voitures et ce n'est pas le faste qu'on reprochera à cette petite cour, dans laquelle on peut citer : le prince Charles Bonaparte, le duc de Bassano, le baron Corvisart, M. et Mme Lebreton, le prince Joachim Murat, le comte Léon Mniszech, MM. Pietri, Bavoux, Béhic, le général de Béville.

En Suisse, le Prince apprend le résultat des examens de Woolwich : il a obtenu le n° 3 en histoire, le n° 7 en algèbre et trigonométrie; l'ensemble des compositions le classe 22e sur 49 élèves.

Après une première année d'études interrompues par la mort de son père, où classes et concours se font en une langue qu'il sait imparfaitement encore, le résultat peut réjouir les moins courtisans. Le Dr Conneau, souffrant à Paris, est un des premiers à féliciter le Prince qui lui répond :

« Mon cher monsieur Conneau,

« Vous commencez votre bonne lettre par vous nommer un des plus vieux serviteurs de ma famille ; permettez-moi d'ajouter à cette épithète que vous

étiez le meilleur ami de mon père et que vous êtes et serez le meilleur des miens. C'eût été pour moi une douce joie de montrer à mon père le fruit de mon travail, mais puisque Dieu m'a retiré cette satisfaction, je le bénis de m'avoir encore laissé et, je l'espère, *pour longtemps*, celui qu'il a tant aimé. Aucunes félicitations ne m'ont été plus au cœur que les vôtres et aucun conseil ne me sera plus salutaire.

« Je regrette qu'une absence momentanée d'Angleterre retarde le jour où je vous reverrai. Mais je souhaite que la pensée que votre souvenir vit avec moi rende moins amère notre séparation.

« Bonne santé, bon moral ; conservez-vous bien portant, ne serait-ce que pour vos enfants et pour moi.

« Votre bien affectionné,

« NAPOLÉON. »

Le 18 juillet, le Prince Impérial rentre à Woolwich. Pendant qu'il y reprend ses études, une imposante manifestation se prépare en France où les plébiscitaires veulent fêter le 15 Août d'éclatante façon.

Sous le patronage de MM. Velles de la Valette, Guy de Turenne et Paul de Cassagnac, dix mille souscripteurs se réunissent pour acheter une magnifique statue en bronze représentant Napoléon III à Magenta.

Cinq mille habitants d'Ajaccio, sous la présidence de M. Pugliesi-Conti, décident l'envoi d'un merveilleux

album. Un autre registre, habillé d'une reliure aux armes impériales, se couvre dans les départements, de trente-deux mille neuf cent quarante signatures. Deux mille cinq cents électeurs de Fontainebleau et des environs chargent le baron Tristan Lambert de remettre à son Altesse le témoignage écrit de leur fidélité.

Plus de mille personnes vont traverser le détroit pour être à Chislehurst au matin du 15 août; ceux à qui fortune ou travail fait le voyage impossible, se réunissent aux messes dites par les soins des comités.

Il faut rendre justice à l'indépendance du clergé qui, malgré les attaches royalistes de ses membres les plus éminents, résiste à la pression d'un gouvernement jaloux d'arrêter les manifestations, tout en désirant cacher la crainte qu'elles lui inspirent. — Déjà, à la mort de Napoléon III, S. E. le cardinal Guibert, peu suspect de bonapartisme, répondait à M. Thiers qui lui laissait comprendre ses secrets désirs : « L'Empereur vivant avait droit à des égards; mort, il a droit a plus d'égards et d'hommages [1]. »

Onze cents personnes sont à Chislehurst le 15 août 1873. L'Impératrice et le Prince passent devant tous, avec un mot charmant pour ceux qu'ils ont vus déjà, un remerciement et un sourire de bienvenue pour les inconnus qu'on leur présente dans le hall où sont exposés souvenirs et bouquets, où lettres et dépêches s'entassent.

[1] Fidus. *Journal de dix ans.*

A 3 heures, le cercle des députations se resserre autour du Prince Impérial :

— « Je vous remercie, dit-il, au nom de l'Impératrice et au mien, d'être venus associer vos prières aux nôtres et de n'avoir pas oublié le chemin que vous avez pieusement parcouru, il y a quelques mois. Je remercie aussi les fidèles amis qui nous ont fait parvenir de loin les nombreux témoignages de leur affection et de leur dévouement.

« Quant à moi, dans l'exil et près de la tombe de l'Empereur, je médite les enseignements qu'il m'a laissés. Je trouve dans l'héritage paternel le principe de la souveraineté nationale et le drapeau qui le consacre. »

A ce moment une longue clameur s'élève, mêlant aux « vive l'Empereur ! » les « vive Napoléon IV ! ». D'un geste d'autorité, le Prince Impérial l'apaise et sa voix se fait plus forte pour cette dernière phrase où s'affirme toute la devise de sa race :

« Ce principe, le fondateur de notre dynastie l'a résumé dans cette parole à laquelle je serai toujours fidèle : *Tout pour le peuple et par le peuple !* »

VI

LA MAJORITÉ. — WOOLWICH-ARENENBERG
LE VOYAGE EN SUÈDE

Le parti de l'Appel au Peuple grandit de jour en jour : il voit venir à lui tous ceux qu'ont lassés les fautes, les injustices accumulées depuis trois ans par le gouvernement républicain.

Sur l'armée, le nom de Napoléon continuait à planer comme un symbole de la patrie, avec son prestigieux cortège de triomphes et de gloires.

En songeant qu'il avait fallu « obéir à un habit noir », plus d'un cœur de soldat s'était indigné, qui gardait toute saignante la blessure de son orgueil. — Dans le peuple, on se reprenait à songer à tout ce qu'avait fait l'Empire pour les travailleurs, à cette constante sollicitude pour les humbles. Les pauvres comparaient le passé au présent, se souvenaient de l'inépuisable charité d'autrefois. Le commerce n'avait pas oublié déjà les vingt années de richesse, la campagne, ce long règne de prospérité.

Le 16 mars 1874, le Prince Impérial doit, de par les lois fondamentales de l'Empire, être déclaré majeur. Plus on approchera de ce jour et plus la force plébiscitaire s'affirmera, proclamant bien haut ses principes et ses revendications, les portant même à la tribune.

A la Chambre des Députés, dans la séance du 18 novembre 1873, M. Rouher soutient le projet de loi déposé par le baron Eschassériaux, convoquant le peuple français dans ses comices pour le 4 janvier suivant, afin que, librement consulté, il donne au pays un gouvernement fort et définitif.

« ... Vous jetez par derrière le verdict de cette grande nation un regard curieux et indiscret pour savoir ce qui en sortira : République, Empire ou Royauté, s'écrie-t-il en achevant son discours. Je le dis bien sincèrement, et c'est par ces mots que je termine; je suis prêt à respecter le verdict de cette nation et j'ai confiance dans la Providence, j'ai confiance dans le peuple. »

Sur 580 votants, 88 se déclarent en faveur de la proposition de plébiscite.

Depuis le 15 janvier 1873, le cercueil de l'Empereur, enveloppé d'un grand velours violet parsemé d'abeilles d'or, reposait dans l'étroite chapelle qui sépare la sacristie de la nef de l'église de Sainte-Marie de Chislehurst. — Au travers de la grille de fer ou-

vrant près du chœur, on l'apercevait sous l'amoncellement des fleurs et des couronnes, à la lueur d'une lampe brûlant perpétuellement.

Dans les derniers jours de décembre, la nouvelle chapelle est achevée : à son sommet les aigles se dressent, le mur qui la séparait du sanctuaire est abattu; autour du sarcophage, on achève de poser les dalles aux armes impériales. La date du 9 janvier 1874, anniversaire de la mort de Napoléon III, est choisie pour y transporter le cercueil.

La messe est dite par l'évêque de Southwark, en présence de l'Impératrice, du Prince Impérial, des princes de la famille auxquels s'est joint le colonel Bonaparte Paterson et de quelques fidèles de l'exil. Le corps est descendu dans le sarcophage, recouvert d'une table d'ardoise scellée de quatre cachets aux armes de l'Empire ; et le couvercle de granit se referme sur les restes de Napoléon III.

Le même jour, deux services sont célébrés à Paris : l'un à Saint-Germain l'Auxerrois, devant le Prince Napoléon ; l'autre à Saint-Augustin, en présence de la Reine Isabelle d'Espagne.

Les offices funèbres se multiplient à travers les départements ; on les signale à Toulon, Saint-Brieuc, Blois, Montpellier, Toulouse, Bourges, Amiens, Limoges, Marseille, etc. Seul de l'épiscopat français, Mgr Ravinet, évêque de Troyes — dont il occupe le siège depuis 1861 — jaloux de mériter les faveurs

républicaines, interdit les prières dans toutes les églises de la ville.

En apprenant cette décision, l'Impératrice lui écrit :

« Monseigneur,

« On m'affirme, mais je ne veux pas le croire, que vous avez défendu les messes qu'on devait faire dire dans votre diocèse pour l'âme de l'Empereur Napoléon III. Je ne puis le croire, parce que l'Église n'a jamais refusé les prières aux morts. L'esprit de charité et l'amour du prochain forment cette longue chaîne qui nous lie les uns aux autres, riches ou pauvres, heureux ou malheureux, vivants ou morts. Non, vous n'avez pu refuser de prier pour le fondateur de l'institution des aumôniers des dernières prières... »

Les espérances qui partout vont grandissantes, les aspirations qu'on sent frémir dans la masse, se traduisent de cent façons diverses. — En vain, le gouvernement qui tolère, avec une indulgence voisine de l'encouragement, le colportage des brochures royalistes telles que « *l'Ange de l'exil* », « *Mme la comtesse de Chambord, reine de France et de Navarre* », interdit les pétitions pour l'Appel au Peuple[1], les adresses au Prince Impérial ; en vain il multiplie les obstacles sous les pas des plébiscitaires. Chaque jour fait plus vraie la parole de Napoléon III : « En politique, on ne détruit que ce qu'on remplace. »

Bien des cœurs s'étaient laissé prendre aux promesses de liberté, d'égalité et de fraternité, qui n'en attendent plus la réalisation que du retour d'un élu du peuple ; bien des yeux s'étaient laissé éblouir au mirage des trois mots magiques, qui se fixent aujourd'hui sur Chislehurst.

La pensée de tous, M. Louis de Rozen[1], la traduit en une vibrante brochure, *l'Anniversaire*.

« ... L'Empire n'était pas mort ; serrés autour de l'Exilé, qui maintenant représente les espérances de la patrie, les bonapartistes ont foi dans le lendemain. Ils savent que Louis-Napoléon achève de mûrir dans le deuil et dans l'exil... Aussi, que nous importe à nous, ce que peuvent, en France, essayer les partis. Nous savons qu'il n'y a dans les sociétés modernes qu'un principe sur lequel on puisse fonder un gouvernement fort et capable de terrasser les anarchistes comme de faire face à l'Europe; nous savons que ce principe, nul n'osera s'en servir, parce que, si le peuple était consulté, il répondrait comme au 10 décembre et comme au 22 frimaire. Nous savons que, quoiqu'on essaie de bâtir, l'édifice qu'on croira terminé, ne tiendra pas sous le souffle du peuple, dès qu'il plaira au peuple d'exprimer sa volonté, et nous savons que Dieu seul a marqué cette heure où le peuple parlera. Essai de République, essai de Royauté, que nous importe ?

[1] Pseudonyme de M. F. Masson, l'éminent historien du Premier Empereur.

« Le peuple n'a point été consulté ; c'est de lui seul que nous attendons la loi future.

« A cette heure même où, rassemblés dans les églises de France, nous prions, un jeune homme pleure dans une petite chapelle d'Angleterre devant un tombeau. C'est le tombeau de l'homme que, *par trois fois*, le peuple français a acclamé Empereur, c'est le tombeau d'un soldat que les braves ont jugé le plus brave, c'est le tombeau d'un chrétien qui a aimé les pauvres par-dessus tout, c'est le tombeau d'un Français qui a aimé la France plus que lui-même, et pour ce jeune homme, c'est plus que tout cela, c'est le tombeau d'un père. »

Le 16 mars approche. Déjà, parmi les ouvriers, des souscriptions s'organisent ; chacun verse cinq francs et le sort doit désigner ensuite celui qui ira en Angleterre représenter ses compagnons. En province comme à Paris, les députations se préparent, les registres se couvrent de signatures.

Le comité, présidé par M. le duc de Padoue, adresse la circulaire suivante aux membres principaux du parti plébiscitaire.

« Paris, le 1er février 1874.

« Monsieur,

« C'est le 16 mars prochain, vous le savez, que S. A. Mgr le Prince Impérial entrera dans sa dix-neuvième année. Nous sommes avertis de toutes parts

qu'à cette occasion un grand nombre de nos amis se proposent d'aller lui présenter eux-mêmes leurs hommages.

« Nous avons pensé que vous voudriez bien grouper autour de vous les personnes de votre département qui ont l'intention d'accomplir ce voyage.

« Nous vous serions reconnaissants de leur faire comprendre combien il importe que cette visite conserve le caractère d'un témoignage de reconnaissance pour le passé, de confiance dans l'avenir et ne prenne point celui d'une manifestation impatiente à l'égard du présent.

« Nous vous prions, Monsieur, de vouloir bien, dès que vous le pourrez, nous faire connaître les noms que vous avez recueillis, sans avoir besoin d'ajouter que nous serons prêts, de notre côté, à vous fournir, pour les conditions du voyage, tous les renseignements qui pourraient vous être utiles.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

« Au nom du Comité spécial,

« *Le Président*

« A. DE PADOUE

« Vous êtes prié d'adresser la réponse à M. le Duc de Padoue, 45, rue de Courcelles, Paris. »

Interviewé par un rédacteur du *Daily Telegraph*. M. Rouher appuie encore de toute son autorité les déclarations contenues dans la lettre précédente.

« ... Autant le Prince Impérial, dit-il, est résolu à se consacrer à son pays, quand son concours lui sera demandé, autant il tient à ne rien dire, ni faire qui puisse servir de prétexte à de fausses appréciations et à entraver les efforts que fait le pays pour retrouver sa prospérité. »

Malgré toutes ces affirmations respectueuses de l'ordre, le gouvernement ne songe guère à dissimuler ses inquiétudes. Aux vitrines, les portraits du Comte de Chambord et des princes d'Orléans sont librement exposés, mais à Paris et dans quelques grandes villes de province, on saisit des photographies du Prince Impérial tenant un drapeau semé d'abeilles. Ce qui évoque l'Appel au Peuple est jugé séditieux, ce qui rapelle la doctrine du plébiscite est considéré chose dangereuse et le seul adjectif « impérial » devient un sujet de craintes.

De Versailles, le 19 février, M. le duc de Broglie, vice-président du Conseil, ministre de l'Intérieur, adressait une circulaire à ses préfets :

« ... Si dans les efforts qui seront faits pour accroître le nombre des visiteurs qui doivent se rendre en Angleterre, vous surprenez la moindre tentative de nature à mettre en doute la validité des décisions souveraines de l'assemblée, vous devez m'en prévenir à l'instant pour que je puisse faire en sorte que la répression suive immédiatement le délit... »

Les admonestations du ministre donnèrent peut-être un bel élan à l'ardeur de ses fonctionnaires, mais leur effet sur les Bonapartistes ne fut guère appréciable. D'ailleurs, le ministère réactionnaire n'avait-il pas, par ses actes mêmes, contribué à rendre plus vivante, plus populaire que jamais la cause des Napoléons !

A Chislehurst, où arrivaient chaque jour les nouvelles les plus détaillées, on comptait recevoir environ trois mille Français et c'est pour abriter le nombre attendu de pèlerins qu'une tente a été dressée devant Camden-Place.

Entre le 14 et le 15 mars, plus de quinze cents personnes ont déjà débarqué à Douvres, Folkestone et Newhaven. Maintenant, chaque paquebot qui arrive est surchargé de passagers.

Les anciens ministres de l'Empereur ont été appelés à Chislehurst, dans l'après-midi du 15, pour prendre connaissance du discours du Prince. Devant MM. Rouher, Pinard, Busson-Billault, le marquis de Lavalette, le comte de Casabianca, le duc de Padoue, Mège, Behic, le duc de Gramont, Grandperret, Gressier, Son Altesse lisait la déclaration qui devait, le lendemain, soulever un si bel enthousiasme.

Aux gares de Charing-Cross et de London-Bridge, les trains vont, le 16 mars, se succéder sans inter-

ruption à partir de 10 heures, pour amener à Chislehurst l'imposante armée des fidèles et des curieux. On compte sept mille quatre-vingt-douze Français munis du laissez-passer devant lequel s'ouvrira la grille de Camden-Place, surmontée d'un drapeau tricolore.

La foule massée sur le Strand, devant l'entrée de la gare, contemple d'un regard surpris cet interminable défilé. Les hommes surtout l'étonnent, avec la quantité de boutonnières piquées du ruban rouge, avec l'habit que beaucoup ont arboré dès le matin. D'autres portent, dans de grandes boîtes, les fleurs venues de France.

Dans les premiers wagons partis de Londres, on a reconnu la duchesse de Malakoff, la maréchale Canrobert, Mmes Rouher, Fleury, de Bourgoing, Conneau, Pajol, de Lavallette; MM. Abbatucci. Eschassériaux, d'Aulan, Jolibois, Desmazières, Gavini. Sarrette, de Wagram, Peyrusse, Daguilhon-Pujol, Loudun, d'Ornano, Aguado, Le Marrois, de Feltre, Boffinton, de Nieuwerkerque, de la Poëze, Giraudeau, Quentin-Bauchart, Prax-Paris, Levert, Dollfus, Galloni d'Istria, Haentjens, de Bourgoing, Arthur Legrand, de Segur, du Manoir, Vast-Vimeux, de Valabrègue, Janvier de la Motte, de Rivoli, Stephen Liégeard, de Montmorency, etc.

Parmi les principaux journaux qui ont envoyé des représentants, sont l'*Ordre*, le *Pays*, le *Gaulois*, le *Figaro*. *Paris-Journal*, la *Liberté*, la *Patrie*; dans la

presse départementale : l'*Union bretonne*, l'*Ami de l'Ordre*, l'*Espérance*, le *Courrier du Pas-de-Calais*.

Une messe est dite à 11 heures par M. l'abbé Goddard dans l'église de Chislehurst. Quel statisticien pourrait évaluer le nombre des curieux venus de partout pour voir passer la voiture où le Prince Impérial est auprès de sa mère, ayant en face de lui le prince Lucien Bonaparte et le prince Murat ?

A la porte de l'église, M. Moureau, président d'un des comités plébiscitaires parisiens, présente à Son Altesse une branche déjà chargée de bourgeons, qu'il a cueillie, la veille du départ, au marronnier du 20 mars. Le Prince la prend et va la déposer sur le mausolée de son père.

Seules, les personnes de l'entourage impérial devaient être admises dans la chapelle ; mais il n'est pas de mot d'ordre qui ne cède devant la poussée lente et continue de la foule. M. Rouher, arrivé quelques instants plus tard, ne peut réussir à se frayer un chemin et doit attendre, en un coin du cimetière, la fin de l'office.

Muni de la carte sans laquelle il ne pourrait franchir la grille, défendue par des policemen, chacun regagne Camden-Place.

Autour de la tente qui couvre la façade de la maison, les députations se rangent : de hauts piquets, surmontés de tablettes, indiquent la place assignée à

chaque département. Sur cette armée attentive, épiant l'entrée de Son Altesse, les drapeaux flottent, étendent leurs plis où scintillent les devises, où des broderies resplendissent.

Voici le Prince; il apparaît au fond de l'estrade, ayant l'Impératrice à son bras : elle, habillée de deuil, mais souriante en son orgueil maternel, fière de cette journée où ressuscitent les plus radieux souvenirs du règne; lui, portant le grand cordon de la Légion d'honneur. Il s'avance tête haute, mais a peine à cacher son émotion devant le hurrah frénétique qui le salue.

Quand le calme est rétabli, le duc de Padoue se lève et, tourné vers le Prince, parle au nom de tous, absents ou présents :

« Monseigneur,

« Notre premier hommage était dû à l'Empereur. La prière nous a réunis autour de son tombeau : nous nous sommes rappelé cette grande âme à laquelle le rang suprême n'avait enlevé aucune de ses exquises délicatesses et que l'infortune avait laissée noble et sereine.

« Oublieux des ingratitudes, dédaigneux des haines, l'Empereur n'a jamais, après tant de désastres subis, fait tomber une seule parole amère de ses lèvres attristées.

« Nous qui l'avons connu, nous l'avons bien

LA MAJORITÉ DU PRINCE IMPÉRIAL

aimé, Monseigneur, et cette affection est notre premier lien avec vous, qui portez si haut les sentiments de la piété filiale...

« Il y a dix-huit ans, le peuple français acclamait votre naissance ; l'Europe, réunie au Congrès de Paris, s'associait à ses joies et à ses espérances. Vous receviez le titre d'Enfant de France.

« Aujourd'hui, si la tempête n'avait pas arrêté le cours de la volonté nationale, les constitutions de l'Empire remettraient entre vos mains les destinées du pays...

« La dynastie des Napoléons a été choisie dans les rangs du peuple pour représenter et garantir les intérêts et les droits de notre société moderne. Fondée, relevée, soutenue par d'innombrables suffrages, elle est l'élue, non d'une classe, mais de la nation entière.

« ... La foi politique du peuple est comme sa religion : elle n'est un seul instant courbée par l'orage que pour se relever plus ardente et plus fière... »

Le Prince Impérial répond :

« Messieurs,

« En vous réunissant ici, vous avez obéi à un sentiment de fidélité envers le souvenir de l'Empereur. C'est de quoi je veux d'abord vous remercier.

« La conscience publique a vengé des calomnies

cette grande mémoire, et voit l'Empereur sous ses traits véritables. Vous qui venez des diverses contrées du pays, vous pouvez lui rendre ce témoignage que son règne n'a été qu'une constante sollicitude pour le bien de tous. Sa dernière journée sur la terre de France a été une journée d'héroïsme et d'abnégation.

« Votre présence autour de moi, les nombreuses adresses qui me parviennent, attestent combien la France est inquiète de ses destinées futures. L'ordre est protégé par l'épée du duc de Magenta, ancien compagnon des gloires et des malheurs de mon père. Sa loyauté nous est un sûr garant qu'il ne laissera pas exposé aux intrigues des partis le dépôt qu'il a reçu.

« Mais l'ordre matériel n'est pas la sécurité. L'avenir demeure inconnu, les intérêts s'en effraient; les passions peuvent en abuser. De là le sentiment dont vous m'apportez l'écho, celui qui entraîne l'opinion, avec une puissance irrésistible, vers le recours direct à la nation, pour poser les fondements d'un gouvernement définitif.

« Le plébiscite, c'est le salut, le droit, la force rendue au pouvoir et l'ère des longues sécurités rouverte au pays. C'est un grand parti national sans vainqueurs ni vaincus, s'élevant au-dessus de tous pour les réconcilier.

« La France librement consultée jettera-t-elle le yeux sur le fils de Napoléon III? Cette pensée éveille

en moi moins d'orgueil que de défiance de mes forces. L'Empereur m'a appris de quel poids pèse l'autorité souveraine, même sur de vieilles épaules, et combien sont nécessaires, pour accomplir une si haute mission, la foi en soi-même et le sentiment du devoir.

« C'est cette foi qui me donnera ce qui manque à ma jeunesse. Uni à ma mère par la plus tendre, la plus reconnaissante affection, je travaillerai sans relâche à devancer le progrès des années.

« Quand l'heure sera venue, si un autre gouvernement réunit les suffrages de la majorité, je m'inclinerai respectueusement devant la résolution du pays. Si le nom de Napoléon sort une huitième fois des urnes populaires, je suis prêt à accepter la responsabilité que m'imposerait le vote de la nation.

« Telle est ma pensée. Je vous remercie d'avoir parcouru une longue route pour venir en recueillir l'expression. Reportez aux absents mon souvenir, à la France les vœux de l'un de ses enfants. Mon courage, ma vie lui appartiennent. Que Dieu veille sur elle et lui rende la prospérité et la grandeur ! »

A peine Son Altesse a-t-elle achevé ce discours, qu'un flot humain se précipite vers l'estrade. L'Impératrice et le Prince rentrent à grand'peine dans la maison, presque soulevés sur les bras des fanatiques qui les entourent, qui les acclament.

En entendant ces cris d'enthousiasme, les curieux

massés au dehors et contenus par les policemen, dont un bouquet de violettes fleurit l'uniforme, cherchent à forcer la consigne, escaladent les murs, emploient mille ruses pour tromper la vigilance des gardiens. Les musiques, réunies sur le *common*, font en même temps éclater leurs fanfares. C'est un moment d'ivresse contagieuse, une de ces minutes où l'éclair de la folie traverse l'âme des foules.

L'ordre se rétablit peu à peu et, dans le hall, le Prince Impérial et Sa Majesté reçoivent les députations introduites par ordre alphabétique.

Au nombre des plus remarquées est la délégation des dames de la Halle, conduites par Mme Lebon. En mettant deux baisers retentissants sur les joues du Prince, la présidente lui rappelle que, vingt-deux ans plus tôt, c'est elle aussi qui embrassa l'Empereur, au bal des Halles.

Les fleurs, les adresses, les présents apportés de France s'amoncellent à mesure que le défilé avance. Cinq heures durant, le Prince ne contemple que visages ravis, n'entend que paroles d'aveugle dévouement et de fidèle espoir.

Deux grands buffets ont été préparés, où les délégués se retrouvent ; ils y échangent leurs impressions, leurs rêves et leurs vœux.

Avant de retourner à la gare, enguirlandée, ornée d'inscriptions, décorée aux trois couleurs, elle aussi, on veut, une fois encore, acclamer le Prince Impérial.

Les cris ne cessent qu'après qu'il a paru au balcon, salué une dernière fois par la foule.

A Londres, une nouvelle manifestation allait se produire le soir même. Dans un ballet donné à l'Alhambra, les diverses nations européennes sont symbolisées par des danseuses. Quand paraît la France, au costume parsemé de violettes, ce n'est pas *la Marseillaise*, mais *Partant pour la Syrie* qui résonne à l'orchestre.

Aussitôt un éclatant « Vive l'Empereur ! » s'élève du parterre et des loges. Aux acclamations des Français, des hurrahs anglais répondent; par deux et trois fois on réclame le chant impérial.

Le 17 mars voit encore entrer à Chislehurst de nombreux pèlerins. Beaucoup n'ont pu arriver à temps pour l'imposante manifestation de la veille, qui sont admis, ce jour-là, en présence de Son Altesse. Il y a là des paysans venus des Pyrénées, d'autres envoyés par la Bretagne, et aussi une députation d'anciens officiers apportant un album où figurent quatre cents signatures de camarades.

Déjà les journaux commencent à répandre la narration de la journée, le discours du Prince. Mais, mieux que par toutes les chroniques, les campagnes sont émues au récit des délégués encore brûlants de leur enthousiasme, disant la mine fière et la séduction de Son Altesse.

A son tour, et sans perdre de temps, la poésie

populaire s'empare de l'événement. Sur le « *T'en souviens-tu* », un anonyme chante la majorité [1].

I

Nos ennemis disaient, dans leur démence :
« L'Empire est mort, nous régnons, maintenant. »
Mais le Ciel trompe une lâche espérance,
Car ils avaient compté sans un enfant.
Peuple français, cet enfant est un homme
Qui te rendra des destins triomphants.
Paris sera plus illustre que Rome; } *Bis.*
Napoléon vient d'avoir dix-huit ans. }

II

Jeune Empereur, sois notre Providence ;
Le peuple souffre, hélas ! le peuple a faim.
Toi seul mettras un terme à sa souffrance :
Jeune Empereur, viens nous donner du pain.
Ton père aimait l'atelier, la chaumière,
Les ouvriers, les pauvres paysans ;
Dieu t'a donné la bonté de ton père ; } *Bis.*
Napoléon vient d'avoir dix-huit ans. }

Un vétéran de 1848, M. Savinien Lapointe se reprend à rimer [2] :

A toi salut, parvenu de la gloire.
A toi salut, fils de Napoléon !
De ton berceau nous gardons la mémoire ;
Le seize mars, quelle date et quel nom !

. . . .

L'aigle est tombé tout meurtri de son aire.
Comme la foudre il se relèvera ;
Le monde encore a foi dans son tonnerre.
Il reviendra. (*Bis.*)

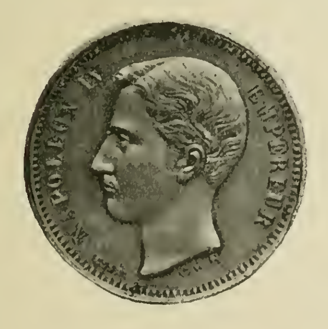
[1] *Il a dix-neuf ans.*
[2] *Il reviendra.*

En couplets aussi, M. Simon, *chevalier de la Légion d'honneur*, *médaillé de Sainte-Hélène, paysan de Bourdon* (*Somme*), raconte le pèlerinage à Chislehurst.

. . . .
Il a déjà l'air d'un soldat,
Il le sera quand il l'faudra :
Patience. Alsac' Lorraine !
Hé bien !
Il n'a qu'la dix-huitaine,
Vous m'entendez bien !

. . . .
Et le commerce reprendra,
A tour de bras on travaill'ra
Comm' jadis sous l'Empire.
Hé bien !
C'est c'que tout l'mond' désire,
Vous m'entendez bien !

Sans se laisser intimider par les commissaires de police trop zélés qui continuent leurs croisades contre



les photographies portant la mention « Prince Impérial » ou « Famille Impériale », quelques bonapar-

tistes font frapper des monnaies à l'effigie de *Napoléon IV Empereur*, au millésime de 1874. Il y a toute la série des pièces d'argent, y compris celles de 50 et de 20 centimes, et le dix centimes de cuivre.

D'autres mettent en circulation un modèle de timbre-poste à l'image du Prince Impérial. Dans les campagnes, on recueille avidement les portraits coloriés du Fils de l'Empereur, et plus d'une chaumière garde, aujourd'hui encore, pieusement ce souvenir.

Les représailles annoncées par la circulaire de M. le duc de Broglie ne se sont pas fait attendre. Par arrêté de M. Limbourg, préfet de Seine-et-Oise, le duc de Padoue, maire de Courson-l'Aulnay, est suspendu de ses fonctions; même mesure est prise, mais pour deux mois seulement, à l'égard de M. Pugliesi, premier adjoint d'Ajaccio.

Rentré à Woolwich, le Prince consacre ses courts instants de repos à remercier, en quelques lignes rapides, des lettres innombrables venues pour sa majorité ; dépouillement et classement de ce volumineux courrier dureront près de deux mois [1].

[1] Lettre adressée, de Woolwich, à Mme la comtesse Ducos.

« Académie Royale Militaire, 10 Avril.

« Vous avez bien voulu vous associer, Madame, aux émotions et aux espérances du seize mars, comme déjà votre fidèle affection s'est plu à le faire à chacun de nos anniversaires heureux ou tristes. Je suis bien sensible à ce nouveau et précieux témoignage de votre sympathie que j'ai reçu le jour où j'atteignais ma majorité constitutionnelle.

« Avec tous mes remerciements, je vous prie d'accepter, Madame, l'expression de mes sentiments les plus sincères.

« NAPOLÉON. »

Le Tzar Alexandre II fait, au mois de mai, un voyage officiel en Angleterre, où l'une de ses premières journées est consacrée à Camden-Place. Le Prince Impérial, qui a quitté l'École pour recevoir l'Empereur de Russie à Chislehurst, lui rend dès le lendemain sa visite, puis il rentre à Woolwich où se prépare, pour le 27, une revue en l'honneur d'Alexandre II.

Sa Majesté y arrive, accompagnée du Prince de Galles, du Duc d'Edimbourg et du Prince Christian, escortée du Grand-Duc Alexis, du comte Schouwaloff de l'amiral Popoff et du prince Dolgorouky.

Après une courte halte à l'Arsenal, le cortège se dirige vers la caserne d'artillerie. Là, en face du Mess, à la lisière de l'immense plaine des manœuvres, dont les bâtiments de l'Académie barrent si pittoresquement l'horizon, les cadets sont rangés, carabine au bras, sur une double ligne; le Prince Impérial est dans leurs rangs.

Le Tzar les passe lentement en revue et, arrivé devant le fils de Napoléon III, il lui tend la main sans prononcer une parole.

Quand il a atteint l'extrémité de la ligne des cadets, Alexandre II revient sur ses pas : cette fois, il s'arrête auprès du Prince et une courte conversation à mi-voix s'engage entre eux. Puis le Grand-Duc serre, à son tour, la main de Son Altesse, devant laquelle s'inclinent les personnages de l'escorte.

L'Empereur de Russie a accepté l'invitation des officiers de Woolwich : dans la grande salle du Mess, la table est surchargée de son argenterie célèbre. — Les cadets vont s'éloigner pour se préparer à la grande revue de l'après-midi, quand Sa Majesté demande au général Sir Lintorn Simmons, gouverneur de l'école, d'autoriser le Prince Impérial à prendre place au lunch.

Aussitôt informée de l'invitation du Tsar, Son Altesse se rend au Mess où viennent d'arriver la Princesse de Galles et la Duchesse d'Édimbourg.

A l'heure des toasts, la première santé est portée par le Duc de Cambridge qui lève son verre : « A Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies. » — « A la santé de Sa Très Gracieuse Majesté la Reine Victoria, » répond Alexandre II, puis, se tournant vers le Prince Impérial, il prononce d'une voix nette qui résonne jusqu'aux extrémités de la salle, ces paroles : « Prince, à votre santé, à votre bonheur et à votre prospérité ! »

L'exemple est suivi par le Grand-Duc Alexis, par les princes anglais. Tous les regards sont dirigés vers le jeune homme qui lève son verre et s'incline.

« Je ne saurais, écrit un officier russe qui assistait à la scène, peindre à ce moment la physionomie du Prince Impérial ; c'est un mélange de fierté douce et de timidité touchante qui nous a tous très vivement frappés. »

Dès que le Tzar s'est levé et a quitté la grande salle, le Prince, ignorant qu'il désire l'avoir auprès de lui durant le défilé, s'échappe par une porte de côté et prend, en hâte, le chemin de l'Académie où ses camarades se réunisssent.

Alexandre II, monté à cheval, s'est tourné vers son état-major et semble chercher quelqu'un des yeux. On lui dit que Son Altesse a regagné l'École et aussitôt il dépêche un aide de camp, porteur d'un message verbal.

L'envoyé russe rejoint le Prince au seuil de son cottage, à l'instant même où le comte Clary, porteur des compliments de l'Impératrice au Tzar, y arrivait. A peine instruit du désir d'Alexandre II, le Prince Impérial, sans attendre que son cheval soit sellé, saute sur celui du comte Clary et, à un galop vertigineux, franchit les *Commons*, rejoint l'état-major qui se recule pour faire place à l'héritier des Napoléons.

Il est de bon ton dans les journaux républicains de parler de l'ignorance du fils de l'Empereur, de mettre en doute le résultat de ses examens; des hommes d'un esprit reconnu se battent les flancs pour jeter le discrédit sur le Prince Impérial. — L'un d'eux, ayant cette ambition de donner à ses attaques une consécration officielle, écrit, le 3 août 1874, à Londres, au secrétaire d'État de la Guerre pour savoir ce qu'il faut penser des capacités de Son Altesse.

Sur l'invitation du secrétaire d'Etat, le gouverneur de l'École répond [1] :

« Le Prince est à présent dans la première classe, composée de trente-cinq cadets dont l'âge moyen est de dix-neuf ans et trois mois. Il a dix-huit ans et quatre mois et, dans la classe, il n'y en que quatre qui soient plus jeunes que lui.

« Il a subi les examens passés par des inspecteurs ne faisant pas partie de l'école; ses compositions portaient simplement un numéro d'ordre et étaient écrites sur le même papier que celles des autres cadets.

« La place qu'il occupe actuellement dans la classe est : 10e en mathématiques et mécanique; 8e en fortification et dessins géométriques; 4e en artillerie; 11e en histoire militaire; 14e en dessins et plans militaires; 21e en chimie et physique.

« D'après l'ensemble de ces compositions, il est le *onzième* sur l'ensemble de sa classe et cependant, à mon avis, la place qu'il a obtenue n'est pas un critérium exact de ses capacités. D'autres cadets qui savent deux langues vivantes (allemand et français) à ajouter à la leur, ont cet avantage de pouvoir gagner des points pour les deux, alors que le Prince n'a pu être examiné qu'en allemand. S'il avait passé un examen pour l'anglais — qui, en somme, est pour lui ce qu'est le français pour un jeune homme anglais — il est évident qu'il eût été, pour le moins, le 8e dans

[1] *Records of the Royal Military Academy.*

sa classe. Le fait d'avoir eu à suivre toutes les leçons en anglais lui a été une complication, surtout dans les premiers temps de son séjour à l'Académie.

« A l'issue des derniers examens, il avait été 21ᵉ en fortifications et 22ᵉ en artillerie, tandis que cette fois-ci, il a été 9ᵉ en fortifications (et l'examinateur faisait cette remarque que l'ensemble des compositions a été très remarquable; le nº 72 — celui du Prince — est classé parmi les cinq meilleures). En artillerie, il est le second et sa composition est citée comme *exceptionnellement bonne* dans une classe qui s'est particulièrement distinguée.

« J'attribue tout ceci, en grande partie, aux progrès faits en anglais par le Prince, durant les six derniers mois. Le rang qu'il tient dans sa classe, étant donné son âge et eu égard aux difficultés qu'il a rencontrées, n'étant pas préparé à ces études comme le reste de ses camarades, fait le plus grand honneur à sa volonté, à sa persévérance et à son intelligence; et j'ai grand plaisir à ajouter que sa conduite a toujours été excellente et qu'il a rempli tous ses devoirs avec la plus irréprochable et la plus complète exactitude. »

L'existence de labeur reprend jusqu'aux examens de sortie au mois de février 1875.

Tous les cadets sont sous les armes, le 19, quand arrive le Duc de Cambridge, précédant l'Impératrice de quelques instants.

Les exercices commencent, chaque élève de la

classe supérieure commandant à tour de rôle. — « Prince Impérial, hors des rangs! » dit le Duc, et Son Altesse, faisant fonctions de caporal, dirige la manœuvre pendant quelques minutes.

Vient ensuite la distribution des commissions. Sur les trente-quatre cadets qui vont sortir de l'Académie, les douze premiers sont admis dans le génie royal, les autres dans l'artillerie.

M. Maurice A. Cameron, qui vient en tête, a obtenu 38.734 points; le n° 7 appartient au Prince Impérial avec 31.615; M. Herbert E. S. Abbott arrive 12e avec 28.836. Celui qui clôt la liste a un total de 19.987 points [1].

« J'ai à déclarer, dit le Major Général, Sir J. Lintorn Simmons, dans son rapport, que le Prince Impérial, par son invariable exactitude à accomplir ses devoirs, par son respect absolu de l'autorité et sa soumission à la discipline a donné un exemple qui mérite une mention particulièrement honorable. »

Dans le discours adressé aux cadets, après qu'il a proclamé la liste des promotions, le Duc de Cambridge

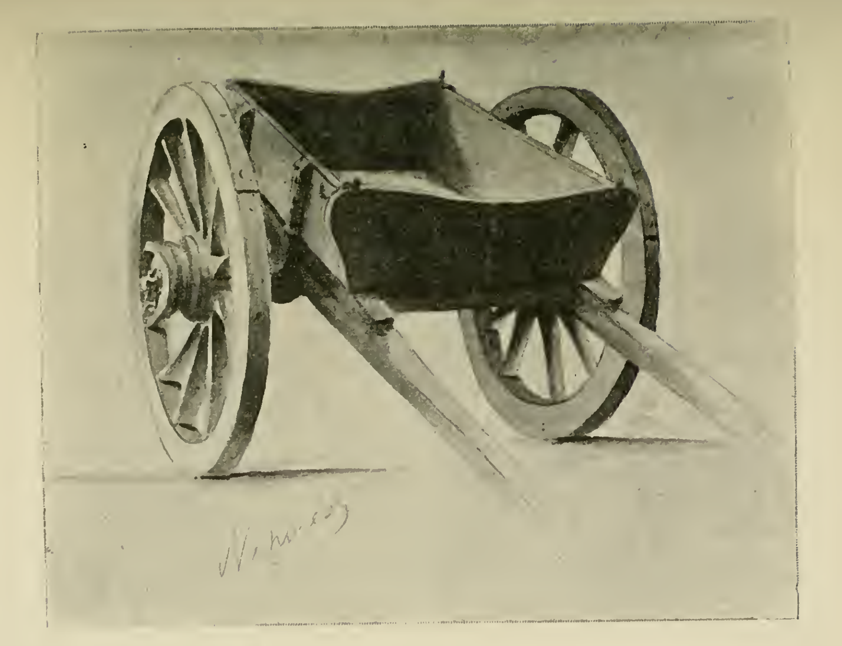
[1] Liste des Promotions :

GÉNIE ROYAL

1 Maurice-A. Cameron.
2 Alfred-E. Wrottesley.
3 Stewart-D. Clevee.
4 A.-E. Macdonald.
5 Ernest J.-C. Boyce.
6 Alexandre H. Mason.
7 *The Prince Impérial.*
8 Henry Appleton.
9 John-E. Dickie.
10 Arthur-R. Ancrum.
11 Henry-E. Tyler.
12 Herbert-E.-S. Abbott.

ARTILLERIE ROYALE

13 Arthur-C. Hansard.
14 Edmund-H. Elliott.
15 Benjamin Burton.
16 John-R.-H. Allen.
17 Charles-A. Montanaro.
18 James-W. Stirling.
19 Trenchard-F.-E. Fowle.
20 Beauchamp Duff.
21 Serrell M. Rogers.
22 John P. Fell.
23 John M. Simpson.
24 Robert A. G. Harrison.
25 William F. L. Balfour.
26 John Bent.
27 Herbert G.-H. Galton.
28 Charles-S.-B. Parsons.
29 Walter-A. Urquhart.
30 Charles W. Kellie.
31 Henry C.-C.-D. Simpson.
32 Alexander B. Parvis.
33 Rowley Wynyard.
34 M.-W.-R. Brotherton.



Dessin d'après nature exécuté par le Prince Impérial, à l'Académie Royale militaire de Woolwich (1875).

dit : « J'espère que le Prince Impérial conservera un doux souvenir du temps qu'il a passé avec tant de profit dans cette institution et qu'il entretiendra des sentiments d'amitié pour les jeunes gentlemen dont il a été le camarade. »

Le soir, un grand bal est offert par les élèves de Woolwich dans la *School of Arms* de l'Académie, toute garnie d'oriflammes. Quand le Prince y arrive, ses compagnons l'entourent, le saisissent et le portent en triomphe autour de la salle.

Le lendemain, Son Altesse rentrait à Camden Place et s'y installait définitivement auprès de l'Impératrice.

Malgré le droit que lui confère le brillant résultat de ses examens, le Prince déclare ne vouloir prendre aucun service actif régulier dans l'armée anglaise; il n'y exercera les fonctions de son grade que lors des manœuvres qui ont lieu chaque année. — Il a aussi demandé au gouvernement de la Reine, l'autorisation de renoncer au génie pour entrer dans l'artillerie, « l'arme des Bonaparte ».

C'est au mois de juin qu'il commence son service au camp d'Aldershot. Simple lieutenant dans une batterie, voulant que rien ne le distingue de ses camarades, il est levé le matin dès cinq heures; comme eux, il est servi par un ordonnance militaire, a sa part égale dans les fatigues de la journée.

Du camp, il écrit, le 29 juin, à M. Louis Conneau, élève à Saint-Cyr :

« Merci de votre lettre qui me donne des détails sur la revue de l'autre jour et sur Saint-Cyr. Laissez-moi vous dire combien je suis heureux quand je reçois des nouvelles de mon vieux camarade et de notre vaillante armée française.

« Votre père va mieux, à ce qu'il paraît, et croyez que cela me fait bien plaisir, ainsi que la pensée de revoir bientôt le meilleur ami de mon père ; il me rappelle et me console de ce que j'ai perdu.

« J'ai repris, comme vous devez le savoir, l'uniforme ; la bande rouge de mon pantalon est plus large que celle de l'école ; c'est bon signe car si elle continue à augmenter dans la même proportion, je serai bientôt muni de culottes rouges. »

Sous son apparente gaîté, le Prince Impérial gardait au cœur une blessure que chaque jour faisait plus profonde : l'exil lui était un martyre.

Banni de cette patrie qu'il adorait d'une passion sans égale, loin de la terre dont l'image hantait sa pensée, il ne vivait que par elle et pour elle, son existence n'était que souvenir et espoir. La France était sa religion : impériale ou républicaine, il la chérissait d'une aveugle tendresse.

Dans les premiers mois qui suivirent la guerre, si quelqu'un attaquait devant lui l'ingratitude de la

patrie, oublieuse des bienfaits de l'Empereur, le Prince sortait silencieusement et il disait ensuite à ses amis : « Je ne peux pas entendre ainsi parler de la France !... Ce n'est pas leur faute là-bas, s'ils sont injustes envers nous : on les égare, on les trompe. Mais l'heure viendra où le pays comprendra ce que nous avons été pour lui, combien nous l'avons aimé ! »

Un jour de 1872, où ses compagnons d'enfance bâtissaient devant lui des projets d'avenir : « Ah ! si vous saviez, s'écriait-il, ce que je donnerais pour traverser le pont de la Concorde sur l'impériale d'un omnibus !... Ce fut toujours mon rêve quand je regardais aux fenêtres des Tuileries... Mais maintenant !... »

Cette ardente tendresse qu'il gardait à la patrie, le Prince l'avait retrouvée, comme symbolisée en une page de la vie du duc d'Albe que lui disait l'Impératrice.

Philippe II ayant ordonné au duc d'aller soumettre une province rebelle, recevait bientôt les nouvelles du succès; mais alors, loin de songer à donner au vainqueur un gage de sa reconnaissance, le roi lui faisait écrire de rentrer en Espagne sans passer par Madrid.

A ce récit, le Prince était demeuré pensif, puis tout à coup :

— « Eh bien, moi, maman, je suis pour la France ce qu'était le duc d'Albe pour le roi. De quelque façon qu'elle agisse à mon égard, je ne l'en aimerai pas moins, je n'en ferai pas moins pour elle. »

Servir son pays, là était toute son ambition; le servir sous les trois couleurs, résumait à ses yeux tout l'idéal. Aussi, avec quelle jalousie affectueuse il suivait les progrès de ses compagnons d'enfance pendant leur séjour à Saint-Cyr ou à leurs premiers pas dans l'armée; fier du rapide avancement de M. Bizot, l'aîné de tous; écrivant à chacun des lettres où le prétendant s'effaçait, où l'âme du Français se montrait tout entière.

Au baron Corvisart qui lui annonce les premiers succès de ses fils, il répond :

« Arenenberg, 21 août 1875.

« Cher monsieur Corvisart,

« Je viens de recevoir votre bonne lettre. Vos vœux m'ont été au cœur, car quoique je connaisse les souhaits que peut former votre attachement, tout témoignage d'amitié parti de notre vieille terre de France me met les larmes aux yeux; et puis la distance resserre les liens d'affection ! Vos enfants m'ont écrit et je vous prie de leur faire parvenir la lettre ci-jointe; s'ils continuent dans la même voie, vous pourrez être fiers d'eux un jour et goûter cette suprême satisfaction de voir vos fils porter dignement

votre nom. Qu'ils se souviennent de cette devise : « Noblesse oblige. » C'est elle qui, je l'espère, me fera toujours faire mon devoir.

« Adieu, je vous embrasse.

« Napoléon. »

Et cette autre lettre à M. Pierre de Bourgoing.

« Camden-Place, le 15 octobre 1877.

« Mon cher Bourgoing,

« J'ai appris avec un véritable plaisir l'heureux résultat de votre examen. Dans le temps où nous vivons, la carrière des armes est la seule ouverte aux hommes qui veulent servir leur pays avec indépendance, sans se compromettre dans les intrigues. Aussi je suis bien satisfait de vous la voir embrasser.

« Je ne doute pas que vous ne deveniez un bon officier avec de la persévérance. Je ne resterai indifférent à aucun de vos progrès et j'espère que vous me donnerez bientôt l'occasion de me féliciter plus que jamais d'être votre ami.

« Napoléon. »

De cette France tant chérie, le Prince Impérial aimait à se rapprocher le plus souvent possible. Arenenberg, où s'était écoulée la jeunesse de son père, où la mémoire de la Reine Hortense restait si vivante encore, ce château où étaient réunis tant

de souvenirs de sa famille, lui semblait presque un coin de la patrie et il goûtait une joie intime à s'y retirer avec sa mère, au milieu d'une petite cour d'amis éprouvés.

Là, mieux qu'à Chislehurst, il trouvait à satisfaire son amour du mouvement, de l'exercice au grand air, des excursions prolongées.

Aussi, dès la fin des manœuvres d'Aldershot, après une très courte station à South-Sea, Son Altesse se hâte de rejoindre l'Impératrice à Arenenberg, où le 15 Août est pour tout le pays un jour de grande fête.

Dans le canton où la charité de la Reine Hortense est demeurée légendaire, le Prince Impérial sait prouver que la bonté reste une marque de sa race. Plus que les aumônes elles-mêmes, la délicatesse avec laquelle il les répand lui a conquis les malheureux.

Il avait hérité de son père la générosité sans mesure. « Tout ce qu'il possédait était pour les pauvres ou pour ses amis, » disait après sa mort un des compagnons de son enfance. Aux Tuileries, le tiroir dans lequel il glissait pêle-mêle ses économies, le louis auprès de la piécette de vingt centimes, ne demeurait pas longtemps garni : il y puisait au récit de la moindre infortune.

Un jour, des cris partis de la cour l'attirent à la croisée. Un malheureux en haillons a franchi la

grille du Carrousel et, au grand émoi des sentinelles qui le poursuivent, court vers le château. Le Prince, sans s'effrayer, prend à la hâte ce qui reste de son trésor, puis il ouvre la fenêtre, appelle l'homme que les soldats vont atteindre et lui verse dans les mains l'aumône de l'Enfant de France.

Ce besoin de charité n'avait fait que se fortifier avec les années. Donner était une de ses joies et la pensée d'une infortune conjurée, d'une peine adoucie le rendait tout souriant jusqu'à la fin du jour.

Loin de cuirasser son cœur, la souffrance l'avait rendu plus pitoyable aux tristesses des autres.

« Ce n'est pas avec la haine qu'on gouverne, disait-il une fois à Arenenberg. Si le peuple me rappelait, je voudrais effacer de la langue française les mots exil et proscription. Il ne faut regarder en arrière que pour y chercher des exemples et des leçons, et non des sujets de vengeance et d'amertume. »

Rentré le 15 octobre à Chislehurst, le Prince Impérial redouble d'ardeur dans la tâche qu'il s'est imposée. Plein de confiance en la justice du peuple, certain que le jour où la France entière sera appelée aux urnes, c'est encore sur le nom de Napoléon que ses suffrages se porteront, il veut être digne de sa destinée.

Ce ne sont plus seulement les choses militaires qui l'occupent; il va étudier les questions les plus diverses, s'appliquer aux problèmes les plus ardus. Il deman-

dera l'avis des hommes éminents, écoutera leurs conseils, se créant une pensée personnelle à force de méditer ces opinions.

Des notes hâtives, crayonnées sans ordre, ont été retrouvées dans ses papiers, qui révèlent un esprit curieux de tout approfondir. Telle, la suivante, non datée, que nous transcrivons textuellement :

QUESTIONS AGRICOLES

(*A*). Avoir l'annuaire statistique de la France.

(*B*). Prier M. Cottin de se procurer par M. Dufrayer, son ancien collègue, des renseignements sur la question du *crédit agricole* (Calmard de la Fayette).

(*C*). Ecrire en mon nom à M. T..., pour lui demander :

1° Son avis sur la situation agricole ;

2° Des renseignements sur la Société des agriculteurs de France. Capital social, noms des principaux membres, etc. ;

3° Son opinion sur la question du cadastre et des abonnements généraux.

(*D*). S'abonner au *Journal d'agriculture ;* acheter un registre où seront collés les articles à conserver.

(*E*). Priere au baron Corvisart de se procurer des renseignements sur la presse agricole et de rédiger une note sur les organes de publicité les plus importants, indiquant : nom du journal, noms des propriétaires ou de la société à laquelle il appartient, milieu et rayon d'influence.

Au point de vue religieux, les ennemis du Prince Impérial se plaisent à le représenter comme un esprit étroit, intolérant, disposé, s'il remonte sur le trône, à mettre le pays entre les mains du clergé.

C'est ignorer étrangement quel respect profond il conserve aux idées du grand Empereur et combien

les paroles du prisonnier de Sainte-Hélène demeurent pour lui chose sacrée. Croyant il est, mais gallican vrai; s'il a horreur des esprits forts, il ne cache pas davantage sa haine de la piété exaspérée; il est respectueux du culte, mais nul ne serait plus que lui décidé à maintenir le clergé s'il voulait jamais empiéter sur les droits d'un pouvoir venu du peuple.

Un des prélats les plus indépendants dont puisse s'enorgueillir l'Église de France, le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, n'a pas craint d'affirmer le respect qu'il conserve à la famille déchue. La Souveraine détrônée ne lui a pas fait oublier l'Impératrice radieuse dont la charité secourut tant de fois ses pauvres. Il a écrit à Chislehurst dès le lendemain de la guerre et, plus tard, le Prince demandera mainte fois son avis sur les questions relatives aux rapports du clergé avec l'État.

En réponse à la lettre que le cardinal lui avait adressée au mois de décembre 1875, Son Altesse lui écrit[1] :

« Camden-Place, 27 décembre 1875.

« Éminence,

« Je viens de recevoir la lettre si affectueuse que vous m'avez écrite à l'occasion des fêtes de Noël.

« Je ne saurais assez remercier Votre Éminence

[1] Mgr Besson. *Vie du Cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen.*

des vœux qu'elle forme et surtout des prières qu'elle adresse à Dieu pour qu'il m'accorde la grâce de toujours bien remplir mon devoir. Je sens en effet combien j'aurai besoin de la protection divine pour agir toujours avec la sagesse et le courage nécessaires à celui qui peut être appelé à régner sur un grand pays.

« Je recevrai toujours avec la même déférence les précieux conseils que vous voudrez bien me donner, et je prie Votre Éminence de croire à ma sincère estime et à ma parfaite affection.

« Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« NAPOLÉON. »

Les premiers mois de 1876 sont tout entiers consacrés à l'étude; le Prince n'interrompt ses travaux que pour recevoir les visiteurs venus de France. Noms célèbres ou humbles fidèles reçoivent le même accueil, et le plus timide se sent rassuré dès les premières paroles de Son Altesse.

Être Français! il n'en faut pas davantage pour que la porte du Prince Impérial s'ouvre devant vous. Il trouve les paroles qui séduiront chacun, les sujets qui lui seront familiers et chaque réponse demeure gravée en sa mémoire.

Souvent aussi Camden-Place voit des hôtes illustres : la Reine Victoria avec la Princesse Béatrice, le Roi de Hanovre, le Roi de Grèce, la Princesse de Galles, la Princesse Louise et le marquis de Lorne.

C'était, le reste du temps, l'existence intime avec les familiers, les fidèles des premières heures de l'exil : Mme Lebreton, Mlle de Larminat, la comtesse Clary, le duc de Bassano, le Dr Conneau et le baron Corvisart, M. Franceschini Pietri. Presque toujours, un ancien ministre de l'Empereur, quelque homme d'élite appelé par le Prince pour le renseigner sur la question du moment, était là aussi.

Après une nouvelle période de manœuvres et un court séjour à Arenenberg, le prince se rend en Italie. Pour ne donner prétexte à aucune manifestation, il voyage sous le nom de comte de Pierrefonds et, à Bellagio, se sépare de sa mère qui se dirige vers Milan tandis que lui gagnera Vérone. Sans être reconnu, il peut visiter le champ de bataille de Solférino et reste trois jours à Venise, avant de rejoindre l'Impératrice (16 octobre).

A Magenta, il ne lui est plus possible de garder l'incognito. Son départ de Milan a été signalé : le syndic l'attend à l'entrée de la ville, la population est massée pour le recevoir et partout les cris de bienvenue saluent le Fils du Libérateur, le suivent jusqu'aux plaines ou se décida la victoire.

Les réceptions se multiplient à Milan; la famille royale, la municipalité, le peuple entier témoignent à l'envi leur reconnaissance à la veuve et à l'héritier de Napoléon III.

Sa Majesté et le Prince maintenant leur incognito,

les ministres ne peuvent, comme ils l'auraient voulu, les attendre à leur arrivée à Florence. Mais la gare est comble, les rues environnantes sont envahies. — A la descente du wagon, les voyageurs sont reçus par la princesse de Canino et le marquis Rasponi. Telle est la foule qui entoure la voiture au sortir du chemin de fer, que l'Impératrice, redoutant un accident, s'écrie à plusieurs reprises : « Prenez garde! » — Devant la villa choisie comme résidence, des musiques militaires sont massées.

Les fêtes en l'honneur du Prince, les réceptions et les bals se suivent jusqu'au 15 décembre. Ce jour-là, on quitte Florence pour Rome où le Pape Pie IX attend son filleul.

L'Impératrice et le Prince Impérial, accompagnés du prince Murat et de M. Rouher, sont reçus au Vatican avec les honneurs souverains. — Les journaux ultramontains, aussi bien que les feuilles radicales, trouvent dans cette audience ample sujet à dissertations. Pour celui-ci, l'héritier de l'Empereur est allé solliciter le secours de l'Église; un autre met en doute l'accueil bienveillant du Saint-Père.

La vérité est que le voyage à Rome n'a eu aucun but politique, qu'il n'y faut voir qu'un acte de déférence très naturel du Prince chrétien envers le Souverain-Pontife, qu'un témoignage d'affection du fils de Napoléon III pour son parrain.

D'ailleurs, pour lutter contre les progrès incessants



LE PRINCE IMPÉRIAL.

(Florence, 1876.)

de l'idée plébiscitaire, il n'est pas de moyens négligeables.

Malgré les résultats officiellement proclamés des examens de Woolwich, on n'a pas renoncé en France à représenter le Prince comme un ignorant.

Longtemps encore après sa mort, des lettres arriveront au gouverneur de l'Académie militaire, demandant si vraiment il ne fut pas « *un fruit sec* »? La plupart des interrogatoires ne sont pas affranchis et portent cet avis courtois « Payez la poste[1] ».

Il est plus malaisé encore de faire de Son Altesse un mauvais Français; on s'y évertue cependant, et, vers la fin de 1877, un correspondant (?) de Strasbourg annoncera l'arrivée du Prince Impérial en Alsace, contera sa visite au général gouverneur, dépeindra l'indignation de la population.

Une dépêche formelle déclarant que la nouvelle est fabriquée de toutes pièces, une lettre énergique de M. Pietri font taire les calomniateurs.

En quittant Rome, l'Impératrice et le Prince retournent à Florence, où ils passent tout l'hiver de 1877. Au printemps, son Altesse rentre seule en Angleterre, tandis que sa mère va passer quelques semaines en Espagne.

Les visites interrompues par le voyage d'Italie reprennent à Chislehurst; on y voit le général Favé,

[1] *Records of the Royal Military Academy.*

MM. Merruau, Rouher, Loudun, les députés de l'Appel au Peuple.

Comme son père, le Prince sait écouter, n'interrompant que rarement son interlocuteur, étudiant sa physionomie, lui laissant développer jusqu'au bout les plans les plus impraticables, sans le vouloir décourager. Aussi, en le quittant, combien ont cru leurs projets approuvés et n'ont pas manqué de faire la presse confidente de leur joie!

De là ces idées de constitution parfois bizarres, ces rêves bleus d'avenir attribués au Prince Impérial, alors qu'il en avait simplement subi la narration.

Une lettre qu'il écrivit au baron de Bourgoing. montrera combien il savait, au contraire, étudier à fond les sujets qui lui semblaient utiles ou réalisables :

« Mon cher Monsieur de Bourgoing,

« Je vous remercie de la pensée que vous avez eue. en commun avec M. Raoul Duval, de me faire parvenir le projet de loi que vous comptez déposer à l'Assemblée. Je vous en remercie et je vous prie de transmettre mes remerciements à votre collègue.

« Les efforts que vous faites pour améliorer la position des sous-officiers et par conséquent pour fortifier les cadres de l'armée sont sérieux et patriotiques; le but qu'ils se proposent est conforme à la ligne de conduite que je voudrais voir toujours tenir

par nos députés : travailler, écrire et parler pour le pays, non pour l'Assemblée.

« Le projet de loi contient beaucoup de bon et très peu de mauvais ; mais, à vous dire vrai, je ne crois pas que le mal qui mine nos institutions civiles puisse être extirpé ou refoulé à l'aide de quelques modifications ne portant que sur des points déterminés.

« Le mal qui tue la société française, c'est la disparition du patriotisme, c'est le mépris de la loi et de l'autorité.

« Le mal qui tue l'armée, c'est la disparition de l'esprit militaire.

« Pour porter remède à ces deux maux qui ont une même origine, une cause unique, il faut des réformes d'ensemble énergiquement conçues et vigoureusement exécutées. Ce sera l'œuvre, je l'espère, du troisième empire : en tout cas, ce sera son but.

« Un pouvoir fort peut faire ce qu'une assemblée ne pourra jamais exécuter : c'est pour cela que, quelles que soient vos bonnes intentions, vous ne pourrez arriver à atteindre le but généreux que vous vous êtes proposé.

« Rappelez-moi au bon souvenir de Mme de Bourgoing, embrassez Pierre et croyez à mon affection.

« NAPOLÉON. »

En 1877, le Prince Impérial, voulant exercer le seul droit de citoyen français que lui eût laissé l'exil.

avait prié le prince Murat de le représenter au tirage au sort en qualité de parent.

Mais cette année-là son nom ne figurait pas sur les listes de recensement et, malgré ses réclamations, n'avait pu être rétabli en temps utile. C'est seulement le 28 janvier 1878, que le prince Murat, assisté de M. Rouher, peut remplir sa mission au palais de l'Industrie, où l'on procède au tirage au sort du Ier arrondissement. A l'appel du nom de Bonaparte, il s'approche du bureau et tire le numéro 307.

Le Prince Impérial va avoir vingt-deux ans. Beaucoup de conseillers de l'Empereur — non des moindres — jugent qu'il est temps de songer à le marier et commencent à dresser la liste complète des princesses d'Europe. Les esprits vont leur train; des romans d'amour s'ébauchent dans mainte imagination. Ce qui n'était d'abord que chuchotements devient murmures plus distincts : on cite des noms et voici le cœur du Prince analysé, ses moindres phrases commentées.

Pendant le séjour à Florence, la question d'un voyage en Russie avait été sérieusement agitée dans l'entourage impérial; puis — pour des raisons diverses — la réalisation en fut reculée à l'année 1880. Mais le zèle de ceux qui jugeaient le prince mûr pour le mariage ne connaissait pas d'obstacle : il leur fallait une princesse et sa recherche tournait chez eux à l'obsession.

Lui, beaucoup moins pressé qu'eux de trouver une compagne pour son exil, souriait de leur ardeur.

Est-ce à dire que parmi tous les projets mis en avant, il n'en fût pas un seul qui sût attirer davantage le Prince Impérial, malgré son idée bien arrêtée de retarder l'heure du mariage ?

Le 10 avril, deux cent cinquante personnes prennent place, dans Willis's Rooms, au banquet annuel de l'Institution des ingénieurs civils. On remarque là, réunis sous la présidence de M. G.-P. Bateman, les ministres des États-Unis et de Hollande, Lord Granville, M. Gladstone, le Lord-Maire, le Prince Lucien Bonaparte, l'amiral Elliott, Lord Houghton, le général Sir Garnet Wolseley, Lord Lindsay, etc. Mais celui sur lequel se fixent tous les yeux, c'est le Prince Impérial, dont les paroles sont bruyamment applaudies.

Quelques jours plus tard, dans la réunion oganisée au profit du *Newspapers Fund*, sous la présidence de Lord Salisbury, Son Altesse prenant pour texte le rôle de la presse, prononce un discours dont le retentissement dépasse les frontières anglaises :

« ... Si c'est à des gouvernements éclairés que l'on doit les traités de commerce qui ont effacé de nation à nation les haines séculaires, en faisant reposer des alliances nouvelles sur des intérêts communs, la presse peut être fière d'avoir coopéré à cette grande œuvre en répandant partout de saines idées écono-

miques et en combattant avec intelligence et énergie les erreurs accréditées du passé.

« La science ne peut, pas plus que le commerce, se passer des services que la presse lui rend. Ses progrès, qui découlent surtout aujourd'hui de l'observation, proviennent de ce que les découvertes et les travaux de chacun profitent à tous et que, grâce à la presse, l'univers n'est plus qu'un vaste laboratoire où le moindre fait est enregistré et où nul effort ne reste stérile.

« Le rôle de la presse est aussi et surtout politique. Jadis, le sort des peuples était décidé dans des conseil secrets par trois ou quatre personnes; aujourd'hui la force qui fait ou défait les gouvernements, qui veut la paix ou impose la guerre, c'est l'opinion publique. Ce jury suprême devant lequel tous les hommes politiques doivent comparaître pour rendre des comptes, juge à l'aveugle lorsqu'une presse éclairée ne le dirige pas[1]... »

Dans le courant d'avril, le fils de Napoléon III acceptait l'invitation apportée à Camden-Place par le Prince Royal de Danemark : un voyage à Copenhague était décidé pour l'été. En apprenant ce projet, le Roi de Suède, allié à la famille Impériale, écrit à

[1] « ... Nous nous félicitons de voir le fils de l'Empereur se manifester au dehors, entrer en communication avec l'esprit public, prendre la direction de son parti et rappeler ainsi à ce pays que l'enfant a fait place à l'homme et que, si la Révolution va vite, il y a, Dieu merci! un Napoléon pour la devancer. » (*L'Ordre.*)

Son Altesse, lui demandant de prolonger la route et de venir jusqu'à Stockholm.

Accompagné du Comte Murat et de M. Franceschini Pietri, le Prince Impérial quitte Chislehusrt au mois de juin.

Le Roi Christian est absent de Copenhague le jour de l'arrivée de Son Altesse. Mais aussitôt informé, il revient à la hâte dans sa capitale et va, le premier, à l'hôtel lui rendre visite.

Au dîner de gala, le Prince est à la droite de la Reine; ce sont les voitures de la cour qui viennent le chercher chaqué jour, pour ses promenades; sur la route toutes les têtes se découvrent, de petits bouquets sont jetés dans la calèche.

Ceux qui ont eu l'honneur d'être présentés au Prince Impérial sont conquis par le charme, la finesse de son esprit universel. Le conservateur du Musée ethnologique qui l'a guidé à travers ses admirables collections, déclare que seul, jusqu'à présent, l'Empereur du Brésil avait su causer avec pareille sûreté de ces sujets abstraits.

Le jour où le Prince quitte Copenhague pour la Suède, il n'est pas une personne qu'il n'ait conquise et qui ne traduise en termes divers ce qu'un de ses amis exprimait si bien, de façon familière : « Il s'attache en un tour de main tous ceux qui l'approchent. »

De Malmö où il a débarqué le 11 juillet et où

l'attendait M. d'Adelberg, attaché à sa personne durant le voyage en Suède, Son Altesse se rend à Jonköping. Là, le Roi Oscar et le Prince héritier le rejoignent le lendemain et ensemble, ils assistent à l'ouverture du Concours régional puis au banquet qui termine la journée.

Le 13, sans s'arrêter à Stockholm, on gagne Drottningsholm, la merveilleuse résidence d'été, tout entourée d'eau et de grands arbres. Le fils de l'Empereur y sera l'hôte de la famille royale, partagera son existence intime jusqu'au jour où, en compagnie du Prince héritier, il part pour la Norvège et l'excursion en Thelemarken.

On quitte Christiania le 29 juillet, et par le chemin de fer on arrive à Kongsberg. Là, quatorze carrioles attendent les Princes et leur suite : chacun conduisant sa voiture, on part pour un voyage de huit jours à travers la montagne.

Dès la première halte, à l'église d'Hitterdal, arcs de triomphe et drapeaux tricolores, danses et chants nationaux font leur apparition.

Promenades sur les lacs Tinsjö et Nordsjö, ascensions du Rjukanfos et du Ravnejuvet remplissent cette semaine, durant laquelle le Prince Impérial étonne et effraie mainte fois par son intrépidité.

Partout on l'accueille avec des témoignages joyeux. Aux environ de Mosebö, il est un peu surpris d'être reçu aux accents de la *Marseillaise*. On a bientôt la clef de cette manifestation intempestive : pendant

le siège de Paris, des aéronautes échappés de la capitale ont été entraînés jusque-là. Pour remercier les habitants qui avait aidé au sauvetage du ballon, ils leur ont enseigné « l'air national » et les paysans, apprenant sept années plus tard la visite du « jeune Napoléon », ont jugé que rien ne lui serait plus agréable qu'une exécution solennelle de l'hymne français.

Dans cette excursion, le Prince trouve peu de temps pour sa correspondance; c'est M. Pietri qui adresse à l'Impératrice, alors en Autriche, le courrier quotidien. Pourtant Son Altesse tient à donner à ses amis les plus dévoués quelques rapides impressions de son voyage, tel ce billet écrit d'Ulefos :

« Mon cher Monsieur Corvisart,

« Votre lettre m'est parvenue il y a quelques jours, au moment où je quittais la carriole pour sauter en bateau; c'est vous dire que la vie que je mène depuis un mois ne me laisse que peu d'instants libres et pas de repos, car je veux profiter de mes loisirs pour écrire à mes amis.

« J'ai juste vingt minutes à moi; je les emploie avec plaisir à vous répondre, car ma pensée est souvent avec vous.

« Ce que vous me dites de la santé de Gaston[1] m'a

[1] Le second fils du Baron Corvisart.

ému mais non alarmé, car je n'ai pas la peur rétrospective. Je vous remercie de ne m'avoir mis au courant du danger qu'avait couru mon petit ami que lorsque toutes les traces du mal avaient déjà disparu ; vous m'avez ainsi épargné de vives et cruelles inquiétudes.

« Je n'ai réellement pas le temps de vous donner de longs détails sur mon voyage. Je veux seulement vous dire que j'en suis ravi à tous les points de vue. On ne peut se figurer la façon dont j'ai été reçu par les cours et par les populations : on eût dit que je faisais un voyage officiel. Partout des drapeaux tricolores pour me rappeler ma patrie, partout des musiques jouant *Partant pour la Syrie* pour me rappeler l'Empire. Je ne suis pas entré dans une petite ville sans passer sous un arc de triomphe décoré de l'N.

« A bientôt; croyez que lorsque je me divertis, je pense à ceux qui partagent avec dévouement les ennuis de mon exil et ma reconnaissance envers eux grandit.

« A vous de tout mon cœur,

« NAPOLÉON. »

Dans le Thelemarken, beaucoup de paysans ont chez eux des images du grand Empereur. Quand ils entendaient dire que son descendant aller passer, les villages se vidaient, tout le monde accourait sur

la route, anxieux, comme dans l'attente d'un spectacle surnaturel.

Jusqu'à la dernière heure du voyage, ce sera le même enthousiasme autour du Prince; les mêmes acclamations retentiront dans les villes et dans les campagnes.

Le 4 août, en arrivant à Skien, il passe les troupes en revue; à Drobak, le lendemain, des manœuvres navales ont lieu, en son honneur, sur le Christiania Fjord.

Ce même jour, il rejoignait les Souverains à Moss, et prenait congé d'eux le 10 août pour rentrer à Arenenberg, ne s'arrêtant qu'à Copenhague où il reste quelques heures encore, sur le désir du Roi Christian.

En même temps que les journaux scandinaves chantaient le Prince Impérial, son nom retentissait à Paris, sous les voûtes du Tribunal correctionnel. Devant la huitième chambre, présidée par M. Bruneau, Son Altesse citait le *Siècle*, en la personne de son gérant, M. Villain-Landiaiserie, pour diffamation envers la mémoire de Napoléon III.

Le *Siècle* accusait l'Empereur d'avoir vendu vingt-six mille hectares de forêts appartenant à l'État et d'en avoir appliqué le produit à la liste civile.

L'avocat du journal soutient que l'assignation doit être nulle, attendu qu'elle porte la mention suivante : « l'an 1878, le 3 juillet, à la requête de

S. A. Mgr le prince Eugène-Louis-Jean-Joseph Napoléon, domicilié à Paris, rue de l'Élysée n° 4, mais résidant présentement à Chislehurst (Grande-Bretagne) ». L'avocat affirme que cette mention est contraire aux lois constitutionnelles, qu'une décision de l'Assemblée Nationale ayant prononcé la déchéance de Napoléon III et de sa famille, il est inadmissible que le représentant de cette dynastie s'intitule, dans un acte extra-judiciaire : S. A Mgr le Prince Napoléon, etc.

M. Jolibois soutient la demande du Prince Impérial auquel le tribunal donne gain de cause, condamnant M. Villain-Landiaiserie à deux mille francs d'amende, à l'insertion du jugement dans le *Siècle*, dans dix journaux de Paris et dix journaux de province au choix du plaignant; enfin aux dépens.

Le 7 décembre, le procès revenait devant la chambre des appels correctionnels. Cette fois, le *Siècle* avait confié sa défense à Me Henri Brisson; M. Jolibois plaidait encore pour le Prince Impérial et le jugement était confirmé, avec une réduction dans le nombre des insertions.

A Arenenberg, depuis le mois d'Août, les visiteurs arrivaient plus nombreux que jamais; dans la journée du 15, on avait compté les lettres par centaines.

Autour du Prince, c'était comme une renaissance de la légende napoléonienne et beaucoup le connaissaient à peine qui mettaient en lui tout leur espoir.

D'autres, que la naissance ou les alliances auraient pu jeter vers un camp opposé, lui gardaient une foi ardente, entraînés par cet élan qui groupait les vrais Français à l'ombre de son nom.

M. Pinard, dans son *Journal*, cite l'exemple du comte de Rességuier, issu d'une famille légitimiste, mais devenu bonapartiste comme les d'Aulan, les Guitaut et tant d'autres, qui lui disait, à la veille de son départ pour Arenenberg :

« J'étais souvent de l'escorte qui accompagnait au galop la voiture du petit Prince, de Paris à Saint-Cloud. Il ignore certainement mon nom; dites-lui toujours que l'impitoyable goutte m'a mis à la remise, mais que valide et plus jeune, j'aurais bien voulu me faire tuer pour lui. »

Sur le désir exprimé par le Prince Impérial, le cardinal de Bonnechose avait fait, sans hésiter, le pèlerinage d'Arenenberg, bravant les colères républicaines, s'exposant aux représailles.

Dans ses notes au jour le jour, publiées après sa mort par Mgr Besson, il trace ce portrait du fils de Napoléon III : « Sa physionomie est douce, mêlée d'une certaine mélancolie que ses yeux, d'un bleu tendre, font encore ressortir davantage. Son front, bien éclairé, révèle une belle intelligence. Il a déjà réfléchi, il médite encore, mais il ne veut pas dire à tous ce qu'il pense... Ceux qui le voient de près disent qu'il a un cœur d'or, qu'il donnerait volontiers tout

ce qu'il a. Il est trop hardi, ajoute un de ses serviteurs, il se fera tuer... »

Cette année-là, la témérité du Prince Impérial avait plus que jamais effrayé son entourage. En revenant de l'excursion faite avec lui à la Via Mala, le prince Joachim Murat et M. Pierre de Bourgoing déclaraient ne plus vouloir, à l'avenir, assumer pareille responsabilité. Malgré leurs prières, Son Altesse avait pris plaisir à traverser, en courant sur le parapet, les ponts jetés au-dessus du gouffre.

De ses long entretiens avec le Cardinal, le Prince avait conservé un souvenir profond, à en juger par cette lettre qu'il lui adressait, aussitôt rentré à Camden Place :

« Chislehurst, le 21 octobre 1878.

« Je viens de recevoir la lettre que Votre Eminence a bien voulu m'écrire, et c'est au nom de l'Impératrice en même temps qu'au mien que j'y réponds.

« Tous deux, nous avons été également heureux de vous recevoir et c'est pour nous un réel plaisir d'apprendre que vous ne regrettez pas les quelques jours passés sous notre toit. Nous les avons trouvés trop courts, moi surtout qui avais tant de choses à vous dire. Toutefois, cela a été pour moi une vive satisfaction de pouvoir m'exprimer à cœur ouvert sur toutes les questions que Votre Eminence m'a faites.

« Vous voulez bien me remercier de la franchise que j'ai mise à vous découvrir mes sentiments et ma pensée; laissez-moi vous dire combien je vous suis reconnaissant de m'avoir apporté les encouragements d'une âme chrétienne et les conseils d'un esprit qui a pour lui la sagesse et l'expérience.

« Votre Éminence me dit aussi un mot aimable pour Arenenberg; il m'a touché; j'aime cet endroit où tant de souvenirs m'attachent et je m'y plais, quoique mon corps seul soit en exil et que ma pensée soit toujours en France.

« Car la France est le but de ma vie, ma raison d'être est de la servir — je ne veux pas dire, de la sauver. Dieu seul le peut! »

VII

LE DÉPART POUR LE ZULULAND. — LA MORT LES FUNÉRAILLES

Aux plus découragés, à ceux qui avaient le plus obstinément douté d'un retour possible de l'Empire, la confiance revenait. Ce qu'on avait traité de songes bleus, de chimères, pouvait d'un jour à l'autre se transformer en réalité.

Le peuple était si las de ces perpétuelles incertitudes parmi lesquelles il vivait depuis huit ans, si inquiet de cette constante diminution de la fortune et du bien-être, si indigné surtout de la façon dont on le jouait.

Dans le cours de 1878, les attentats contre les Rois d'Italie et d'Espagne, les menaces adressées à la Reine Victoria et à l'Empereur François-Joseph, avaient montré l'influence grandissante des théories anarchistes et le nom de Napoléon, invoqué comme un sauveur, revenait sur bien des lèvres qui semblaient l'avoir oublié.

Tandis que s'accentuaient chaque jour davantage les signes évidents d'une renaissance impérialiste, cette unique pensée, tyrannique, obsédante, s'emparait du Fils de l'Empereur : détruire à jamais par une action d'éclat les calomnies que répandaient ses adversaires; montrer aussi à ceux qui s'obstinaient à l'appeler « le petit Prince », qui souriaient encore à l'histoire de la balle de Sarrebrück, qu'il était le digne héritier des Napoléons, brave et intrépide comme eux.

Tel était l'état d'esprit du Prince Impérial, quand au matin du 11 février 1879, arriva à Londres la nouvelle du désastre d'Isanhlwana, dans le Zululand.

Le 21 janvier, une colonne anglaise composée du 24e régiment et de six cents naturels a été surprise par vingt mille Zulus. Trente officiers et cinq cents hommes ont péri, le drapeau est aux mains de l'ennemi, ainsi que deux canons, mille fusils, cent deux chariots de munitions, une quantité de vivres. Lord Chelmsford, commandant des forces anglaises, est obligé de battre en retraite; Natal semble menacé et on demande à la métropole l'envoi immédiat de renforts. C'est un des plus terribles désastres subis en Afrique.

Un conseil de cabinet se réunit aussitôt et décide le départ de six bataillons d'infanterie, deux régiments de cavalerie, deux batteries d'artillerie, une compagnie de génie, trois compagnies de l'intendance

et un corps d'infirmiers militaires. Ordre est expédié à Woolwich de hâter les préparatifs.

A la double nouvelle de ce désastre et du départ de l'artillerie, la résolution du Prince Impérial fut prise, mais à personne il ne voulait en parler à l'avance, devinant quels obstacles le gouvernement anglais opposerait à ses désirs. Il craignait surtout que sa mère pût soupçonner ses intentions.

A chacun des anciens camarades de son fils qui prenait du service, Sa Majesté avait coutume d'offrir un souvenir. Un jour, le Prince lui dit : « Maman, Woodhouse doit s'engager : je vais à Londres aujourd'hui ; voulez-vous que je choisisse quelque chose pour lui ? » et il quitte Chislehurst.

Ce n'est pas dans les magasins de Piccadilly qu'il allait, mais au ministère de la guerre, tenter une suprême démarche pour obtenir la permission tant désirée.

Au général Simmons que le Prince Impérial avait, dès le premier jour, prié d'exposer sa demande, le Duc de Cambridge répondait : « Impossible ! » et en apprenant cette décision, Son Altesse était incapable de retenir des larmes, disant : « Je ne pourrai donc jamais rien faire ! »

Mais quand le Prince alla lui-même présenter sa requête, il fut si éloquent, il dit avec tant d'ardeur

son rêve de se distinguer que le gouvernement se laissa persuader.

Le soir, il rentrait à Camden-Place si gai, si agité, si exubérant, ne pouvant tenir en place, s'asseyant au piano pour le quitter aussitôt, que l'Impératrice, surprise, lui dit :

— « Que se passe-t-il? Tu as quelque chose? »

D'abord il cherche à détourner ses soupçons, mais comme elle insiste, saisie d'un pressentiment soudain :

— « Oui ! mais je ne vous le dirai que plus tard. »

— « Quand donc? »

— « Demain seulement. Si je vous le disais ce soir, cela vous empêcherait peut-être de dormir cette nuit. »

L'Impératrice feint de songer à autre chose, mais quand est venue l'heure où elle a coutume de se retirer, elle dit à son fils de la suivre dans son appartement.

— « Nous sommes seuls à présent. Tu vas me dire tout, car tu as trop parlé pour en rester là... Dormir? Est-ce que je le pourrais après le mot qui t'a échappé?... Je m'imaginerais que tu as fait quelque folie, que tu as demandé à partir ! »

— « Eh bien, oui ! »

C'est un coup affreux pour la mère. Elle cherche encore à lutter.

— « Tu ne t'appartiens pas. Ton parti, de qui tu

as reçu tant de gages de dévouement, a le droit de compter sur toi et, s'il t'arrivait malheur, on ne te le pardonnerait jamais. »

— « Mon parti ?... Que me reproche-t-il ? De ne rien faire... Que me répète-t-il sans cesse ? Montrez-vous !... Que faire ? Où me montrer ?... Sur le continent, si je veux prendre part à une guerre, j'indispose la puissance ennemie, que j'ai intérêt à ménager. Mais lutter là-bas contre des nègres, qui trouvera à y redire ? Je ne me brouille qu'avec le roi des Zulus... Croyez-vous, chère maman, que je n'aimerais pas jouir, comme mes camarades, des plaisirs de mon âge ? Mais je sais ce que je dois au nom que je porte et je ne m'étiolerai pas dans l'inaction comme le duc de Reichstadt. »

Le lendemain matin, l'Impératrice songe un moment à aller trouver la Reine, à la supplier de s'opposer au départ de son fils. Mais il était trop tard ; le bruit de la résolution du Prince se répandait déjà dans Londres. Et puis, il n'eût pas pardonné à sa mère de réduire ainsi à néant des projets longuement mûris.

Le 26 février, alors que les journaux anglais annonçaient pour le lendemain son départ comme attaché à l'état-major de l'artillerie, le Prince se rendait à Windsor accompagné de M. Pietri, pour prendre congé de la Reine.

Il avait, la veille, en une lettre rendue publique, annoncé sa résolution à M. Rouher; mais, huit jours plus tòt déjà, il la disait à ses amis.

C'est le camarade de la première enfance qu'il avertit tout d'abord.

« Camden-Place, Chislehurst, le 18 février 1879.

« Mon cher Conneau,

« Depuis longtemps vous ne m'avez point écrit.

« Est-ce ainsi que l'on oublie un camarade qui vous aime comme s'il était votre frère? Je vous adresse ces quelques lignes pour vous annoncer une grande résolution que j'ai prise et que de puissants mobiles m'ont dictée. Je pars dans neuf jours pour le cap de Bonne-Espérance où la guerre a pris une grande extension et j'y resterai quelques mois. Vous verrai-je avant mon départ?

« J'en serais bien heureux; en tout cas, envoyez-moi votre photographie.

« Je vous embrasse de tout mon cœur.

« Votre ami,

« NAPOLÉON. »

La lettre suivante, adressée au baron de Bourgoing, montre que la résolution du Prince n'était pas née d'un coup de tête, qu'il n'avait pas agi sous une impression soudaine, mais que la décision avait été longuement réfléchie.

« Camden-Place, 24 février 1879.

« Mon cher monsieur de Bourgoing,

« Jeudi prochain je m'embarque sur le steamer *le Danube* pour aller au cap de Bonne-Espérance suivre les opérations militaires de l'armée anglaise. J'avais ce projet quand vous étiez ici, mais les démarches que je faisais alors pour le réaliser n'ayant pas encore abouti, je ne vous en ai rien dit.

« Je tiens à vous l'annoncer moi-même aujourd'hui, espérant que vous approuverez ma détermination qui me met à même, une fois, d'employer utilement mon temps et d'une manière qui plaît à mon caractère.

« Je vous fais mes adieux ainsi qu'à madame de Bourgoing et à Pierre, en vous exprimant mes sentiments affectueux.

« Napoléon. »

Deux lettres encore, écrites le lendemain, à ses amis :

« 25 février 1879.

« Mon cher Corvisart,

« Avant de partir, je tiens à vous dire adieu. Soyez sûr que ma pensée sera souvent avec vous lorsque je serai, moi, à l'autre bout du monde.

« Je fais des vœux pour que tout vous réussisse dans votre carrière et pour que vous continuiez à être bon soldat.

« Au revoir.

« Napoléon. »

« 25 février 1879.

« Mon cher Conneau,

« Espinasse, que j'ai eu le grand plaisir de voir avant mon départ, vous en dira tout au long les motifs.

« Ne croyez pas que j'agisse à la légère ni que j'abandonne mes devoirs envers le pays.

« J'ai cru utile de montrer une fois pour toutes que j'étais de ceux qui savent se décider et mépriser les blâmes. Ce n'est qu'à ce prix qu'on persuade au public qu'on est fait de la pâte des hommes nés pour le commandement.

« Je vous embrasse de tout mon cœur et je regrette que vous ne partagiez pas mon bonheur d'aller au feu.

« Votre ami,

« NAPOLÉON. »

A la nouvelle du départ, des serviteurs dévoués du Prince avaient voulu le détourner de ces projets, les lui représenter comme un abandon de tous ses devoirs envers le parti; mais ils savaient à l'avance combien vaine serait leur tentative. Des amis de Son Altesse, parmi lesquels le baron de Bourgoing, M. Albert Duruy et le comte Multedo, sollicitaient l'honneur de l'accompagner en Afrique pour combattre à ses côtés, plus encore pour le défendre. Leur demande fut repoussée.

L'Impératrice supplie son fils, puisque la résolution

est irrévocable, de la laisser du moins l'accompagner jusqu'à Sainte-Hélène, ou seulement jusqu'à Madère. Il la conjure de ne pas insister, tant il craint de prêter à quelque raillerie de ses ennemis, de paraître un écolier conduit par sa mère.

Dans la nuit du 26 au 27 février, il reste debout jusqu'à 4 heures. Au matin, il remet à M. Franceschini Pietri le testament qu'il vient d'écrire, l'en fait le dépositaire. L'enveloppe, scellée du cachet impérial, est enfermée dans un coffret de fer, pieusement gardé aujourd'hui parmi les reliques de Farnborough.

Le 27 février, après avoir entendu la messe et communié dans l'église Sainte-Marie, auprès du tombeau de son père, le prince quitte Chislehurst avec l'Impératrice.

A la gare de Londres, amis et partisans, venus en nombre de Paris, sont rassemblés. Ils entourent Son Altesse qui serre toutes les mains, remercie des vœux et dit encore quelle joie cette pensée de la bataille est pour elle.

Près du wagon-salon attendent le Général Sir Lintorn Simmons et le capitaine Watson qui accompagnent Sa Majesté jusqu'à Southampton. A 9 heures, quand le sifflet de la locomotive retentit, trois longs hurrahs s'élèvent et le Prince, penché à la portière, remercie de la main et sourit.

La gare de Southampton est envahie longtemps

avant l'arrivée du train. Les acclamations commencent quand l'Impératrice et le Prince descendent devant le South-Western hôtel où un lunch les attend et d'où leur wagon les mènera ensuite jusqu'aux docks. Dès qu'ils ont disparu, la foule se précipite vers les quais où est amarré le *Danube*.

Voici le train impérial. Toutes les conversations cessent. L'envahissement des curieux est tel qu'on a peine à étendre un tapis entre le wagon et la passerelle du navire, et que les représentants de la *Union Steamship C*[y], réunis pour saluer Sa Majesté, parviennent difficilement jusqu'à elle.

Quand l'Impératrice arrive sur le pont du navire, les cris sont assourdissants, enthousiastes. Pendant que deux jeunes filles offrent à sa mère des bouquets d'azalées et de camélias, le Prince se tourne vers la foule et lui crie : Merci ! merci de votre cordial accueil ! »

C'est dans les salons du *Danube* que l'Impératrice embrasse son enfant pour la dernière fois. Les adieux sont rapides. — Sa Majesté reparaît sur le pont : avant de traverser la passerelle, elle jette encore au Prince un long regard de tendresse puis rentre à l'hôtel, d'où elle veut suivre le navire des yeux jusqu'à ce qu'il s'ensevelisse dans l'horizon.

Le drapeau tricolore est hissé au grand mât. Le *Danube* s'éloigne, salué des acclamations de la mul-

titude massée sur les quais, acclamé par les équipages du port — et, à l'extrémité de la jetée, le curé de Southampton bénit le bâtiment qui emmène là-bas l'héritier de tant de gloire, la vivante incarnation de tant d'espérances.

Les journaux anglais, sans exception, rendaient hommage à la résolution valeureuse du Prince Impérial.

« Rien ne saurait prouver plus de courage, écrit le *Morning-Post*, que cette détermination du jeune exilé français de partir pour le théâtre d'une guerre qui offre non seulement des problèmes militaires de la nature la plus épineuse, mais encore des dangers positifs qui ne sont ignorés de personne... »

« La décision du Prince Impérial est digne de son courage et digne de sa race, » dit le *Daily Telegraph*.

Sans distinction de parti, la plupart des journaux français tiennent à honneur de commenter en termes sympathiques et respecteux le départ du Prince. Quelques-uns, en revanche, ne désarment pas et leurs attaques deviennent plus violentes : le *Rappel*, est parmi les plus acharnés contre « le fils à Monsieur son père » qui « part pour combattre de loin les Zoulous[1] ».

C'est ici, peut-être, le moment de parler d'une légende qui eut cours trop longtemps, que journaux et ouvrages divers s'évertuèrent à affirmer, apitoyant

[1] Ernest Blum. *Le Rappel*, 1er, 4 mars 1879.

leurs lecteurs sur le sort « du fils du Prince Impérial ».

On nous a montré la mère. apprenant soudain le nom véritable de son amant en voyant, dans un journal illustré, le portrait de Son Altesse; on nous a dit le dénûment de l'enfant; on a mis en lumière l'indifférence de la famille impériale demeurant sourde à toutes les prières, rebelle aux demandes de secours.

Plus d'un an après la mort du Prince, l'Impératrice reçut une lettre suppliante qui lui dévoilait l'existence d'un enfant de son fils, lui exposait l'état misérable de la mère.

Tout émue à cette lecture, Sa Majesté ordonne une minutieuse enquête. — La femme, longuement interrogée, conte une étourdissante histoire, un roman fantastique; elle dépeint l'appartement de la rue de Rivoli où elle a vécu avec le prince (dont elle ignorait alors le nom véritable), lors d'un long séjour à Paris fait ensemble. Convaincue de mensonge, elle implore le pardon qui lui est généreusement accordé.

Mais le roman continua son chemin. Des écrivains lui donnèrent l'appui de leur talent, des journaux l'accueillirent avidement. Les noms de la mère — Charlotte Kelly, née Watkins — et de l'enfant — Walter Kelly — furent imprimés, leurs portraits publiés.

Pour réduire à néant toute cette légende, il n'est meilleure preuve que le certificat de baptême, extrait du registre de l'église Corpus Christi, à Londres. Celui qu'on s'est plu à nommer « l'enfant du Prince

Impérial », issu du légitime mariage de Bernard Kelly et de Charlotte Watkins, est né le 21 juillet 1880, *dix-sept mois* après le départ de Son Altesse pour le Zululand, *treize mois* après la mort du fils de Napoléon III.

CERTIFICATE OF BAPTISM

Die 21 *Julii* 1880 *natus et die* 8 *Maii* 1881

baptizatus fuit *Carolus Philippus Walter Kelly* filius *Walter Bernardi Kelly et Charlotte Kelly* (olim *Watkins*) conjugum
a me *Francisco Stanfiel l* Misso. Apco.
Patrinus fuit *Joannes Millage*
Matrina fuit *Kate Kelly*

I, the undersigned, in charge of the Register, hereby certify that the above is a true and correct extract from the Register of Baptisms, kept at the church of *Corpus Christi. Maiden Lane WC London.*

As witness my hand this 18 day of *February* 1895.

W. Mc Efferty Sacristan.

De Southampton à Cape-Town, les passagers du *Danube* ont subi la séduction de leur compagnon de route. Charmés par son affabilité et sa douceur, attirés par sa bonté, émerveillés de son énergie, de son habileté à tous les sports, grands et petits, officiers et matelots, ont voué un culte au Prince Impérial.

Les premières nouvelles reçues par l'Impératrice étaient datées de Madère où le navire avait fait une courte halte, poursuivant de là sa route vers Cape-Town où une réception chaleureuse l'attendait.

Dès que le steamer est entré dans les docks, le

26 mars, adresses de bienvenue, invitations des diverses corporations sont présentées au Prince, en même temps qu'on l'assure de la profonde reconnaissance de la colonie qui conservera à jamais la mémoire de son dévouement.

— « N'est-il pas naturel, répond Son Altesse, que, soldat, je désire vivre l'existence d'un soldat? »

En quittant le navire, il monte dans la voiture du Gouverneur et traverse la ville dont les rues sont pavoisées, où d'incessantes clameurs retentissent sur son passage.

Le Prince avait emmené deux chevaux d'Angleterre. Durant le voyage, l'un se brisa la jambe en voulant sauter hors de son box; le second arriva en Afrique si éprouvé par la traversée, qu'il fallut tout aussitôt lui chercher un remplaçant : c'est à Cape-Town que Son Altesse achète *Fate*, le cheval gris qu'il montera au jour de sa mort.

Souffrant de la fièvre, à son débarquement, le Prince ne veut pourtant rien changer à l'itinéraire fixé. Il quitte Cape-Town dans la matinée du 27 mars et arrive le 1er avril à Natal où le même accueil enthousiaste l'attend. Pour lui, les navires dans le port ont arboré le pavillon tricolore, pour lui, la ville est en fête; le capitaine Baynton, dont le Prince a accepté d'être l'hôte durant le séjour à Natal, est sur le remorqueur qui vient à la rencontre du *Danube* et présente, le premier, les vœux de la cité.

« Bien que l'étoile des Bonaparte soit momentanément voilée, écrit le *Natal Mercury*, le Prince n'a nullement oublié ses aspirations ni perdu confiance dans la miraculeuse destinée de sa race. La volonté de la France est sa loi et quand la France le voudra, il sera prêt à obéir à son appel. Jusque-là, il agira de façon virile, partout où le devoir le conduira, partout où son inclination le poussera. »

Une première fois, au commencement de mai, le bruit de la maladie puis de la mort du Prince Impérial se répandait dans Paris.

Le *Pays* et l'*Ordre* se hâtaient de démentir la nouvelle : en effet, à ce moment-là, délivrée des accès de fièvre, Son Altesse avait rejoint à Durban l'état-major de lord Chelmsford et pénétrait avec lui plus avant dans le pays.

Faire œuvre de soldat, prouver à la France qu'un Napoléon ne savait pas mentir à son nom, le Prince Impérial n'avait pas d'autre pensée : il appelait, de toute l'ardeur de ses vœux, la bataille où il trouverait enfin l'occasion de se distinguer.

Obsédé par son rêve, il écrivait le 20 avril, à Maritzburg, cette lettre qui suffirait à détruire les légendes accumulées autour de son départ :

« Mon cher Conneau,

« Depuis mon départ, je ne vous ai pas encore écrit; ne croyez pas que ce soit parce que je vous ai



LE PRINCE IMPÉRIAL

(D'après une photographie faite à Natal, avril 1879.)

oublié, car Dieu, qui lit dans mon âme, pourrait dire la place qu'y occupe le souvenir de mes amis et de ma patrie.

« Quoique la seconde partie de la campagne ne soit pas encore commencée, j'ai déjà pris mon harnais de guerre depuis les trois semaines que je suis débarqué. Je remplis actuellement les fonctions d'officier d'état-major auprès du général en chef; c'est pour moi la meilleure façon de voir, d'apprendre et de faire la guerre.

« J'ai eu le courage de refuser le commandement d'un escadron de partisans. Quelque tentante que fût cette offre, j'ai pensé que la situation que j'occupe actuellement me permettait d'acquérir plus d'expérience et de rendre plus de services.

« Je me réserve le commandement d'un corps indépendant de cavalerie pour une seconde campagne.

« Je ne sais comment on aura interprété mon départ en France ; ou plutôt, je devine l'étonnement, les doléances et les cancans de mes partisans en même temps que l'assentiment de la masse qui aime les hommes vivants.

« Je n'ai pris l'avis de personne et je me suis décidé en quarante-huit heures. Si ma résolution a été si prompte, c'est que j'avais longuement réfléchi à de pareilles éventualités et arrêté mon plan.

« Ni les appréhensions de ma mère, ni le désespoir des gens qui m'entouraient, ni les exhortations

de M. Rouher et de mes partisans ne m'ont fait hésiter une minute ni perdre une seconde. Cela n'a rien que de tout naturel pour ceux qui me connaissent, mais combien sont-ils? Parfois il me semble que leur nombre n'atteint pas l'unité, car il me souvient d'avoir été bien injustement jugé par ceux qui devraient le mieux me connaître.

« Les raisons qui ont motivé mon départ sont donc toutes politiques et, en dehors d'elles, rien n'a influencé ma détermination. Les espérances de la cause se résument en ma personne : qu'elle grandisse et les forces du parti de l'Empire décupleront.

« J'ai eu la preuve qu'on ne suivrait qu'un homme connu par son énergie et tout mon soin a été de trouver le moyen de me montrer tel que je suis. Lorsqu'on appartient à une race de soldats, ce n'est que le fer en main qu'on se fait connaître. »

Ce culte de la vie militaire dominait dans toutes ses lettres, se trahissait en des phrases rapides où vibrait son âme de soldat.

A celui-ci, il écrit : « L'épée tiendra lieu d'argent et de titres »; à une autre, cette pensée d'une si belle intrépidité : « Le soldat qui va son chemin se moque du tonnerre. »

C'était pour conquérir à jamais le cœur de la France qu'il rêvait d'accomplir quelques grandes actions d'éclat, en cette campagne d'Afrique.

M. Deléage, le seul correspondant français admis à

suivre les opérations, a tracé un portrait touchant du Prince Impérial[1] :

« Si, sur cette terre d'Afrique, celui-là se souvint jamais qu'il était prince, ce fut auprès des affligés. L'homme malheureux et souffrant oublie bien des peines et bien des douleurs au contact des consolations venues de haut. Le Prince le savait ; n'avait-il pas eu les grands enseignements d'une mère dévouée et charitable ! n'était-il pas lui-même de ces natures fines et délicates que rien ne rebute ni ne repousse, si ce n'est la crainte de ne pouvoir faire tout le bien dont elles sont capables ! »

Le 25 avril, Son Altesse quittait Petermaritzburg et arrivait, le 4 mai, à Kambulla avec lord Chelmsford.

A partir de ce moment, l'impatience du Prince ne connaît plus de bornes : il ne rêve qu'attaques et le général en chef peut se convaincre que les inquiétudes du Duc de Cambridge n'avaient rien d'exagéré quand il terminait la lettre d'introduction du Prince Impérial par cette ligne :

« *Ma seule crainte est qu'il soit trop courageux.* »

Dans une reconnaissance faite aux environs d'Ulundi, telle a été la témérité du jeune officier qu'en son honneur un des Kraals enlevés d'assaut reçoit le nom de « Napoléon ».

[1] P. Deléage. *Trois mois chez les Zulus.*

La même semaine, le 21 mai, une petite troupe conduite par Son Altesse et plusieurs autres lieutenants a été tout à coup surprise et enveloppée par les Zulus. Six hommes de l'escorte périssent dans cette journée, où le Prince court les plus sérieux dangers. — « Il s'est conduit avec une bravoure voisine de la témérité, » dit la dépêche envoyée au *Daily Telegraph*.

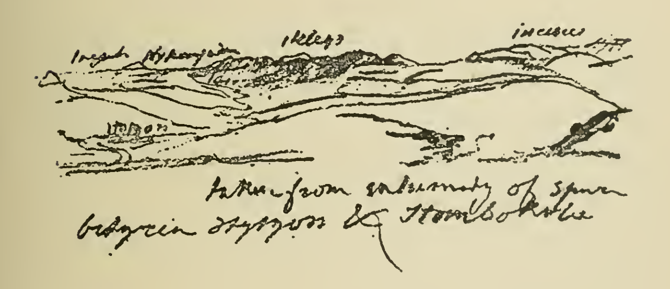
Au matin du 1er juin, le bruit courait Paris que le Prince Impérial était mort. D'où venait cette nouvelle répandue dès le petit jour, à l'heure où Son Altesse n'était pas encore partie pour la reconnaissance qui devait lui coûter la vie? Était-ce comme le contre-coup des inquiétudes soulevées par les dernières dépêches? Était-ce quelque pressentiment vague, un de ces souffles de mort venant de l'inconnu?

Vers midi, une expédition composée du Prince Impérial, du capitaine Carey, de huit hommes et d'un naturel du pays pris pour guide, quittait le camp. Il s'agissait d'aller étudier l'emplacement qu'occuperait, le surlendemain, l'armée anglaise.

A 3 heures, on arrive sur les bords de l'Ityotyosi, où la petite troupe met pied à terre.

Tout autour, lisons-nous dans la plupart des récits, s'élevaient des champs de maïs mûrs pour la moisson. L'Impératrice, dans le voyage au Cap, où elle suivit station par station, la voie douloureuse, recueillit —

1.st of June Started from Itelezi, to find camp-
ground for 2d Divon. per E/scort Capt Carey, 6 N.H.
10 40. crossed R. B. 1½ from ridge. —
10.45 — ridge.
11.15 stopped & took angles 11.20. near R. B
1.20 extremity of ridge between the
Tombokala & Ityotyozi, (other river
South or Jordaan) good camping ground
on slope south of ridge



Fac-similé de la dernière page du carnet de campagne du Prince Impérial.

(Reconnaissance du 1er juin 1879.)

sur la place même où périt son fils — les graines des plantes qui cachaient les meurtriers. Dans un des salons de Farnborough, entourant la statue du « Petit Prince » par Carpeaux, elles se dressent drues et verdoyantes : ce sont d'énormes tiges hérissées de feuilles, véritables arbustes atteignant, pour le moins, la hauteur de trois mètres.

Dans la clairière environnée de ces forêts de hautes herbes, le Prince, tirant un carnet de son dolman, commence à prendre un croquis topographique du pays. Tous les chevaux, à l'exception du sien, ont été dessellés.

Un peu avant 4 heures, le capitaine Carey fait remarquer à Son Altesse qu'il est temps de regagner le camp et on s'apprête au départ. Le Prince s'est levé; il se dirige vers son cheval, quand des cris sauvages éclatent dans les herbes où apparaissent des Zulus : les premières assagaies tombent auprès des soldats qui, précipitamment, sautent sur leurs chevaux et prennent un galop éperdu.

Dans son rapport, le capitaine Carey avoue qu'il s'enfuit sans plus se soucier du Prince et la dernière vision qu'il emporta d'Ityotyozi fut celle du jeune officier ayant le pied à l'étrier.

Que se passa-t-il alors? — On a conté que les sangles du cheval avaient été coupées durant la halte.

La selle, conservée dans le funèbre musée de

Farnborough, est demeurée intacte ; seule, la bande de cuir, le « chapelet », reliant les deux sacoches est aux deux tiers rompue par le milieu : ce n'est pas une section nette, c'est une déchirure dentelée produite par un effort violent, une tension trop subite.

Le Prince, cavalier accompli, accoutumé à s'élancer en selle, avait placé la main sur une des sacoches et allait bondir, quand son cheval, habitué à marcher en troupe, s'enleva d'une brutale secousse en voyant fuir les autres. La courroie se rompt brusquement et le Prince Impérial tombe à la renverse... Il se relève, veut rejoindre son cheval — mais à peine a-t-il fait quelques mètres qu'il entend les Zulus accourant derrière lui.

D'un rapide regard, il aperçoit Carey et ses hommes bien loin déjà, deux soldats agonisant à l'entrée de la clairière. Il n'est plus de salut possible et il ne songe qu'à tomber héroïquement.

Il tire son sabre d'abord, mais bientôt les Zulus le serrent de trop près pour qu'il puisse le manœuvrer. Il prend son revolver, en décharge deux coups, se faisant un bouclier de son bras gauche...

Les assagaies ont achevé leur œuvre. Le Prince Impérial est étendu, la poitrine traversée de dix-sept blessures, le front transpercé.

Les Zulus dépouillent le cadavre, se partagent l'uniforme, les armes.

Pour obéir au vœu exprimé dans le testament, on parviendra plus tard à réunir ces reliques. — L'Impératrice possède le dolman lamentable mais glorieux comme un étendard. Toutes les déchirures traversent la poitrine. Sans une défaillance le Prince a fait face à la mort.

La manche est tailladée, hachée. Sur le gilet, fait de peaux de renne, rapportées de Norvège par M. Pietri, de longues traînées de sang se distinguent encore...

Dans sa fuite, Carey a rencontré le général Wood qui, inquiet de ne pas voir revenir l'expédition, s'avançait sur la route avec son escorte.

— « Et le Prince Impérial? » s'écrie le général, saisi d'un affreux pressentiment à la vue du cheval sans cavalier.

— « Il est mort!... Quand après quelques instants de galop, je me suis arrêté pour regarder en arrière et que j'ai aperçu son cheval s'enfuyant de l'autre côté du donga, je me suis demandé s'il était utile de retourner sur mes pas... Mais les Zulus étaient déjà passés sur le terrain où il avait dû tomber! »

Quand la nouvelle arrive au camp, la stupeur est immense, égale à celle qui suivit la déroute d'Isanhlwana.

Il est trop tard pour partir à la recherche du corps. C'est le 2 juin seulement, à 6 heures du matin, que deux escadrons de lanciers conduits par le colonel Drury

Lowe, un détachement de dragons avec le major Marter quittent le camp, ayant à leur tête le général Marchall et le général Wood.

A Uhlmann — le valet de chambre du Prince, qui ne quitta jamais son maître, du pavillon de Flore à l'étape suprême — on a permis de suivre l'expédition, ainsi qu'au groom Lomas, qui monte *Fate*, le cheval de Son Altesse. Il a conservé la même selle, avec la courroie des arçons déchirée.

On arrive à Ityotyozi. Le corps du Prince Impérial est là, nu, étendu sur le dos, la tête inclinée vers la droite, les bras presque croisés sur la poitrine. — Le général Wood disait que jamais il n'avait vu, au visage d'un mort, expression aussi radieuse (*so bright*) : le pauvre enfant avait quitté la vie avec cette consolation suprême du devoir accompli, fier de mettre un rayon nouveau à la flamboyante auréole de sa race.

Au cou du Prince Impérial, les Zulus ont laissé la chaîne d'or retenant ses médailles et un petit cachet donné par Napoléon Ier à la Reine Hortense. Leurs légendes assurent que s'ils arrachaient les amulettes du guerrier mort vaillamment, son ombre les poursuivrait de sa colère ; et ces médailles, respectées par la cupidité des sauvages, sont le plus éclatant témoignage de la bravoure du Prince[1].

[1] « *Le Prince n'a jamais fait la moindre tentative pour fuir,* » dit plus tard au général Clifford un des Zulus qui était parmi les assaillants et avait eu l'épée du Prince Impérial dans sa part du butin.

Les bottes ont été abandonnées par les Zulus, à quelques mètres du corps : trop petites pour leur servir ils les ont jetées là, encore garnies de leurs éperons.

Pieusement, le général Wood fait détacher du cou la chaîne d'or et la confie au capitaine Molyneux qui la remettra à lord Chelmsford. Uhlmann soutient, en pleurant, la tête de son maître.

Le corps est enveloppé dans une couverture; avec des lances on improvise un brancard et, soutenu par MM. Marshall, Drury, Lowe, Stewart et les officiers du 17e lanciers, le Prince Impérial est porté jusqu'à l'ambulance.

En apprenant le départ pour l'Afrique du fils de Napoléon III, bien des fidèles avaient écrit à l'Impératrice et leurs anxiétés et leurs vœux.

Certes, les craintes de Sa Majesté étaient grandes mais si, aux heures de tristesse, des pensées funèbres l'avaient assiégée, vite elle les éloignait ensuite. Son enfant lui paraissait si nécessaire ici-bas, elle le devinait destiné à une mission si haute, qu'à la possibilité d'un malheur son esprit ne s'était jamais arrêté.

Plus tard, en reparlant du jour des adieux, elle disait : « Il me semblait que si je l'avais embrassé pour la dernière fois, quelque chose eût tressailli en moi qui m'en eût averti... »

Un après-midi, pourtant, alors que Mme Lebreton lui faisait une lecture, l'Impératrice ressentit soudain

une impression étrange : c'était comme le frôlement d'une grande aile sur sa joue, comme une caresse rapide à laquelle succéda une accablante et inexplicable tristesse. « Depuis, disait-elle, j'ai souvent cherché en vain à préciser la date... Je suis convaincue que c'était l'heure où il agonisait... »

On ne pouvait songer à embaumer la dépouille du Prince Impérial : dans les ambulances du camp, on n'avait aucun des produits nécessaires.

Les chirurgiens militaires font récolter à la hâte des plantes aromatiques ; le corps, serré en un réseau de bandelettes, est couché dans un cercueil de plomb, sur une couche de charbon, d'herbes odoriférantes, de bois dont la teinte rappelle l'acajou.

Et maintenant, ce chemin que le Prince a parcouru, souriant à l'avenir, caressant tant de rêves glorieux, le cercueil va le suivre, sous les deux étendards qu'unit un même deuil : le drapeau tricolore et le pavillon de Saint-Georges.

Les cloches tintent à longues volées, le canon tonne comme devant un souverain, les troupes présentent les armes : c'est un Napoléon qui passe.

A Petermaritzburg, tous les régiments, tous les corps constitués sont représentés ; à Durban aussi, la garnison entière forme la haie.

De cette dernière ville, le remorqueur l'*Adonis* transporte, le 12 juin, le cercueil à bord de la *Boadicea* où il est déposé dans la cabine du commodore.

Le navire lève l'ancre à 9 heures et arrive, trois jours après, à Simon's Bay où l'attend l'*Orontes*. A 3 heures les restes du Prince Impérial y sont transportés : de minute en minute les salves éclatent, durant le service funèbre célébré en présence de sir Bartle Frere, gouverneur de la colonie.

L'*Orontes* tout entier est en deuil; la couleur blanche dont il était revêtu a disparu sous une couche de peinture grise. Sur le pont, une chapelle est dressée, tendue à l'intérieur de noir avec bandes de soie blanche et de touffes d'immortelles à reflets argentés qui poussent en abondance au Cap. Le cercueil, surélevé de trois marches, est placé sous un dais; devant l'estrade, tracée en lettres de fleurs, la phrase sacrée : *Ego sum resurrectio et vita*. Derrière, une grande croix faite d'immortelles, entourée d'écussons où se détache l'N impérial. Sur le côté, un autel avec six candélabres.

Le R. P. Rooney a été désigné pour accompagner le corps.

Dans la nuit du 20 juin, la première dépêche annonçant la mort du Prince Impérial arrivait en Angleterre, et la Reine, aussitôt, confiait à Lord Sidney, « lord of the manor » de Chislehurst, la pénible mission de préparer l'Impératrice à l'affreuse nouvelle.

A Camden-Place, l'ordre avait été donné d'empêcher, par tous les moyens possibles, les journaux d'arriver jusqu'à Sa Majesté. Elle s'étonnait de

n'avoir reçu aucune nouvelle, mais, supposant son fils éloigné du camp par quelque expédition, elle ne s'inquiétait pas de ce silence.

Le duc de Bassano, redoutant le saisissement trop brusque que l'apparition soudaine de Lord Sidney causerait à la malheureuse mère, pénètre le premier auprès d'elle. Il lui dit qu'à en croire une dépêche venue de Londres, le Prince serait sérieusement malade. — L'Impératrice se lève et d'une voix étranglée :

— « Il faut partir pour le Cap! Je vais le rejoindre. »

Puis ses regards s'arrêtent sur le duc de Bassano; elle voit son visage décomposé, ses yeux remplis de larmes. Elle a tout deviné et, avec un grand cri, tombe à la renverse.

Dès que la nouvelle de la mort — que M. Gambetta, assure-t-on, apprit avant la Reine Victoria — est connue en Angleterre, les témoignages de sympathie arrivent de toutes parts, les magasins se ferment à Woolwich et à Chislehurst. Le major général sir Dighton Probyn, vient à Camden-Place au nom du prince de Galles. Après lui, le premier Lord de l'Amirauté, l'ambassadeur d'Autriche, le duc de Frias, les ministres de Belgique, de Danemark, de Suède, de Portugal, le comte d'Adlerberg, secrétaire de l'ambassade de Russie, le duc et la duchesse de Manchester, Lord et Lady Derby, le secrétaire d'État pour les colonies, le marquis de Lansdowne, etc.

Les premiers noms français relevés sur les registres sont ceux de Mme Dinah-Félix et de M. Boucher de la Comédie-Française, alors en représentations à Londres. Un peu plus loin nous lisons : « Un Français qui n'appartient pas au parti bonapartiste, est venu de Londres pour s'associer respectueusement à la sympathie générale qui s'adresse au cœur irréparablement brisé de S. M. l'Impératrice. »

Personne n'est admis auprès de Sa Majesté, plongée dans une sorte de stupeur. Quand elle sort de cet accablement, elle se refuse à prendre aucune nourriture; à peine jette-t-elle les yeux sur les dépêches envoyées par les souverains : le Tzar, l'Empereur d'Autriche, l'Empereur d'Allemagne et le Prince héritier, le Roi d'Espagne et la Reine Isabelle, les Rois d'Italie, de Suède, de Danemark, la Reine de Wurtemberg ont, dès le premier jour, télégraphié à Chislehurst. Le Souverain Pontife charge le cardinal Bonaparte de porter ses condoléances à la Souveraine, sa bénédiction à la mère douloureuse.

Les adresses et les dépêches arrivent incessantes : c'est le comte Tornelli, président de la Société de Solférino, qui annonce qu'un service funèbre sera célébré à la Chapelle de l'ossuaire; c'est le Lord-Maire de Dublin écrivant au nom de sa cité, ou le capitaine Loraine apportant les condoléances des officiers et des soldats de Woolwich.

Les sénateurs et les députés de l'Appel au Peuple,

réunis chez M. Rouher, à la première nouvelle de l'effroyable deuil, signent cette lettre à l'Impératrice :

« Madame,

« Nous venons déposer aux pieds de Votre Majesté l'expression de notre profonde, de notre immense douleur. Le coup qui vous frappe si cruellement atteint la France dans ses plus chers souvenirs et dans ses plus hautes espérances.

« Dieu n'a pas permis que ce jeune Prince, qui avait déjà toutes les qualités d'un Souverain, fût conservé à votre amour, au service de la France et à notre tendre et entier dévouement. La mort nous l'enlève au moment où nous avions le droit d'espérer que la France le rappellerait bientôt.

« Nous ne comparons pas votre douleur à la nôtre, quoique la nôtre soit sans bornes : nous prions seulement Votre Majesté d'agréer l'hommage de cette douleur que la France partage et dont nous irons tous vous porter l'expression. »

Puis, avant de se séparer ils rédigent la résolution suivante :

« Les sénateurs et les députés de l'Appel au Peuple se sont réunis aujourd'hui. Quelque profonde que soit leur douleur, ils ont le devoir d'affirmer devant le pays que, si le Prince Impérial est mort, sa cause lui survit.

« La succession des Napoléons ne tombe pas en déshérence.

« Représentant d'un principe impérissable, le parti impérialiste reste debout compact, fidèle et dévoué.

« L'Empire vivra. »

Le dimanche 22 juin, l'Impératrice ne consent à quitter sa chambre que pour aller prier dans celle de son fils, où Mgr Goddard va célébrer la messe. A peine entrée, elle aperçoit le missel à la reliure blanche ornée d'une croix d'argent, donné à son fils au jour de la première communion. — Elle l'ouvre. Entre deux pages, un papier est plié, où elle reconnaît l'écriture du Prince. C'est l'admirable prière, si fervente, si résignée :

« Mon Dieu ! je vous donne mon cœur, mais vous, donnez-moi la foi.

« Sans foi, il n'est pas d'ardentes prières, et prier est un besoin de mon âme.

« Je vous prie, non pour que vous écartiez les obstacles qui s'élèvent sur ma route, mais pour que vous me permettiez de les franchir.

« Je vous prie, non pour que vous désarmiez mes ennemis, mais pour que vous m'aidiez à me vaincre moi-même, et daignez, ô Dieu ! exaucer mes prières.

« Conservez à mon affection les gens qui me sont chers. Accordez-leur des jours heureux. Si vous

ne voulez répandre sur cette terre qu'une certaine somme de joie, prenez la part qui me revient.

« Répartissez-la parmi les plus dignes, et que les plus dignes soient mes amis. Si vous voulez faire aux hommes des représailles, frappez-moi.

« Le malheur est converti en joie par la douce pensée que ceux que l'on aime sont heureux.

« Le bonheur est empoisonné par cette pensée amère : je me réjouis et ceux que je chéris mille fois plus que moi sont en train de souffrir.

« Pour moi, ô Dieu, plus de bonheur. Je le fuis. Enlevez-le de ma route.

« La joie, je ne puis la trouver que dans l'oubli du passé. Si j'oublie ceux qui ne sont plus, on m'oubliera à mon tour et quelle triste pensée que celle qui vous fait dire : « Le temps efface tout. »

« La seule satisfaction que je recherche, c'est celle qui dure toujours, celle que donne une conscience tranquille.

« O mon Dieu, montrez-moi toujours où se trouve mon devoir; donnez-moi la force de l'accomplir en toute occasion.

« Arrivé au terme de ma vie, je tournerai sans crainte mes regards vers le passé.

« Le souvenir n'en sera pas pour moi un long remords. Alors je serai heureux. Faites, ô mon Dieu, pénétrer plus avant dans mon cœur la conviction que ceux que j'aime et qui sont morts soient les témoins de toutes mes actions. Ma vie sera digne

d'être vue par eux, et mes pensées les plus intimes ne me feront jamais rougir.

« Si je dois mourir, Seigneur, que ce soit pour sauver la vie d'un des miens. Si je dois vivre, que ce soit parmi les plus dignes! »

Profond avait été l'abattement causé dans le parti plébiscitaire par la foudroyante nouvelle; mais, la première stupeur passée, on reprenait courage. Tant qu'un Napoléon vivrait, tant que la race de Bonaparte aurait un représentant, il ne fallait pas douter de l'avenir.

De même qu'elle n'était pas morte avec le duc de Reichstadt, la cause de l'Empire ne succombait pas avec le dernier soupir du Prince Impérial.

Le gouvernement de la République en était si bien convaincu qu'il allait édicter contre les Bonapartistes les mêmes mesures qui avaient signalé déjà les funérailles de l'Empereur et la cérémonie de la majorité. Pourquoi ces précautions, si l'adversaire était frappé à mort ?

La Chambre, présidée par M. Gambetta, ne songe qu'à faire le silence autour du deuil qui soulevait une généreuse émotion dans le monde entier.

A la séance du samedi 21 juin, M. Blachère, vaillamment soutenu par M. Baudry d'Asson, demande que, par suite de l'absence d'un certain nombre de députés, éloignés de la délibération par « le grave

événement » appris la veille, la discussion de la loi sur l'enseignement soit remise au 23.

— « Divers projets sont en tête de l'ordre du jour, répond M. Gambetta. Quand la discussion de la loi de l'enseignement viendra, vous ferez votre proposition; pour le moment, je crois que la Chambre doit passer outre et ne pas interrompre ses travaux *pour des intérêts purement privés.* »

Les partisans de l'Appel au Peuple sont convoqués au cirque Fernando le 24 juin. Près de trois mille spectateurs prennent les gradins d'assaut, s'écrasent sur les bancs installés dans la piste; on évalue à huit cents le nombre de ceux qui n'ont pu trouver place dans la salle et restent massés sur le boulevard Rochechouart, dans la rue des Martyrs.

Cinq discours sont prononcés par MM. Albert Huet, Jules Amigues, Pascal, Bodoy et Robert Mitchell. Il faut, disent-ils, que le parti plébiscitaire, son tribut de larmes payé au Prince, ne délaisse aucun de ses devoirs, n'abandonne aucun de ses droits; il faut proclamer l'impérissable perpétuité du principe et de la mission de l'Empire. « Le drapeau napoléonien est incliné sur la tombe où le fils va dormir auprès du père, mais toujours déployé, toujours prêt à abriter la France sous ses plis protecteurs, le jour où elle viendra y chercher le salut. A l'heure marquée par la Providence, le pays trouvera l'Empire et l'Empereur debout pour le sauver. »

Pendant que la salle acclame frénétiquement les orateurs, une bagarre se produit dehors. Aux cris de « *Vivent les Zulus !* » des bandes conduites en bon ordre se ruent sur les groupes qui n'ont pu pénétrer dans le cirque. Avec l'aide de la police, les assaillants sont repoussés trop vigoureusement pour qu'ils risquent une seconde attaque.

M. le duc de Broglie écrivait dans la circulaire adressée aux préfets, à l'occasion de la majorité du Prince Impérial : « Il ne pourrait entrer dans la pensée du gouvernement de gêner, ni même de soumettre à une surveillance trop étroite la liberté d'action des citoyens. Encore moins pourrait-il trouver mauvais que les personnes qui ont reçu des fonctions ou des faveurs du gouvernement auquel la France a été soumise pendant dix-huit années, conservent pour la famille du Prince qu'ils ont servi une déférence qui les honore... »

Sous la Présidence nouvelle, l'indépendance du cœur a acquis droit de cité. M. Audibert, directeur général des contributions indirectes, reçoit l'ordre de sévir contre les débitants de tabac assez hardis pour placer à la montre un portrait du Prince Impérial. Il adresse aux fonctionnaires de sa dépendance cette circulaire :

« ... Le personnel des cadres de la régie est, je le sais, dans la très grande généralité, sincèrement dévoué aux institutions qui nous régissent. Pénétré

des sentiments qui animent le pays, il a vu aussi dans l'établissement définitif de la République la consécration des garanties de justice qui assureront aux plus méritants et aux plus dignes la récompense de leurs services. »

Il recommande de surveiller spécialement « ceux de ces préposés qui, ne tenant leurs bureaux que de la faveur dont ils ont été l'objet, sous des régimes antérieurs, subiraient encore l'ascendant de certaines influences hostiles à la République ».

En des pages touchantes consacrées à la mémoire du Prince[1], M. Eugène Loudun rapporte que M. le comte de Chambord, en apprenant la fatale nouvelle, fit dire une messe dans la chapelle de Frohsdorf et que, parlant à ses familiers de celui qui venait de tomber si glorieusement, il le jugeait en ces termes : « Il était de la race de ceux qui mènent un peuple : un Napoléon. »

Les royalistes suivent l'exemple de leur chef. Le 26 juin, un long cortège de fidèles du drapeau blanc va de la chapelle expiatoire à Saint-Augustin où un service funèbre est célébré ; ils déposent une couronne au pied de l'autel.

L'église est comble. Les noms les plus retentissants coudoient les plus humbles et beaucoup n'ont pas craint de s'exposer aux délations et de risquer leur avenir.

[1] E. Loudun. *Son Altesse le Prince Impérial.*

Le Prince Napoléon, portant les insignes de la Légion d'honneur, arrive avant le commencement de la messe avec ses fils, le Prince Victor et le Prince Louis. La Reine Isabelle avec Don François d'Assise, le nonce du Pape, les ambassadeurs d'Angleterre, d'Autriche, d'Allemagne, d'Espagne et de Turquie sont aux premiers rangs.

A l'issue de la messe, pendant que la foule est massée sur les marches de l'église et autour du bassin de la place, elle aperçoit soudain un pigeon blanc qui plane au-dessus du portail. Tout à coup l'oiseau s'abaisse dans son vol et vient se poser sur l'aigle de l'Évangéliste. Une sorte d'émotion superstitieuse s'empare de la foule : il lui semble que l'âme du Prince est descendue vers les fidèles et elle demeure longtemps, les yeux fixés sur la statue que domine la blanche apparition.

Le lundi, 23 juin, le Parlement anglais rendait un premier hommage au Prince mort en guerrier. A la Chambre des communes, le colonel Stanley, ministre de la guerre, exprime les profonds regrets que laissera celui qui, s'étant vaillamment et volontairement offert pour rejoindre ses anciens camarades à l'heure du péril, a trouvé là-bas, trop tôt hélas! la fin digne d'un soldat.

A la Chambre des Lords, le duc de Cambridge prend le premier la parole. Il y a eu de grandes incertitudes

dans l'esprit du public, relativement aux circonstances dans lesquelles le Prince a accompagné les troupes en Afrique et il croit de son devoir de lire les lettres d'introduction qu'il remit au jeune officier pour lord Chelmsford et sir Bartle Frere.

Voici la première, datée du 25 février.

« Mon cher lord Chelmsford,

« Cette lettre vous sera présentée par le Prince Impérial qui va en Afrique pour son propre compte, pour voir, autant que cela se peut, la campagne prochaine contre les Zulus. Le Prince est très désireux d'aller en Afrique. Il a manifesté le désir d'être enrôlé dans notre armée; mais le gouvernement a considéré comme impossible de satisfaire à ce désir.

« Toutefois, je suis autorisé à vous écrire, à vous et à sir Bartle Frere, pour vous prier de lui témoigner de la bienveillance et de lui prêter assistance pour qu'il puisse suivre, dans la mesure du possible, les colonnes d'expédition.

« J'espère que vous le ferez. C'est un excellent jeune homme, plein d'esprit et de courage, et comptant beaucoup de vieux amis parmi les cadets de l'artillerie. Il ne trouvera, sans aucun doute, nulle difficulté à faire son chemin. Si vous pouvez lui venir en aide de toute autre manière, veuillez le faire.

« Ma seule crainte est qu'il soit trop courageux. »

Lord Beaconsfield parle de cette mort si cruelle et

GOVERNMENT HOUSE,
CAPE TOWN.

Mon cher Scipion,

Je ne puis que vous écrire q.q. lignes car je n'ai que q.q. instants à moi. — Je ne puis mieux les employer qu'à causer un moment avec vous. —

Je comptais vous écrire de St. Hélène où j'aurais été heureux de faire un pèlerinage avant d'aller faire mes premières armes. — Puisque mon paquebot ne s'y est point arrêté je suis forcé de vous écrire de Capetown où j'ai ~~été~~ bien malgré moi obligé de rester un jour. —

Je m'embarque dans q. q. heures
et j'espère être rendu à Natal
en temps opportun pr prendre
part à un combat qui semble
imminent.

Je vous souhaite en vous disant
adieu d'éprouver bientôt comme
moi la joie de gagner vos éperons
même contre des nègres

Votre bien affectionné

Napoléon

Fac-similé d'une des dernières lettres du Prince Impérial.
(Adressée à M. Scipion Corvisart.)

de la douleur de l'Impératrice que le temps seul pourra adoucir.

Enfin lord Granville dit l'affliction de toute l'Angleterre, la sympathie profonde que le pays gardera, non seulement à la mémoire du Prince, mais à cette mère accablée par un malheur presque sans exemple.

C'est comme un deuil national qui a frappé le Royaume Uni. Partout la douleur publique se manifeste.

Le premier dimanche qui suit la nouvelle de la mort, un panégyrique du Prince Impérial est prononcé dans la plupart des églises, protestantes ou catholiques.

C'est à sa fin héroïque que le R[d] Stanley, doyen de Westminster, consacre son sermon :

« ... Si jeune, il laisse après lui un nom sans tache, honoré et respecté par ses adversaires eux-mêmes. A vous, jeunes gens et enfants de l'Angleterre, je dis qu'il a légué le plus bel héritage : l'exemple d'un ami sûr et fidèle, le souvenir d'une vie pure. Au pays qui abrita sa famille déchue, il a donné tout ce qu'il pouvait : son épée et sa vie. Il a chèrement payé la gloire militaire ; mais il ne l'a assombrie d'aucun massacre, pas une tache de sang n'en ternit l'éclat. »

A l'église de Farm-Street, le R. P. Gallwey rappelle la profonde bonté dont le Prince donna tant de preuves dès l'enfance. « Ce sera une consolation pour

ceux qui l'ont aimé, de se souvenir de cette charité attentive qu'il témoignait aux humbles, de sa chevaleresque fidélité pour tous. On m'a dit que souvent il s'asseyait au chevet de ses serviteurs malades, qu'il avait soin qu'on laissât aux autres le temps d'aller voir leurs amis... »

Le clergé de Notre-Dame de France prie pour l'âme du héros et demande au ciel de venir en aide à l'Impératrice.

La Reine décide que la Cour prendra le deuil du 22 au 29 juin, puis le demi-deuil jusqu'au 2 juillet. Sur l'ordre de l'Empereur François-Joseph, il en sera de même à Vienne.

Le vendredi 27 juin, en présence des Princes Louis et Charles Bonaparte, du Prince Murat, du Duc de Mouchy, du Duc de Huescar, de M. Rouher, du Duc de Bassano, du Colonel Brady, du Comte Primoli, du Marquis de Roccagiovine, du Duc de Feltre, du Baron Corvisart, du Vicomte Aguado réunis à Camden-Place, M. Wilmer Harris, notaire à Londres, ouvre la cassette de fer dans laquelle M. Pietri enferma le testament du Prince Impérial, au matin du départ pour le Cap.

Il est ainsi conçu :

Fait à Camden-Place (Chislehurst), le 26 février 1879.

Ceci est mon testament :

1° Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine dans laquelle je suis né.

2° Je désire que mon corps soit déposé auprès de celui de mon père, en attendant qu'on les transporte tous deux là où repose le fondateur de notre maison, au milieu de ce peuple français que nous avons, comme lui, bien aimé.

3° Ma dernière pensée sera pour ma patrie : c'est pour elle que je voudrais mourir.

4° J'espère que ma mère me gardera, lorsque je ne serai plus, l'affectueux souvenir que je lui conserverai jusqu'à mon dernier moment.

5° Que mes amis particuliers, que mes serviteurs, que les partisans de la cause que je représente soient convaincus que ma reconnaissance envers eux ne cessera qu'avec ma vie.

6° Je mourrai avec un sentiment de profonde gratitude pour S. M. la Reine d'Angleterre, pour toute la famille royale et pour le pays où j'ai reçu pendant huit ans une si cordiale hospitalité.

Je constitue ma mère bien-aimée ma légataire universelle, à la charge par elle de...

(Suit l'énumération des legs particuliers.)

« ...A MM. Conneau, Espinasse, Bizot, J.-N. Murat, Fleury, P. de Bourgoing, S. Corvisart, mes armes et mes uniformes, si ce n'est, toutefois, le dernier que j'aurai porté, et que je laisse à ma mère.

. . . .

NAPOLÉON.

Le tout écrit de ma propre main.

CODICILLE.

Je n'ai pas besoin de recommander à ma mère de ne rien négliger pour défendre la mémoire de mon grand-oncle et de mon père. Je la prie de se souvenir que, tant qu'il y aura des Bonaparte, la cause impériale aura des représentants. Les devoirs de notre Maison envers le pays ne s'éteignent pas avec ma vie ; moi mort, la tâche de continuer l'ouvrage de Napoléon Ier et de Napoléon III, incombe au fils aîné du Prince Napoléon, et j'espère que ma mère bien-aimée, en le secondant de tout son pouvoir, nous donnera, à nous autres qui ne serons plus, cette dernière et suprême preuve d'affection.

NAPOLÉON.

Chislehurst, le 26 février 1879.

Je nomme MM. Rouher et F. Pietri mes exécuteurs testamentaires. (Je dis, par F. Pietri, Franceschini Pietri.)

Dans la séance du 30 juin, lord Stratheden a demandé au Parlement si l'Angleterre ne ferait pas au Prince Impérial des funéraillles nationales et si elle ne tiendrait pas à honneur de donner au mort un témoignage éclatant de sa reconnaissance?

Lord Beaconsfield répond que le gouvernement ne peut pas décréter les funérailles nationales, mais que le corps sera reçu à Woolwich avec les honneurs et le respect que lui ont mérité cette fin si courageuse.

« Je suis certain, ajoute-t-il, que cela vous intéressera de savoir que l'artillerie royale, à laquelle appartenait le regretté Prince, a tenu à affirmer à la fois sa sympathie pour ceux que frappe cette grande infortune et son désir d'assister aux funérailles de celui qu'elle regarde comme un frère d'armes. »

En apprenant que l'Angleterre veut faire au Prince Impérial les funérailles d'un soldat, les ministres de la République sont en émoi et par l'entremise du vice-amiral Pothuau, ambassadeur de France en Angleterre, ils expriment leurs craintes et leurs désirs. Déjà on a refusé au maréchal Canrobert et au maréchal Lebœuf l'autorisation de se rendre à Chislehurst ; on voudrait à présent qu'il n'y eût point de salves, le moins de cérémonies officielles possible.

Le 9 juillet, l'*Orontes* est passé en vue du phare d'Eddy-Stone; on calcule qu'il arrivera le lendemain, au petit jour, dans la rade de Spithead. Le yacht de l'amirauté, *Enchantress*, doit transporter le cercueil jusqu'à Woolwich et le prince Murat, désigné par l'Impératrice pour recevoir le corps, est déjà à son bord avec le général Hardings, écuyer de la reine, et l'amiral Fanshawe.

Le lendemain matin, l'*Orontes* est en vue et le yacht se dirige vers lui.

Huit heures. La première salve est tirée sur le vaisseau amiral *Duke of Wellington*. C'est le moment où le cercueil, descendu dans une chaloupe, est trans-

bordé sur l'*Enchantress*. Autant le Prince comptait d'années, autant de fois le canon tonnera : les vingt-trois coups résonnent sur cette rade silencieuse où tous les pavillons sont en berne.

Dans la chapelle improvisée où l'on place le cercueil, viennent se ranger le prince Murat, le marquis de Bassano, le baron de Bourgoing, le vicomte Aguado et le comte de Turenne, puis le colonel Pemberton, le R. P. Rooney et Uhlmann qui ont accompagné le corps depuis Durban.

Une petite construction octogone, la « guard-house », s'élève sur la jetée de l'arsenal de Woolwich. On l'a transformée en chapelle ardente : l'entrée est drapée de noir avec un écusson au chiffre impérial ; à l'intérieur, un autel. C'est là que le cercueil sera ouvert et le corps reconnu.

Longtemps l'Impératrice s'est refusée à autoriser cette formalité ; il lui semble que ce sera profaner le sommeil de son fils. Le baron Haussmann réussit enfin à la convaincre :

— « Madame, lui a-t-il dit, je respecte et je comprends les sentiments de Votre Majesté ; mais il existe une autre mère, vis-à-vis de laquelle nous avons des devoirs à remplir : c'est la France. »

L'*Enchantress* aborde, à 2 heures, devant l'arsenal. Un court service est célébré à bord, et le cercueil apparaît, porté par les « blue jackets », précédé du clergé. L'abbé Fréchein qui, malgré ses quatre-vingt-

six ans, n'a pas voulu rester à Chislehurst, tient la croix; puis viennent l'évêque de Southwark, en costume pontifical, Mgr de Las-Cases, ancien évêque de Constantine, Mgr Goddard, l'abbé Laisne et l'abbé Kœnig.

On signale l'arrivée des voitures de la Cour, d'où descendent le Prince de Galles, le Prince héritier de Suède et de Norvège, le Duc d'Edimbourg, le Duc de Connaught et le Duc de Cambridge.

Ils saluent le cercueil, puis s'approchent des princes français avec lesquels ils s'entretiennent longuement.

L'heure est venue de procéder à la reconnaissance du corps.

Le Dr Garstin qui embauma le cadavre de l'Empereur, le Dr Evans et le Dr Saunders sont déjà dans la chapelle, où les rejoignent les princes français, M. Rouher, le duc de Mouchy, le général Fleury, le baron Corvisart, M. Pietri, les amis et les légataires du Prince, — MM. Bizot, Espinasse, Conneau, Adrien Fleury, Pierre de Bourgoing, Scipion Corvisart.

M. Théroulde, qui rédige le procès-verbal de reconnaissance, a rempli les mêmes fonctions à la mort de l'Empereur Napoléon III.

Un second procès-verbal est annexé, que signent les Drs Corvisart et Larrey. Il constate le nombre, la place et la forme des blessures.



(M. de Vasselot sct).

BUSTE DU PRINCE IMPÉRIAL

On en compte dix-sept — *toutes reçues par devant.* — Dans le nombre, cinq sont si terribles qu'une seule d'entre elles eût suffi à donner la mort.

Le bras gauche, avec lequel le Prince parait les coups, est couvert de plaies pénétrantes. Du bras droit, il maniait le sabre et sa résistance a dû être longue, car aucune assagaie n'a porté de ce côté-là.

A présent, le corps repose dans un cercueil doublé de cuir violet, recouvert de velours de même couleur. Les draps qui l'enveloppent ont été apportés de Camden-Place par M. Pietri.

Un affût s'avance devant la guard-house. Les capitaines Gambier, Kingscote, Ditmas, Hay, les lieutenants Barker, Pratt, Henriques, Blewitt et Carter pénètrent dans la chapelle et ressortent quelques minutes après, portant la bière.

Les lanciers rouges et bleus, les détachements d'artillerie désignés pour former l'escorte de Woolwich à Chislehurst, sont rangés à l'entrée de l'arsenal, sous les ordres du major général Turner. Tous les officiers, l'épée nouée d'un crêpe, forment un vaste demi-cercle sur le front des troupes.

On se montre, au premier rang des assistants, un vieux serviteur de l'Académie militaire, Westhers, qui était soldat à Sainte-Hélène lors des funérailles de Napoléon Ier.

De minute en minute, le canon tonne : aux sons de la marche de *Saül*, le cortège s'ébranle, quitte

l'arsenal. — En tête s'avancent les voitures du clergé ; puis vient une partie de l'escorte, précédant l'affût où le grand cordon de la Légion d'honneur se détache sur les drapeaux qui couvrent le cercueil.

Beaucoup veulent faire à pied le long trajet. On traverse la ville en deuil dont les magasins sont fermés, le Common envahi par une foule recueillie — et toujours le canon gronde.

On passe devant les bâtiments de l'Académie et les cœurs se serrent davantage. C'est là que le Prince Impérial a vécu, l'âme toute à la pensée de revoir la France.

Il est nuit déjà quand le cortège atteint Camden-Place.

Depuis la veille, l'Impératrice n'avait pas quitté son appartement. On voulait lui épargner la vue des tentures noires et blanches, mêlées de drapeaux tricolores, qui, une seconde fois, transformaient en chapelle funèbre le hall où avait été exposé le corps de Napoléon III.

Tout à coup elle se redresse : le pas des chevaux, le roulement de l'affût sur le sol de la grande avenue arrivent jusqu'à elle. Malgré les prières de la duchesse de Mouchy qui veut la retenir, elle se précipite hors de son appartement, descend l'escalier et arrive dans le hall au moment où les officiers y déposent le cercueil.

Avec un cri de douleur, elle tombe à genoux, elle

l'embrasse. Sourde à toutes les supplications, elle veut rester là jusqu'au jour, les yeux fixés sur le drap funèbre, n'ayant plus de larmes.

La route qu'ils avaient parcourue si joyeux au matin de la majorité, les Français la refont en habit de deuil. De Charing-Cross, les trains se succèdent plus nombreux encore que le 16 mars 1874; mais le saisissant tableau que le défilé d'aujourd'hui, avec ces hommes abattus, ces femmes secouées de sanglots!

A Chislehurst, on a peine à se frayer un passage à travers la multitude qui envahit la petite ville. Quatorze cents policemen, sous les ordres de sir Edmund Henderson, ne parviennent pas à contenir le flot humain qui monte vers Camden-Place.

Par delà la grille tendue de longues draperies, on aperçoit sur la droite de l'avenue, appuyée au mur, la tribune construite pour la Reine. C'est un petit pavillon voilé de noir, qui domine le « Common » où les troupes sont massées.

Dans le hall, autour du catafalque, c'est une immense floraison de couronnes et de croix : en gerbes, le long des tentures, auprès des candélabres, les violettes et les roses s'amoncellent. Les épées du Prince sont appuyées au cercueil.

A 10 heures, le Prince Napoléon arrive avec le Prince Victor et le Prince Louis.

Dans un salon voisin de la chapelle ardente, ils

vont recevoir les princes étrangers, introduits par le duc de Bassano.

Successivement paraissent le Prince de Galles, portant sur l'uniforme de l'artillerie la Légion d'honneur et la médaille militaire, le Prince Royal de Suède et de Norvège, le Grand-Duc héritier de Bade, le Prince de Saxe-Weimar, le Prince de Monaco, le Duc d'Edimbourg, le Duc de Connaught, le Duc de Teck, le Prince de Leiningen.

Parmi les représentants des puissances, voici les ambassadeurs d'Autriche, d'Espagne, de Turquie, d'Italie, d'Allemagne, le premier secrétaire de l'ambassade de Russie, les ministres de Belgique, de Suède, de Danemark, des Pays-Bas, du Brésil, de Perse, le chargé d'affaires de Grèce.

Mme la Princesse de Galles apporte sur le cercueil une magnifique couronne, à laquelle sont attachées ces lignes :

« *Témoignage d'affection et d'estime pour celui qui vécut l'existence la plus pure et périt de la mort d'un soldat, en combattant pour notre cause dans le Zululand.*

« OFFERT PAR ALBERT-EDWARD ET ALEXANDRA

« Juillet 12, 1879. »

A 10 heures et demie, un mouvement se produit parmi les deux cents cadets de l'Académie de Woolwich, alignés en face l'entrée de Camden-Place : on a signalé l'approche des équipages de la Reine, en livrée de deuil.

Sa Majesté, reçue par le duc de Bassano, s'agenouille devant le catafalque et y dépose une couronne de lauriers d'or. Puis, avec la Princesse Béatrice, elle pénètre dans le salon voisin, où le Prince Napoléon et ses deux fils s'avancent pour la recevoir.

Le premier coup de canon résonne : il est onze heures. Aussitôt, un roulement de tambours commence, presque murmuré d'abord, puis grandissant, s'élevant jusqu'à l'éclat final. Porté par les mêmes officiers qui étaient la veille à Woolwich, le cercueil est placé sur l'affût et enveloppé dans les drapeaux; on pose sur lui le sabre, la ceinture, la sabretache et le grand cordon de la Légion d'honneur.

La Reine sort de la maison. Conduite par le marquis de Castelbajac, suivie de ses deux filles, la Princesse Alice de Hesse et la Princesse Béatrice, elle se dirige vers la tribune.

Déjà la Princesse de Galles, accompagnée de la comtesse d'Otrante et de lord Suffield, la Princesse Mathilde avec la princesse Eugénie Murat sont parties pour l'église.

Le signal du départ est donné.

A gauche de l'affût, les cordons du poêle sont tenus par le Duc de Connaught, le Duc de Cambridge, le Prince Royal de Suède et M. Rouher; à droite par le Duc d'Edimbourg, le Prince Léopold, le Prince de Galles et le duc de Bassano.

Derrière le cercueil marchent les dix officiers qui l'ont porté.

Stag, le cheval favori du Prince, recouvert d'un voile de crêpe brodé d'argent, est conduit par Gamble, le vieux piqueur qui fut jadis à l'éblouissant cortège du baptême. Auprès de lui sont Uhlmann, le valet de chambre fidèle, et les deux ordonnances qui servaient Son Altesse au Cap : Brown et Lomas.

Voici le Prince Napoléon, le Prince Victor et le Prince Louis. Les membres de la famille impériale marchent derrière eux, puis les princes étrangers ; les trois grands officiers de la Couronne : le général prince de la Moskowa, le général comte Fleury et le duc de Bassano ; les anciens aides de camp du Prince Impérial : le général d'Espeuilles, l'amiral Duperré, le lieutenant-colonel de Ligneville, le commandant Lamey.

Les légataires, les officiers de la Maison Impériale, les membres du Corps diplomatique, la députation de Londres conduite par le Lord-Maire, les sénateurs, les députés viennent ensuite.

Puis commence l'interminable défilé des députations avec les bannières, les couronnes, les inscriptions de deuil ; enfin une foule que nul ne saurait évaluer, où ce ne sont que visages attristés, yeux rougis par les larmes.

Comment citer les noms des Français qui suivent le défilé funèbre ? A peine distingue-t-on au passage les personnalités les plus connues, enveloppées dans cette fourmilière qui traverse le « Common » où la

cavalerie est massée, où le canon tonne; qui s'étend sur la place, devant l'église protestante, en rangs si pressés que les policemen et les volontaires de Kent s'épuisent en vains efforts pour la contenir.

L'affût s'arrête à l'entrée du petit cimetière catholique qui entoure Sainte-Marie. Le clergé reçoit le cercueil, le précède jusqu'au catafalque orné des N couronnés et des armes impériales. Le même velours violet le recouvre, qui servit aux funérailles de Napoléon III.

Dans l'église tendue de draperies noires, aux franges d'or et d'argent, les princes ont pris place et le service commence.

Pendant la messe dite par l'évêque de Southwark assisté de ses chanoines, la baronne de Caters, accompagnée à l'orgue par M. Serpette, chante l'*Ave Maria* de Saint-Saëns et le *Pie Jesu* de Faure.

Au moment de l'absoute, trois salves de mousqueterie sont tirées par les cadets de Woolwich, rangés dans le cimetière sous les ordres du major de Straubenzee.

Jusqu'au soir, par milliers, la foule va défiler devant le cercueil qu'entourent les amis du Prince, relevés d'heure en heure dans cette garde suprême. Puis à la nuit, après un court service célébré en présence de la famille impériale, le corps est transporté dans la petite chapelle où a reposé l'Empereur.

« Ce que je fais, vous ne le comprenez pas main-

tenant, mais vous le comprendrez dans la suite. » Ces paroles du Christ, le Cardinal Manning les prend pour texte de l'oraison funèbre qu'il prononce le 13 juillet, au lendemain des funérailles, dans l'église de Chislehurst.

« ... C'est un mystère de la sagesse souveraine de Dieu, qu'un jeune homme si noble, si brave, si irréprochable, d'une intelligence si distinguée et si cultivée, aux manières si séduisantes, aux discours si attrayants, si humble dans sa dignité, et aimé de tous, soit venu se montrer un instant parmi nous, comme un rayon de soleil d'avril, pour disparaître aussitôt...

« J'ai déjà dit que c'était une douleur à laquelle prenaient part les nations et que peut-être il n'y a jamais eu une sympathie plus profonde, plus désintéressée... Partout où il y a un cœur généreux, là se trouvera la douleur; partout où il y a seulement un cœur chrétien, là pareillement se fera sentir la douleur; partout où il y a un cœur simplement humain, là aussi éclatera la douleur... »

Une dernière fois, au travers de la grille, le Cardinal bénit le cercueil. L'église se referme.

En face de son père, sous les plis du drapeau tricolore, parmi les couronnes et les fleurs, le Prince Impérial sommeille, attendant l'heure marquée par la Providence pour dormir à jamais sur la terre française.

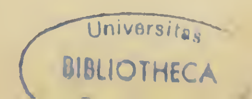
Plus haut que l'image souriante du petit Prince,

plane maintenant la vision glorieuse du soldat ; et la patrie, qui trop longtemps lui fut ingrate, s'enorgueillit de la page héroïque ajoutée par lui à l'histoire des Napoléons.

Devant cette poitrine percée de dix-sept blessures, les plus sceptiques auront un frisson, les plus irréconciliables s'inclineront — et Louis Veuillot ne croira pas mentir à ses espérances en écrivant ces lignes si belles :

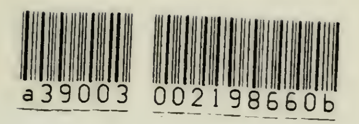
« ... Il emprunta un cheval de guerre et prit la première occasion qui se présenta d'aller au-devant de la gloire ou de la mort. Ce fut la mort qui vint tout de suite. Elle le trouva prêt. Un Napoléon peut faire de ces extravagances. Devant Dieu elles peuvent réussir ; devant les hommes elles sont sublimes. Elles sont le secret humain de la force et des succès du monde. Qui prend Dieu à témoin et songe à la vie éternelle, reçoit le juge qu'il a invoqué. Cet enfant voulait servir Dieu et la France. »

Janvier 30, 1895.



TABLE

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY


a39003 002198660b

